

LÉON TOLSTOÏ

LES RÉCITS DE SÉBASTOPOL

TRADUCTION NOUVELLE ET INTÉGRALE, AVEC UNE ÉTUDE DOCUMENTAIRE ET
DES NOTES, PAR LOUIS JOUSSERANDOT

PAYOT, PARIS

Boulevard St-Germain

1933

Premier tirage, novembre 1933



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Etude documentaire.....	9
Les Récits de Sébastopol.....	33
La chanson de Sébastopol.....	212
Notes.....	219

Contenu

ÉTUDE DOCUMENTAIRE	3
I. — Tolstoï à Sébastopol. — Origine des Récits.	3
II. — Sébastopol en décembre.....	9
III. — Sébastopol en mai.....	11
IV. — Sébastopol en août.....	15
V. — Opinions. — Conclusion.....	17
LES RÉCITS DE SÉBASTOPOL.....	20
SÉBASTOPOL EN DÉCEMBRE	20
SÉBASTOPOL EN MAI.....	33
1. I.....	34
2. II.....	36
3. III	41
4. IV.....	43
5. V	48
6. VI.....	50
7. VII.....	53
8. VIII	54
9. IX.....	58
10. X	60
11. XI.....	62
12. XII.....	65
13. XIV	69
14. XV	71
SEBASTOPOL EN AOÛT	75

15. I.....	75
16. II.....	78
17. III	79
18. IV.....	81
19. V	83
20. VI.....	85
21. VII.....	89
22. VIII	90
23. IX.....	92
24. 10.....	97
25. XI.....	100
26. XII.....	102
27. XIII.....	104
28. XIV.....	106
29. XV.	108
30. XVI.....	111
31. XVII.....	112
32. XVIII.....	115
33. XIX	117
34. XX	120
35. XXI	122
36. XXII.....	125
37. XXIII.....	128
38. XXIV	130
39. XXV	132
40. XXVI	134
41. XXVII.....	135
LA CHANSON DE SÉBASTOPOL SUR LE COMBAT DE LA TCHERNAIA	138

ÉTUDE DOCUMENTAIRE

I. — Tolstoï à Sébastopol. — Origine des Récits.

Revenu du Caucase (1), Tolstoï aurait voulu quitter l'armée ; mais l'état de guerre avec la Turquie ne permit pas au jeune officier de le faire. Il fut désigné pour l'armée du Danube que commandait son oncle à la mode de Bretagne, le prince Michel Dmitriévitch Gortchakov.

A la fin de février 1854, il rejoignit à Bucarest l'état-major de Gortchakov et fut attaché au général Serjpoutovski, chef de l'artillerie de l'armée du Sud. A Bucarest il mena pendant quelques mois une vie oisive, puis dut rejoindre au 27 mai l'état-major à Silistrie. Il prit part au siège de la forteresse.

L'intervention de la France et de l'Angleterre dans la guerre ayant obligé les Russes à lever le siège de Silistrie, il revint à Bucarest, puis à Kichinev où il passa deux mois encore dans l'inaction. C'est à Kichinev qu'il demanda à se rendre à Sébastopol que les alliés assiégeaient. Tolstoï demanda à prendre une part active aux opérations, d'abord par dégoût de ses fonctions à l'état-major, fonctions qu'il regardait comme inutiles, pour échapper aussi au général Serjpoutovski qui ne lui inspirait que très peu d'estime, par un esprit de patriotisme enfin, qu'il avait très vif à cette époque.

Le 16 septembre 1854, il écrit dans son Journal : " Le débarquement près de Sébastopol me cause de la peine. L'assurance et la mollesse, tels sont les tristes défauts qui caractérisent notre armée ». Le 2 novembre, rendant compte des combats qui ont suivi le débarquement,

(1) Voir notre Étude sur les Cosaques. Paris, Payot, 1932.

10

il fait les réflexions suivantes : « La nouvelle de cette bataille a produit une grande impression. J'ai vu des vieillards qui pleuraient à chaudes larmes, des jeunes gens qui juraient de tuer Danenberg. La force morale du peuple russe est bien grande. Plusieurs vérités politiques se feront jour et se développeront au cours de cette époque pénible pour la Russie. Le sentiment d'un amour passionné de la patrie, provoqué par les malheurs de notre pays, laissera des traces pour longtemps. Les hommes qui sacrifient aujourd'hui leur vie seront citoyens russes et n'oublieront pas leur sacrifice... » Et citant parmi les victimes des combats ses camarades Soïmonov et Komstadius, il dit de ce dernier : « Sa mort m'a poussé à demander mon affectation à Sébastopol. Je suis comme engagé d'honneur envers lui. »

Arrivé à Sébastopol, il consigne, dès le 7 décembre, dans son Journal, des détails qui sont à rapprocher de ce qu'il écrira dans ses Récits : « La présence de Saken se fait sentir en tout. Et non seulement sa présence, mais aussi celle d'un nouveau commandant en chef qui n'est pas encore fatigué... Saken invite autant que possible les troupes à effectuer des sorties. Je dis, autant que possible, car seul Mentchikov pourrait les y inciter en distribuant des récompenses, ce qu'il ne fait pas. Des promotions qui arrivent dans trois mois n'ont vraiment aucune importance pour un homme que la mort guette à chaque instant. L'homme est si stupidement organisé que, tout en attendant la mort, il attend aussi et aime les récompenses. Saken a fait creuser des tranchées devant les bastions... Saken a organisé le transport des blessés et ouvert des postes de secours dans tous les bastions. Il a fait jouer la musique. Sébastopol est miraculeusement beau. Avant-hier j'ai éprouvé une grande

tristesse J'ai passé deux heures dans la salle des alliés blessés. La plupart sont évacués, morts ou guéris, les autres sont en convalescence. J'ai trouvé cinq hommes près d'un poêle en fer. Français, Anglais et Russes bavardaient, riaient et jouaient aux cartes ; chacun s'exprimait dans sa langue;.. Lorsque je suis arrivé au bord de la mer, le

11

soleil se couchait déjà derrière les batteries anglaises ; on voyait ça et là monter un nuage de fumée ; des coups de feu retentissaient, d'énormes navires s'immobilisaient sur une mer calme ; chaloupes et barques glissaient rapides ; la musique jouait sur la Grafaskaia ; les trompettes faisaient entendre un air connu. Galitzine et autres seigneurs se tenaient sur le quai, accoudés au parapet. C'était beau. »

Pour tout ce qu'a fait Tolstoï à Sébastopol jusqu'en mai 1855, on ne peut mieux faire que de reproduire la lettre qu'il écrivit à son frère Serge le 3 juillet de la même année :

« En Crimée je fus affecté à une batterie à Sébastopol même, où je passai un mois très agréable au milieu de camarades simples et bons, tout particulièrement excellents d'ailleurs aux heures du combat et du danger. En décembre, notre batterie fut transférée à Simféropol où j'ai passé six semaines installé dans une confortable maison seigneuriale. J'allais danser en ville, jouer du piano avec de jeunes demoiselles et chasser à Tchatyrdag la chèvre sauvage avec les fonctionnaires de l'endroit. En janvier 1855, il y eut un reclassement des officiers et je fus affecté à une batterie qui campait à dix verstes de Sébastopol sur le Belbek. Là j'en ai vu vraiment de toutes les couleurs : le plus répugnant milieu d'officiers de la batterie : un commandant, une brute épaisse, quoique assez bon garçon, pas le moindre confort, sans compter qu'on gelait dans nos huttes, pas un livre, pas le moindre individu avec qui on puisse causer. C'est là que j'ai reçu quinze cents roubles pour la Revue qui était déjà interdite (1) et c'est là aussi que j'ai perdu deux mille cinq cents roubles et prouvé ainsi au monde entier que je ne suis qu'un nigaud et, bien que les conditions d'alors pussent passer pour des circonstances atténuantes, le fait n'en demeure pas moins extrêmement détestable. En mars, la température s'étant radoucie, on vit arriver à la batterie un excellent garçon, Brénevski ; alors je commençai à respirer

(1) Allusion au journal militaire dont il sera question plus loin.

12

et ce n'est que le 1^{er} avril, alors que la batterie était dirigée sur Sébastopol en plein bombardement, que je repris complètement possession de moi-même. Je restai là jusqu'au 15 mai et bien que je fusse sérieusement exposé, autrement dit que je dusse être de service quatre jours sur huit à la batterie du quatrième bastion, il faisait un si admirable temps de printemps, il y avait tant de monde et les impressions étaient si nombreuses, nous étions entourés de tant de confort, nous formions un si beau cercle de gens de distinction que ces six semaines m'ont laissé les plus agréables souvenirs. Le 15 mai, Gortchakov ou le chef de l'artillerie a eu l'idée de me confier la formation et le commandement d'un peloton de montagne à Belbek même, c'est-à-dire à vingt verstes de Sébastopol, ce dont jusqu'à présent je suis extrêmement satisfait à plus d'un titre. »

On a répété, à la suite de Schuyler et de Loewenfeld qui tenaient le renseignement de Tolstoï lui-même, que le nouvel empereur, Alexandre, Nicolas étant mort le 18 février, avait donné l'ordre de transférer le jeune officier à Belbek afin de ménager sa vie, si grande avait été l'impression produite par le premier récit de Sébastopol. M. Goussev a fait remarquer que ce n'est là qu'une légende que dément la chronologie. Le transfert est du 15 mai et l'empereur n'a pu lire *Sébastopol* en décembre qu'à la fin du même mois.

A la lettre que nous avons citée, on peut joindre quelques lignes du Journal, Au 4^e bastion, Tolstoï fait preuve d'un excellent moral. Il a assez de liberté d'esprit pour s'occuper de ses travaux littéraires plus encore que de ses fonctions militaires. Sous le feu, il rédige à la fois Jeunesse et son premier récit de Sébastopol. Il écrit le 12 avril 1855 : « Quelle belle disposition d'esprit chez les matelots ! Ils sont de beaucoup supérieurs à nos soldats. Mes hommes sont également très gentils, et je me sens gai avec eux. Hier, une cinquième mine a sauté... » Le 13 : « Le même bastion 4, qui commence à me plaire. J'écris beaucoup. Je viens de terminer Sébastopol de jour et de nuit, j'ai un peu travaillé à Jeunesse. Le charme continuel du danger, l'intérêt que je ressens à observer les soldats avec

13

lesquels je vis, les matelots et la guerre même sont tellement agréables que je ne voudrais pas m'en aller d'ici d'autant plus que je serais content d'assister à l'assaut, si assaut il y a. » Beaucoup plus tard, il racontait avec plaisir les bons moments qu'il avait passés sous les bombes de Sébastopol.

Tolstoï demeura jusqu'à la fin de la campagne chef de ce détachement d'artillerie de montagne. Le 4 août, il prit part au combat de la Tchernaiia, à la suite duquel il fut nommé lieutenant. Il eut l'occasion de se rendre à plusieurs reprises à Sébastopol et finalement le 28 août, le lendemain de la prise du mamelon Malakhov.

Cette action mémorable qui mit fin au siège commença le 24 par un bombardement intense. Sébastopol fut transformé en un monceau de ruines. A midi, le 27, après un feu violent, l'assaut fut donné et la tour Malakhov prise. Les attaques de l'ennemi avaient été repoussées sur les autres points, mais la forteresse ne put tenir et le commandant en chef décida d'abandonner la ville. Les troupes se retirèrent du côté de la Siéviernaia, ce qui restait de maisons dans la ville fut réduit en cendres, les

poudrières sautèrent, les vaisseaux de la rade furent coulés. Tous ces événements sont racontés dans Sébastopol en août,

Tolstoï écrivit le 4 septembre à sa tante Ergolskaia : « Le 27, à Sébastopol, il s'est produit un grand et glorieux événement. J'eus à la fois le bonheur et le malheur d'arriver dans la ville justement le jour de l'assaut, si bien que j'y fus présent et que même je pus y prendre part dans une certaine mesure en qualité de volontaire. Ne vous effrayez pas, je n'ai couru presque aucun danger. Le 28, anniversaire de ma naissance, est resté, pour la deuxième fois de ma vie, un jour tristement mémorable. La première, ce fut, il y a quatorze ans, lorsque mourut ma tante Alexandra Ilinichna; cette fois-ci, c'est la perte de Sébastopol. J'ai pleuré quand j'ai vu la ville entourée de flammes et les drapeaux français flottant sur nos bastions... Ces jours derniers, j'ai eu de plus en plus souvent la pensée de quitter l'armée. Je vois que ce ne sera pas facile. » Au mois de novembre, Tolstoï obtint, sinon sa mise

14

à la retraite, du moins une affectation de tout repos à l'Ecole de pyrotechnie de Pétersbourg. Le 26 novembre 1856, il quitta définitivement l'armée.

On sait que Tolstoï, dans sa carrière, n'a pas été un excellent militaire. Ne sachant pas se plier à une exacte discipline, il agissait souvent par caprice, faisant la guerre en partisan, presque en touriste. Il était un très bon camarade, très gai, quelquefois fier, mais accueillant. Souvent il restait tout le jour à écrire dans sa baraque. Les camarades qui l'ont connu alors s'accordent à dire qu'il ne faisait pas partie de l' « aristocratie » des officiers. Il n'avait pas de morgue et parlait à tous à cœur ouvert. Il vivait peu avec les soldats, se liait difficilement avec ses camarades, mais aimait à partager avec eux ce qu'il possédait.

Etant à Kichinev, vers la mi-septembre 1854, les officiers de l'armée du Sud eurent l'idée de fonder une société destinée à l'instruction générale du soldat avec le but louable de maintenir parmi les troupes le bon esprit et le patriotisme. Tolstoï prit tout de suite, avec plusieurs camarades, une part active à l'organisation de cette société, qui assez vite borna son activité à vouloir publier un journal militaire. Il met au courant de ses projets et de sa tentative son frère Serge, le 20 novembre 1854 : « Dans notre état-major de l'artillerie où il n'y a que des gens instruits et d'excellents garçons a germé la pensée de publier une sorte de revue destinée à maintenir le moral de la troupe, revue qui serait bon marché (à trois roubles) et populaire, afin de se faire lire par les soldats.

Nous avons rédigé un projet que nous avons présenté au prince [Gortchakov]. L'idée lui plut beaucoup et il soumit ce projet ainsi qu'une feuille spécimen que nous avons composée, à l'autorisation de l'empereur. Stolypine et moi nous avons avancé l'argent. Je fus choisi comme rédacteur en chef, ainsi qu'un nommé Konstantinov qui avait édité le journal le Caucase et qui était expérimenté en ces sortes de choses. On doit publier des descriptions de batailles, mais non pas sèches et mensongères comme on les trouve ailleurs

15

des faits de bravoure, des biographies et des nécrologies de gens haut placés et surtout de petites gens, des récits militaires, des chansons de soldats, des articles populaires sur le génie ou l'artillerie etc. Ce projet me flatta beaucoup. D'abord, j'aime ce genre d'occupation et en second lieu, je crois que ce journal, sans avoir d'inconvénient, ne peut qu'être très utile. »

Le départ de Tolstoï pour la Crimée n'avait en rien modifié ses projets ; bien au contraire, la guerre prenant une forme plus active du fait de l'intervention des alliés, la revue militaire en projet n'en serait devenue que plus intéressante.

Malheureusement rien ne put être fait, par suite du refus de l'empereur de donner l'autorisation. Cet échec peina beaucoup Léon Nikolaiévitch, Il écrivit à la tante Ergolskaia, le 6 janvier 1855. « J'avais l'intention de composer un journal militaire. Ce projet, en vue duquel j'avais travaillé avec la collaboration de plusieurs personnes de valeur, fut approuvé par le prince et soumis à l'examen de Sa Majesté ; mais, comme on intrigue toujours chez nous, il s'est trouvé des gens qui redoutaient la concurrence et peut-être aussi que l'idée de ce journal n'était pas dans les vues du gouvernement et l'empereur refusa. Cet échec, je vous l'avoue, me procura un grand chagrin... »

Tolstoï, après quelques jours de découragement, résolut de poursuivre quand même son projet et il s'adressa alors à Nékrassov, directeur du Contemporain qui avait déjà publié plusieurs essais de sa plume. Il lui proposa, pour sa revue, les articles que ses camarades et lui avaient déjà réunis. Comme il le lui écrit le 11 janvier 1855, ils avaient l'intention de fonder « une littérature d'esprit militaire ». Cependant bientôt les autres officiers ayant renoncé à leur tentative, Tolstoï persista seul. Nékrassov lui donna une réponse favorable comme on le voit par le Journal, où on lit le 20 mars : « Depuis deux jours je n'ai rien écrit, sauf... deux lettres à Nékrassov. Une de celles-ci est une réponse à sa demande, que je viens de recevoir, de lui envoyer des articles sur la guerre. Je suis obligé de les faire seul ; je décrirai Sébastopol sous différents aspects et tracerai une idylle de la vie des officiers. »

16

Cependant une question préalable devait être tranchée. L'Invalide russe, organe officiel du ministère de la guerre, avait le monopole des nouvelles et des récits de guerre. En 1854, les rédacteurs du Contemporain avaient sollicité du Comité général de la censure l'autorisation de publier des informations militaires. On la leur refusa sous le prétexte que cela ferait du tort à l'Invalide, dont les bénéficiaires étaient consacrés à des œuvres de bienfaisance. Dans ces conditions, les articles de Tolstoï avaient des chances de rester dans le portefeuille de l'auteur, à moins, comme il l'écrivit lui-même avec quelque ironie, en apprenant le refus de l'empereur, que sa Majesté décide « de faire insérer nos articles dans l'Invalide ». Mais en mai 1855, Panaiev, un des directeurs du Contemporain, à la suite probablement de l'envoi par Tolstoï de ses premiers articles, revint à la charge. Il s'adressa de nouveau à l'administration générale de la censure, afin d'avoir l'autorisation de publier aussi bien des récits de guerre que des nouvelles militaires. Tous les journaux, faisait-il valoir, et pas seulement l'Invalide russe ou l'Abeille du Nord qui bénéficiait aussi de

quelques faveurs devaient avoir le droit d'exalter le patriotisme et de signaler les exploits de nos braves soldats.

Le prince Dolgorouki accueillit favorablement la demande, La permission fut étendue à toute la presse et c'est ainsi que le Contemporain publia en juillet 1855 le premier des récits de guerre de Tolstoï : Sébastopol en décembre.

II. — Sébastopol en décembre.

Dès le 27 mars, on lit dans le Journal : « Depuis cinq jours je n'ai pas écrit une ligne de Jeunesse, bien que j'aie rédigé le début de Sébastopol de jour et de nuit » Ce titre devint ensuite Sébastopol en décembre. La rédaction alla très vite. Le 2 avril, la batterie de Tolstoï vient prendre position au 4^e bastion. Il mentionne dans son Journal : « Écrit le soir deux pages de Sébastopol. » Jusqu'au 15 mai, il est au 4^e bastion,

17

exposé à un feu violent, témoin du bon esprit et de la valeur des soldats. C'est dans cette atmosphère d'héroïsme qu'il rédige son récit. Le 12 : « Écrit *Sébastopol* de jour et de nuit et pas mal, j'espère le terminer demain. Et, en effet, le 13, il annonce qu'il a terminé « et assez bien ». Les jours suivants furent consacrés à la révision de son travail. C'est à ce moment que l'auteur détacha de son récit le tableau de Sébastopol de nuit. Plus tard cette description fut remaniée et adaptée à l'événement qui se produisit dans la nuit du 10 au 11 mai. Le titre fut donc modifié en conséquence. Le 30 avril, Tolstoï écrit à Nékrassov pour lui annoncer l'envoi de Sébastopol en décembre en même temps qu'un article de son camarade Stolypine et il ajoute : « Actuellement nous sommes tous réunis et la société littéraire de notre revue avortée commence à s'organiser. Comme je vous l'ai écrit, chaque mois vous recevrez de moi deux ou trois articles sur la guerre actuelle. Mes meilleurs collaborateurs, Bakounine et Rostovtsev n'ont pas encore fini les leurs. » On sait que cette collaboration ne se poursuivit pas.

Nékrassov fit une extrême diligence, puisque le visa de la censure est du 30 avril. Dans le numéro paru le 6 juin du Contemporain fut publié le récit sous les initiales L. N. T. La rédaction avertissait en même temps ses lecteurs que l'auteur avait promis d'envoyer chaque mois des esquisses du même genre, de la vie à Sébastopol. Elle ajoutait : « La rédaction est heureuse d'offrir à ses lecteurs des articles remplis d'un intérêt si grand et si actuel, rédigés d'ailleurs par l'écrivain qui a éveillé de si vives sympathies et tant de curiosité parmi le public lettré par ses récits : *Enfance*, *Adolescence*, *l'Incursion* et *les Mémoires d'un marqueur*. »

Le 15 juin, Tolstoï, étant à Bakhtchisarai, reçut le fascicule du Contemporain accompagné d'une lettre de Panaïev lui annonçant que Sébastopol en Décembre avait été communiqué on éprouva au nouvel empereur, Alexandre II. Celui-ci en avait ressenti une impression très forte. Il avait donné l'ordre de traduire immédiatement le récit en français et cette traduction parut en

feuilletons dans le journal Le Nord et dans le Journal de Francfort sous le titre « Une journée à Sébastopol ». Des extraits en furent publiés aussitôt dans l'Invalide russe. Ce fut par ce moyen que Tourgueniev en eut connaissance et il exprima sans tarder à Panaiev, par une lettre du 27 juin, son très vif enthousiasme.

Ajoutons ces quelques lignes de M. Sreznevski relativement à l'établissement du texte, puisque nous avons suivi son édition dans notre traduction.

Sébastopol en Décembre est conforme au texte donné par les Récits militaires, St-Pétersbourg, 1856, à l'exception de quelques fautes corrigées d'après le Contemporain et de quelques inexactitudes évidentes dues au correcteur de ce recueil de 1856. C'est ainsi que, dans quelques cas, on s'est reporté au texte du Contemporain, bien qu'en général ce texte s'éloigne davantage des originaux que l'édition de 1856. Nous n'avons pas introduit les corrections faites par Birioukov dans ses Œuvres choisies de Tolstoï (Moscou, Sytine, 1912), basées sur des observations bien postérieures de l'auteur faites au traducteur anglais, Maud, qui, traduisant les Récits de Sébastopol, avait fait remarquer que plusieurs des idées qui y étaient exprimées ne s'accordaient pas avec les opinions bien connues du maître. Les termes de la réponse de Tolstoï forment à l'égard d'une production de 1855 un véritable anachronisme. Des opinions qui n'étaient pas possibles en 1890-1900, sont très naturelles au moment de la guerre de Crimée : elles sont d'ailleurs confirmées abondamment par ce qu'on lit dans le Journal et dans la correspondance de l'auteur.

Quel est, en effet, l'esprit qui anime ce premier récit? On l'a vu. Dès le jour surtout où Tolstoï avait appris que les alliés avaient mis le pied sur la terre russe, il avait été saisi d'une véritable fièvre patriotique. Relisons la lettre qu'il écrivit à son frère Serge, le 20 novembre 1854 : «... L'esprit des troupes est au-dessus de toute description. A l'époque de la Grèce antique, il n'y a jamais eu pareil héroïsme. Kornilov, parcourant les rangs, au lieu de crier : « Bonjour, les enfants ! » dit : « S'il faut mourir, mes enfants, vous mourrez ? » Et

les soldats lui répondent : « Nous mourrons, Excellence, hurra ! » Et ce ne sont pas là des phrases à effet ; on voit sur tous les visages que ce n'est pas pour plaisanter et vingt-deux mille déjà ont rempli leurs promesses... Il y a eu beaucoup de tués et de blessés. Les prêtres, la croix en main, parcourent les bastions et récitent les prières sous le feu. Dans une seule brigade, la 24^e, il y a eu cent soixante hommes qui, blessés, n'ont pas quitté les rangs. Quelle merveilleuse époque !... Si, comme il me semble, en Russie on envisage défavorablement cette campagne, la postérité du moins la placera au-dessus de toutes les autres... Nos troupes ne peuvent que tenir et vaincre et, dans de telles conditions, nous vaincrons, j'en suis sûr... » Et c'est dans de tels sentiments que Tolstoï songe, avec ses camarades, à fonder une société, puis

un journal destiné à maintenir le moral des troupes à la même hauteur. C'est dans le même esprit qu'il écrit *Sébastopol en Décembre* (1).

Quel est maintenant le ton, le genre de ce premier ouvrage ? Ce n'est pas un récit mettant en scène des personnages et comportant une intrigue. Cela est écrit comme une correspondance de guerre, c'est une suite de notations, de traits saisis sur le vif. Tenant le lecteur par la main, l'auteur le conduit dans la place assiégée et commente ce qu'ils voient au cours de la journée. C'est la guerre telle qu'elle est et les divers tableaux qu'elle présente : le sang, la douleur, la mort. Une sorte de panorama défile devant les yeux : enterrement d'un chef, des soldats qui mènent boire leurs chevaux, un officier qui roule une cigarette. Et tous ces tableaux divers respirent comme un entrain, une ardeur, une bonne humeur, un moral, enfin, que rien ne fait fléchir. Vraiment, jamais l'officier Tolstoï ne retrouvera un « cran » pareil.

(1) Cette lettre a passé presque textuellement dans le récit même, à la fin.

20

III. — Sébastopol en mai.

Le 8 mai 1855, Tolstoï envoie à l'impression *Sébastopol en Décembre*. Un mois se passe en lectures, principalement de divers romans de Thackeray et, le 18 juin, l'auteur commence son second récit qu'il nomme le *Dix Mai*, puis la *Nuit de printemps*. Le 23, le *Journal* mentionne déjà : « Terminé le brouillon et copié au net un feuillet. » Et le 26 : « Terminé la *Nuit de printemps* », et c'est la date qui figure à la fin du récit. Le tout fut donc achevé en huit jours. L'écrivain avait travaillé avec un véritable acharnement et, contrairement à ses habitudes, sans s'occuper en même temps d'autres travaux littéraires. Après quelques jours passés sans rien faire, le 4 juillet, il revoit son œuvre appelée dès lors *Sébastopol en Mai* et l'envoie à Panaïev par l'intermédiaire de son ami Kolochine qui se rend à Pétersbourg. Il lui écrivait en même temps une lettre où il lui disait : « Je vous envoie l'article sur *Sébastopol*. Bien que je sois convaincu qu'il est sans comparaison bien meilleur que le premier, il ne plaira pas, j'en suis sûr. J'ai même peur que vous ne le laissiez pas passer. » Tolstoï n'avait pas tort de penser que son récit ne serait pas facilement accepté. Sa lecture produisit sur la rédaction du *Contemporain* une très grosse impression. Nékrassov écrivit à l'auteur qu'il ne connaissait pas d'écrivain contemporain « qui sût autant se faire aimer que lui et éveiller une si chaude sympathie. » Néanmoins tous furent d'accord pour reconnaître qu'il était impossible de l'imprimer tel quel. De son côté, Panaïev écrit à Tolstoï le 18 juillet : « Vous avez raison, ce récit est incomparablement meilleur que le premier, mais il plaira beaucoup moins pour cette raison que le héros en est la vérité et que la vérité offusque les yeux: on n'aime pas la vérité toute nue, on n'est pas habitué à la vérité sans ornements. L'impression générale est pénible, Ah ! comme nous sommes peu accoutumés à la vérité ! Il faudrait ajouter à la fin quelque chose, disant que tout de même *Sébastopol*

21

et le peuple russe etc., pour la censure. Il est vrai que cela serait bien un peu banal.
» D'autre part, Nékrassov fortement impressionné par sa lecture et connaissant le caractère de Tolstoï, mande à Tourgueniev : « Tolstoï a envoyé un article sur Sébastopol, mais cet article est imprégné d'une vérité si sobre et si profonde qu'il n'y a pas à songer à le faire paraître. Même pour l'avenir, il n'est pas possible de pouvoir compter sur les articles qu'il pourrait envoyer, car il n'est pas capable, je veux dire, il est absolument incapable de changer son point de vue. »

Le récit ayant été tout de même admis avec de très légers changements, le 8^e fascicule du Contemporain où il devait paraître était déjà tiré, quand le censeur V. Békétoï se ravisa, empêcha qu'il ne sortît de chez l'imprimeur et le soumit à l'examen du président du Comité de la censure, Moussine-Pouchkine. Celui-ci, ayant lu l'article, fut absolument furieux. Les archives de la censure ont conservé les feuilles d'épreuves, sur lesquelles il fit des remarques qui témoignent de sa colère. « Lisant cet article, écrit-il sur les placards, je m'étonne que le rédacteur en chef se soit permis de me le soumettre et que M. le censeur ait donné son visa. Qu'on prohibe cet article à cause de ses moqueries sur nos braves officiers et les braves défenseurs de Sébastopol. » On aurait pu croire qu'un pareil verdict tranchait définitivement la question ; mais il se produisit sans doute des interventions, si bien que Moussine-Pouchkine, ayant mutilé et refait à sa manière le récit, décida l'impression. Panaiev aurait préféré renoncer à publier l'article après « cette suppression complète du coloris », comme il l'écrit à l'auteur, mais le Président du Comité de censure lui déclara qu'il était « obligé » de l'imprimer et dans l'état où on le lui remettait. Panaiev dut se soumettre et c'est ainsi que la Nuit de printemps à Sébastopol parut, mutilée, dans le fascicule de septembre 1855 du *Contemporain*. Sachant cependant que Tolstoï n'aimait pas qu'on touchât à ses oeuvres, il supprima les initiales L. N. T. et le récit parut sans signature. Panaiev,

22

le 28 août, détaille à Tolstoï tous les événements que nous venons de raconter et il ajoute : « Votre article est si beau que même après les mutilations subies, je l'ai donné à lire à Milioutine, à Krasnokoutski et à d'autres et il a plu beaucoup à tous. Milioutine m'a écrit que ce serait un crime de priver les lecteurs de cet article et de ne pas l'imprimer même dans cet état. Ne m'accusez pas en tout cas, si votre oeuvre a subi de pareils changements ; j'y ai été obligé... Je vous raconterai l'affaire. Maintenant je vous dirai deux mots de l'impression que votre récit a fait, sur ceux qui l'ont lu dans son premier état... Laissons donc de côté la censure. Tout le monde trouve ce récit plus fort que le premier par la fine et profonde analyse des mouvements intimes et des sentiments chez ces gens sur lesquels sans cesse la mort est suspendue, par la vérité avec laquelle sont saisis les types des officiers de l'infanterie, par leurs conflits avec les « aristocrates » et leurs rapports mutuels. En un mot tout est supérieur, tout se succède magistralement, mais tout y est en même temps empreint d'amertume, de rudesse et de fiel, impitoyable et désolant, qu'à la minute présente, alors que le lieu où se passe l'action est une sorte de lieu sacré et douloureux pour ceux qui en sont éloignés, l'impression pourrait être très pénible. »

Il faut ajouter qu'en publiant la Nuit de printemps, la rédaction avait ajouté de son chef au récit les phrases suivantes : « Mais ce n'est pas nous qui avons commencé

cette guerre, ce n'est pas nous qui avons provoqué une si terrible effusion de sang. Nous ne faisons que défendre notre toit paternel, notre sol natal et nous le défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » Cette adjonction répondait tellement peu à l'esprit du récit, elle correspondait si peu aux idées intimes de l'auteur, surtout telles qu'elles se manifestèrent dans la suite, que bien plus tard, Tolstoï déclarait à E, Korch qu'il « aurait préféré recevoir cent coups de bâton », et qu'il s'exprima tout aussi véhémentement à ce sujet dans sa lettre à Maud, le traducteur anglais des « Récits militaires ». Disons que les phrases incriminées furent conservées avec de légers changements dans les mêmes

23

« Récits militaires » (1856) et qu'elles furent maintenues dans les éditions successives des œuvres complètes jusqu'à la sixième.

Les événements du siège dont il est question dans Sébastopol en mai se rapportent à la nuit du 10 au 11 mai. Cette nuit-là, les troupes assiégées entreprirent, sous le commandement du général Khrouliev, une action de contre-approches en avant des 5e et 6e bastions. Dès le début, le combat, comme le dit l'écrivain lui-même, tourna défavorablement pour les Russes, les tranchées furent occupées par l'ennemi et ce ne fut qu'à la suite d'une lutte acharnée et de l'arrivée de réserves vers le matin, que les Français furent repoussés. Suivant le récit de Tolstoï, le drapeau blanc fut dressé le 11 mai ; en réalité, il ne le fut que le 12.

Le texte sur lequel nous avons traduit Sébastopol en mai est celui de l'édition du Centenaire (1928). Ce texte prend comme base les placards originaux du Contemporain sur lesquels Moussine-Pouchkine a fait ses suppressions. Il introduit également les corrections faites par l'auteur dans la deuxième édition de ses Récits militaires, 1856. Bien entendu, la partie postiche due aux rédacteurs du Contemporain, dont il a été question plus haut, est supprimée.

Notre édition est donc faite d'après un texte absolument nouveau, dont ne tient compte aucune édition antérieure, ni l'édition Slovo (1921), ni celle de Berlin (1922), ni même l'édition d'Etat, à bon marché, de la « Bibliothèque universelle » (1927). Dans le détail, quantité de traits qui mettent en mauvaise posture les personnages ou qui ont semblé trop réalistes, avaient été supprimés. Il aurait été intéressant de signaler toutes ces variantes ; il nous a été impossible de le faire, mais le lecteur pourra s'en charger lui-même très facilement.

Tolstoï écrit dans son Journal, à la date du 17 septembre, ces lignes significatives : « J'ai reçu hier la nouvelle que la Nuit avait été publiée avec des mutilations, Je suis, je crois, tout fait à l'œil de messieurs les *bleus* [les gendarmes] à cause de mes articles.

24

Je souhaite d'ailleurs que la Russie possède toujours des écrivains aussi moraux que moi; mais il m'est absolument impossible d'être doucereux et de m'amuser à écrire pour ne rien dire, sans pensée et surtout sans but. En dépit du premier moment de colère où je m'étais promis de ne plus prendre une plume, ma seule et essentielle occupation, qui primera toutes les autres, doit être la littérature. Mon but, c'est la gloire littéraire. Le bien que je puis faire avec mes œuvres. Demain je vais aller à Karalez demander mon congé. » Et dès le lendemain, commençant son troisième récit, il écrit : « Je dois coûte que coûte arriver à la gloire. » Et le 10 octobre : « Je me trouve depuis longtemps dans une disposition d'esprit paresseuse, apathique, mécontente sans issue... Ma carrière, ce sont les lettres. Ecrire et toujours écrire ! A partir de demain, je travaille toute ma vie ou bien je lâche tout : principes, religion, convenances, tout ! »

Ainsi, ses démêlés avec la censure ont été pour lui comme un coup de fouet. Sa vocation s'est révélée à lui et non pas une vocation de pur artiste, cherchant sans plus à réaliser de belles œuvres, mais une vocation d'apôtre, qui veut partout et malgré tout prêcher ce qu'il estime être la vérité.

C'est qu'aussi Tolstoï a bien changé depuis son premier récit. La fièvre patriotique une fois passée, il a réfléchi, il a vu, il a étudié. Considérant les guerriers de l'ère, loin des fanfares et des drapeaux flottants, il a observé la petitesse des âmes, les égoïsmes, la peur intense que chacun ressent en face de la mort. Il s'est rendu compte surtout que la guerre est une chose terrible et répugnante et qu'il faut la combattre. Il prend un ton nouveau. Il n'est plus un simple observateur, il est un juge. Sébastopol en mai inaugure une veine nouvelle qu'il exploitera largement dans la suite.

Il commence de plus à pénétrer dans les âmes comme il ne l'avait pas encore fait auparavant. Ses personnages dès lors s'analysent, cherchent à voir clair en eux-mêmes, expriment à chacun de leurs actes ce qui se cache au fond de leur âme et même dans leur inconscient. Auparavant, il n'y avait pas encore dans

25

ses œuvres de ces monologues intérieurs dont il a été si prodigue plus tard. Serai-je tué, se demandent ses héros, et pourquoi moi plutôt qu'un autre ? Il atteint même une puissance tragique dans la minutieuse description de toutes les impressions par où passent Praskoukhine qui se croit simplement contusionné et qui est touché à mort, et, d'autre part, Miklaïlov qui n'est que légèrement blessé et qui se croit mort. Tolstoï pousse ici l'analyse jusqu'à l'extrême limite, jusqu'au moment où tout sombre dans le néant. Il reprendra de semblables analyses quand il décrira le prince André blessé sur le champ de bataille ou la Mort d'Ivan Ilitch.

La forme aussi, dans le deuxième récit de Sébastopol, est nouvelle. Ce que Tolstoï avait essayé de faire, sans y réussir, dans les Cosaques, une sorte de poème en prose rythmée, il l'a réalisé en partie cette fois-ci. Le récit est composé comme une

symphonie musicale. Le thème du début, la musique qui joue sur le boulevard, la foule bigarrée, les acacias en fleur, est repris à la fin comme pour achever le morceau. L'auteur procède par contrastes et oppositions. Rappelons-nous, à la fin, le jeune garçon qui parcourt le champ de bataille et qui touche avec épouvante le bras raidi du mort. Et tout de suite après, la symphonie : « Oui, sur le bastion on a dressé les drapeaux blancs »... Certainement, dans Sébastopol en mai, Tolstoï s'est montré vraiment poète.

IV. — Sébastopol en août.

Après la prise de Sébastopol, Tolstoï fut chargé Par le chef de l'artillerie à l'armée de Crimée, Kryja-novski, de réunir tous les rapports des officiers d'artillerie des divers bastions et de les fondre en un seul. Ce Rapport sur le dernier bombardement de Sébastopol fut écrit dans les derniers jours de septembre 1855. Tolstoï en parle dans son article. Quelques mots à propos de la Guerre et la Paix dont on trouvera la traduction à la fin du tome IV de

26

notre édition. Il donne ces relations des officiers combattants comme des modèles parfaits des naïfs mensonges auxquels se laissent aller les participants des faits de guerre. C'est ce travail en quelque sorte officiel qui donna l'idée à Tolstoï d'écrire un troisième récit sur le siège.

Il commença à rédiger Sébastopol en Août avant même de se rendre à Pétersbourg. Le Journal mentionne le 19 septembre, qu'étant à Krémentchoug, Tolstoï a composé quelques pages de son nouveau récit. On est autorisé à en conclure que la rédaction a dû commencer vers la mi-septembre. Le 23 septembre, on trouve : « Composé le plan de Sébastopol en Août. » Le 27 : « Demain, je vais écrire deux grands feuillets de Jeunesse ou de Sébastopol. » Le 2 octobre : « Je continue Jeunesse et Sébastopol en Août. » Après le 21 novembre, le Journal s'arrête jusqu'au 9 janvier de l'année suivante. On ne sait donc rien de plus relativement à la marche de la rédaction, Le manuscrit donné au musée Roumiantsov par Tolstoï lui-même porte à la fin l'indication: Pétersbourg, 27 décembre. Néanmoins on ne doit pas considérer cette date comme marquant la fin réelle de l'ouvrage. Le chapitre 24e, qui a pris place dans le Contemporain, est absent dans le manuscrit dont nous parlons, qui a servi à la composition et par conséquent a été rédigé ensuite, sans doute dans les tous derniers jours de décembre 1855 ou les premiers jours de janvier 1856. Ce remaniement final a été fait par l'auteur sur l'épreuve. De plus, sur l'épreuve, l'auteur a remplacé les initiales habituelles L. N. T, par sa signature en toutes lettres : Comte L. Tolstoï. Quant à la conclusion : « Sur toute la ligne des bastions...», elle n'apparaît que dans le recueil des Récits militaires, 1856 : elle est par conséquent également postérieure.

Le récit Sébastopol en Août raconte les événements des 25-27 août, c'est-à-dire les derniers jours du siège et la prise de la tour Malakhov. Comme on le voit par la lettre qu'il écrivit à sa tante Ergolskaia (p. 13), Tolstoï arriva à Sébastopol le 27, jour même de l'assaut. Il fut donc témoin de la bataille et y prit part

dans une certaine mesure. Pour tous les événements auxquels il n'avait pas pu assister, il s'inspira des rapports des officiers d'artillerie que Kryjanovski lui avait donné l'ordre de recueillir.

Le texte de l'édition du Centenaire sur lequel nous avons fait notre traduction est établi d'après le manuscrit du Musée Roumiantsov conféré avec les premiers placards du Contemporain que l'on conserve au musée Tolstoï de l'Académie des Sciences, et cela, bien entendu, à l'exception du chap. 24 et de la conclusion, qui ne s'y trouvent pas. Ces placards portent des corrections de Tchernychevski, de Tourgueniev et surtout de Tolstoï. Ces corrections de l'auteur doivent être considérées comme le remaniement définitif du récit fait en janvier 1856. En outre, comme l'explique encore M. Sreznevski, il a fallu collationner le texte avec l'édition de 1856 et y introduire les additions de l'auteur. Quand il prépara son édition des Récits Militaires, en mai 1856, Tolstoï se servit sans doute de placards du Contemporain, où n'avaient pas été corrigées toutes les fautes ; ce qui fait qu'il introduisit de nouvelles corrections ne coïncidant pas exactement avec les premières qui avaient été introduites dans le texte imprimé du Contemporain. Il ne faut donc user du texte de 1856 qu'avec une certaine prudence. Ajoutons que Sébastopol en août fut publié dans le premier fascicule de 1856 du Contemporain.

Le troisième récit de Sébastopol, terminé à Pétersbourg, a été écrit alors que les opérations militaires avaient pris fin. Il se ressent des conditions nouvelles d'existence de l'auteur. Le sujet militaire est déjà relégué dans l'ombre. Les détails sont traités pour leur intérêt propre et non plus en vue d'un effet particulier ou d'une thèse à soutenir. De plus le plan n'apparaît pas clairement ; il y a du désordre dans la composition. La psychologie des personnages est un peu indécise. Certains apparaissent et disparaissent sans raison. Les deux protagonistes qui se détachent des groupes sont frères, mais rien ne motive leur parenté. On ne sait d'où ils viennent ; ils se rencontrent par hasard, sans même se reconnaître d'abord, puis se quittent sans

qu'on sente bien vraiment les liens qui les rattachent l'un à l'autre. Il y a, à côté, de très intéressantes silhouettes, Vlang, le soldat Melnikov ; mais tout cela paraît fragmentaire. M. Eichenbaum prétend que le décousu dans le récit, l'impression de mosaïque que donne Sébastopol en août, seraient dus à l'imitation du romancier anglais Thackeray, dont, à cette époque, Tolstoï lisait les ouvrages. Ce qu'il y a de contraire dans le caractère du jeune Volodia qui passe presque instantanément de la terreur la plus folle au courage le plus héroïque, aurait été emprunté également aux Anglais. Pierre, dans la Guerre et la Paix, est bien aussi un héros du même genre.

Il ne faut pas cependant trop dénigrer cette mosaïque, si vraiment c'en est une. Les morceaux en sont excellents. Comme étude d'âme puissamment fouillée, il n'y a rien de comparable à l'analyse des sentiments par lesquels passe ce charmant enfant de Volodia. Le désenchantement, la peur, le désespoir se succèdent en lui pour faire place à l'enthousiasme guerrier et cela fait un ensemble très vivant et, quoi qu'on en dise, absolument vrai. A côté, il y a des scènes saisissantes de réalisme et vraiment bien brossées. Quelle couleur dans la peinture du blindage bondé de soldats ! Et l'esprit qui anime le troisième récit est assurément moins pessimiste, moins « défaitiste » que celui du second et un souffle d'héroïsme passe, aux dernières pages, dans la description si colorée des derniers instants de la forteresse.

V. — Opinions. — Conclusion

L'opinion fut très favorable aux Récits de Sébastopol. A l'apparition de Sébastopol en Mai, Tourgueniev ne dissimula pas son enthousiasme. Il écrivit de Spaskoïé à Panaiev, le 10 juillet 1855 : « L'article de Tolstoï sur Sébastopol est une merveille. Les larmes me sont montées aux yeux en le lisant, j'ai crié hurra ! Son désir de me dédier son nouveau récit est très flatteur pour moi. J'ai lu l'annonce du Contemporain dans la

29

Gazette de Moscou. Très bien. Dieu fasse que vous puissiez remplir vos promesses, c'est-à-dire que ces articles soient admis, que Tolstoï ne soit pas tué, etc. Cela sera d'un grand secours pour vous. L'article de Tolstoï a fait ici véritablement fureur. » Plus tard, au témoignage de M. Halpérine-Kaminsky, Tourgueniev offrit au rédacteur du Temps Charles Edmond, une traduction française des Récits de Sébastopol. et le fit en ces termes : « Tenez, lui dit-il, voici de la copie de derrière les fagots pour votre journal ; ce qui veut dire que je n'en suis point l'auteur. Le maître, car c'est bien un maître, celui-là, est presque inconnu en France ; mais je vous affirme en mon âme et conscience que je ne me sens pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. »

Voici, à ce que rapporte A. Koni, le témoignage d'un vieux littérateur grognon et un peu jaloux à l'égard d'un jeune débutant. Il coïncide bien avec celui de Tourgueniev. Pissemski, le romancier déjà connu de Mille âmes, aurait prononcé, après la lecture de fragments des Récits de Sébastopol, ces paroles significatives : « Ce petit officier va nous clore à tous le bec ; on n'a plus après lui qu'à jeter sa plume. »

Un critique plutôt malveillant, Apollon Grigoriev, après avoir constaté que le talent de Tolstoï tel qu'il s'était manifesté dans *Enfance* et les *Mémoires d'un Marqueur* était considérablement surfait, que ces productions n'étaient pas du tout de l'art, ajoute : « Mais, après avoir lu le petit récit *Sébastopol* en Décembre, nous donnons volontiers la main à ceux qui, malgré leur hâte et leur embarras, ont, sans doute avec conviction, accordé une grande valeur à ce talent. C'est beaucoup de connaître personnellement l'auteur, de savoir quelque chose de lui comme source de ses créations..; *Sébastopol* est un tableau de maître, sévèrement conçu, exécuté tout aussi sévèrement, avec énergie, avec une concentration allant jusqu'à l'extrême nudité des détails, c'est une œuvre vraiment poétique par la pensée, c'est-à-dire par

la grandeur des événements racontés et par l'exécution artistique... Ce tableau respire toujours la vérité la plus sévère, mais c'est cette

30

sévérité même qui fait apparaître combien cela est artistique. Et depuis lors évidemment nos sympathies vont à ces beaux dons poétiques et nous sommes même prêts à faire amende honorable pour nos jugements irréfléchis, aux critiques mieux informés, de ce qu'il est permis d'attendre du talent de M. L. N. T. ».

D'autres écrivains insistent sur ce que les Récits de Sébastopol apportent vraiment de nouveau dans la littérature russe, dans le sens du réalisme, en particulier de la peinture réelle, de la guerre. Il est vrai que Tolstoï avait un devancier dans le romancier français Stendhal. Il le déclare à M. Paul Boyer en 1901 : « C'est lui, dit-il, qui m'a appris à comprendre la guerre... Qui donc, avant lui, l'a décrite telle qu'elle est en effet ?... Mon frère qui a servi au Caucase avant moi m'a confirmé la vérité des peintures de Stendhal. Il aimait beaucoup la guerre, mais n'était pas de ceux qui croient au Pont d'Arcole. « Tout cela, me disait-il, ce sont des fioritures, et à la guerre il n'y a pas de ces fioritures-là ». Peu après, il me fut facile en Crimée de voir tout cela de mes propres yeux. » Il n'en est pas moins certain, comme le constate M. Ivanov Rasoumnik, que c'est Tolstoï le premier qui a donné en Russie une peinture vraie de la guerre. Avant lui, les scènes de batailles étaient romantisées. Seul peut-être Lermontov, dans Valèrik, avait montré, discrètement encore, la terrible réalité des combats. Pouchkine, dans son Voyage à Arzèroum, avait jeté un voile sur ces horreurs. « Il a fallu que le grand artiste vînt dans Sébastopol assiégé pour comprendre ce qu'est la guerre et la dépeindre avec un réalisme vibrant et impitoyable. Il n'est pas question ici d'un héroïsme théâtral. Le fait, c'est l'accomplissement silencieux et inaperçu, par des milliers d'humbles, du devoir d'accepter la mort, c'est en même temps les intrigues des gens des états-majors la friponnerie des intendances, les jeux de la vanité et dominant tout, la mort soudaine, des souffrances inouïes, les blessures, les mutilations. »

Les années passées sous l'uniforme firent beaucoup pour la formation et la carrière littéraire de Tolstoï. Par les épreuves subies, par les observations, les

31

réflexions faites, son talent arriva très tôt à une plénitude et à une maturité qu'il n'aurait pas atteintes, s'il était resté dans l'atmosphère des villes ou dans la solitude d'Iasnaïa Poliana. De plus il était important pour lui qu'il arrivât en 1856 à Pétersbourg avec l'auréole du héros. Cela fit beaucoup pour son succès et pour sa gloire.

Rendant compte des Récits militaires qui venaient de paraître, Droujinine fit les réflexions suivantes à propos du conventionnel qui régnait alors dans les peintures de la vie militaire et ce qu'il dit de l'officier est tout aussi juste de n'importe quel autre type social. « Les littérateurs à l'ancienne mode ne manquaient jamais de ne voir en l'officier que le beau garçon et le brave, un banal coureur de femmes, un Viélski ou un Lidine quelconque [héros de Marlinski] ; les auteurs de nouvelles de la jeune génération, par contre, se sont jetés dans l'excès contraire. Chacun peignait, non pas d'après nature, mais de chic... L'apparition de la Coupe de la forêt consacra définitivement le comte Tolstoï comme un auteur modèle de récits militaires, alors que dans le même temps il publiait ses Esquisses de Sébastopol. Un puissant talent, un observateur et un maître en même temps qu'un vrai guerrier par ses services et sa vocation, tel il apparaissait au lecteur même le plus aveugle... Et quand le siège fut terminé et que l'auteur de la Coupe de la forêt se montra parmi nous non seulement sain et sauf, mais nous apportant par surcroît Sébastopol en Août, il fut accueilli à Moscou et à Pétersbourg comme l'un des premiers écrivains et presque le seul vrai connaisseur de la poésie de la vie militaire. »

Tolstoï avait donc découvert, dans les Récits de Sébastopol et ses autres œuvres voisines, le véritable et grand art de la vérité. Il a présumé ainsi, sans s'en douter, à l'œuvre qu'il réalisera quelque dix ans plus tard. Les trois récits de Sébastopol sont comme des études en vue de la magnifique fresque de la Guerre et la Paix. Il a préparé sa palette et jeté sur la toile des esquisses dont il se servira dans la suite. On trouve déjà dans les Récits militaires, tout préparés, beaucoup

32

de détails et de personnages qui seront utilisés ; on y trouve déjà dans l'ensemble la tonalité spéciale, le rythme intérieur du grand roman encore en puissance. On y voit déjà le même mélange des scènes guerrières et des tableaux intimes. Assurément, ces matériaux ne sont pas encore complètement au point. L'auteur doit passer par divers essais, se débarrasser de tout ce qui est littérature pure pour voir et juger par lui-même et se sentir véritablement maître dans son art.

*

* *

Comme nous l'avons indiqué, notre traduction a été faite sur le texte de l'Édition d'État des Œuvres artistiques (Moscou-Léninegrad, 1928), au tome II. Selon la coutume, ce qui est imprimé en italique est en français dans le texte. Les dates sont d'ancien style.

Pour toutes les indications de lieux, nous demandons au lecteur de se reporter au plan de Sébastopol placé en tête du volume.

Nous avons utilisé principalement, en plus des notices de l'édition précitée, les ouvrages suivants :

1. L. Tolstoï. Journal intime (1853-1865) traduit par Jean Chuzeville et Wlad Pozner. Paris, Fasquelle, 1926, 2 vol.

2. P. I. Birioukov. L. N. Tolstoï. Biographie. Tome I, Berlin, Ladyjnikov, 1921.

3. B. Eichenbaum. Léon Tolstoï. Livre premier. Les années cinquante. Léninegrad, 1928.

Macornay (Jura), Le 15 septembre 1933.

LES RÉCITS DE SÉBASTOPOL

SÉBASTOPOL EN DÉCEMBRE

Les lueurs de l'aube commencent à peine à colorer l'horizon au-dessus du Sapoun (1). La surface d'un bleu sombre delà mer s'est déjà débarrassée des ombres de la nuit et attend le premier rayon du soleil pour reluire d'un éclat joyeux. De la rade arrivent une brume et le froid. Il n'y a pas de neige, le sol est noir partout, mais la gelée matinale vous coupe le visage et craque sous les pas, et le murmure incessant et lointain de la mer, interrompu de temps à autre par les volées du canon à Sébastopol, rompt seul le silence du matin. A bord des vaisseaux, le sablier de huit heures sonne sourdement (2).

Dans le quartier Siéviernaïa (3) les occupations du jour remplacent peu à peu la tranquillité de la nuit. A tel endroit passe la relève des sentinelles dans un cliquetis d'armes ; en tel autre un médecin se hâte déjà vers l'hôpital ; en un autre, un pauvre soldat sort de sa hutte de terre, lave dans une eau glacée son visage hâlé et, se tournant vers l'orient rougissant, fait sa prière avec de rapides signes de croix ; en un autre encore, un haut et lourd chariot, attelé de chameaux, traîne en grinçant vers le cimetière des cadavres ensanglantés dont il est chargé presque jusqu'au bord... Vous vous approchez du port : une odeur particulière de charbon de terre, de fumier, d'humidité et de viande fraîche vous saisit. Mille objets de toutes sortes, bois, victuailles, gabions, ferrailles, sont entassés au voisinage. Des soldats de divers

36

régiments, avec ou sans armes et bagages, forment des groupes, fument, s'invectivent, transportent des fardeaux sur un vapeur qui, tout fumant, stationne au débarcadère. De petites embarcations particulières (4), bondées de gens de toutes races, soldats, marins, commerçants, femmes, viennent s'amarrer ou s'éloignent.

— A la Grafaskaïa (5), Voire Noblesse, si vous le voulez ? proposent deux ou trois marins retraités, qui se tiennent debout dans les canots.

Vous choisissez celui qui est le plus à votre portée, vous enjambez la carcasse à demi-pourrie d'un cheval bai, qui est là dans la boue à côté d'une barque et vous

vous mettez au gouvernail. Vous quittez l'amarre. Tout autour de vous, la mer déjà étincelante au soleil matinal ; devant vous, un vieux matelot en surcoût de poil de chameau et un jeune garçon à tête blonde, qui manœuvrent en silence et activement les rames.

Vous contemplez les masses de ces vaisseaux aux coques rayées, disséminés, près ou loin, dans la rade et les petits points noirs des chaloupes qui évoluent dans l'azur radieux ; les belles et claires constructions de la ville, que décorent les rayons roses du matin et qui s'aperçoivent sur la rive opposée ; la ligne blanche d'écume de la jetée et des vaisseaux coulés qui laissent apparaître çà et là de tristes bouts de mâts (6) ; au loin la flotte ennemie qui semble barboter à l'horizon cristallin de la mer ; les vagues écumantes dans lesquelles bondissent les globules salins que soulèvent les rames. Vous prêtez l'oreille au bruit cadencé des avirons, aux voix qui parviennent jusqu'à vous à travers les flots, au fracas majestueux du canon qui, semble-t-il, grandit à Sébastopol...

37

Il n'est pas possible qu'à la pensée que vous êtes, vous aussi à Sébastopol, vous ne vous sentiez pas l'âme envahie d'un certain sentiment de vaillance et d'orgueil et que le sang ne coure pas plus vite dans vos veines...

— Votre Noblesse ! la barre directement sur le *Kistentine* (*), vous dit le vieux marin, qui se penche en arrière pour juger de la direction que vous donnez à l'embarcation. Le gouvernail à droite !

— Tiens, il a encore tous ses canons, remarque le garçon aux cheveux blonds, au moment où l'on longe le navire.

— Mais, pourquoi pas ? Il est tout neuf ; Kornilov y a habité, dit le vieux en examinant lui aussi le bâtiment.

— Eh ! Quel fracas ! observe le gamin qui depuis longtemps déjà contemple en silence un nuage blanc de fumée qui se dissipait, apparu soudain haut sur la Rade du Sud, et qu'accompagne le bruit déchirant d'une bombe qui éclate.

— C'est lui qui tire maintenant avec sa nouvelle batterie, répond le vieillard en crachant dans ses mains avec indifférence. Allons, Michka, du nerf ; dépassons la chaloupe. Et votre canot fend plus rapidement la large houle de la rade, dépasse effectivement la lourde embarcation où sont entassés des sacs et sur laquelle rament inégalement des soldats inhabiles, puis aborde parmi une multitude de barques de toutes sortes à l'amarre, au débarcadère Grafaskaia.

Sur le quai une foule bruyante s'agite : des soldats en gris, des matelots en noir, des femmes aux vêtements bigarrés. Des paysannes vendent des petits pains, des paysans russes porteurs de samovars crient :

(*) Le vaisseau le « Constantin .. (Note de l'auteur).

« Sbitène tout chaud ! » (7) et ici même, sur les premiers degrés, s'amoncellent obus chargés, bombes, boîtes à mitraille, canons de fonte de divers calibres. Un peu plus loin, il y a une grande place où gisent pêle-mêle d'énormes poutres, des affûts de canons, des soldats endormis. Il y a là des chevaux, des chariots, des pièces et des caissons peints en vert, des fusils en faisceaux. Des soldats, des marins, des officiers, des femmes, des enfants, des marchands vont et viennent. Des télègues défilent, chargées de foin, de sacs, de tonneaux ; de temps à autre, passent un officier et son cosaque à cheval, un général en drojkis. A droite, une rue est barrée par une barricade, garnie aux embrasures de petits canons et auprès un matelot est assis, en train de fumer sa pipe. A gauche, s'élève une belle maison portant des chiffres romains à son fronton, qui abrite des soldats et des civières ensanglantées, car partout se voient les traces pénibles d'un camp retranché (8). Votre première impression est assurément des plus désagréables : c'est un étrange mélange de l'existence des camps et de la vie urbaine : une superbe ville et un bivouac infect, un ensemble qui non seulement n'a rien de beau, mais donne l'idée d'un affreux désordre. Même vous pourriez croire que tous ces gens sont affolés, s'agitent vainement sans savoir ce qu'ils font. Examinez pourtant de plus près la mine de ces personnes qui vous côtoient et vous en conclurez tout autre chose. Regardez seulement ce petit soldat du train : il mène à l'abreuvoir cette troïka de chevaux bais et fredonne dans sa barbe si tranquillement qu'on voit bien qu'il ne va pas s'égarer dans cette foule si diverse, qui pour lui n'existe même pas ; il remplit son office quel qu'il soit, aller à l'abreuvoir ou tirer des pièces de canon,

avec autant de calme, d'assurance et d'indifférence que s'il accomplissait ces fonctions à Toula ou à Saranska (9). Vous pouvez lire la même expression sur le visage de cet officier aux gants d'une blancheur irréprochable qui vous croise, sur celui de ce matelot qui fume là assis sur la barricade, de ces soldats ouvriers qui attendent avec leur civière sur le perron de l'ancienne Assemblée de la noblesse, de cette jeune fille qui, pour ne pas mouiller sa robe rose, franchit la rue en sautant d'un pavé à l'autre.

Oui, vous êtes certainement désappointé la première fois que vous arrivez à Sébastopol. Vous cherchez vainement sur les visages des traces d'agitation, d'effarement, même de cet enthousiasme, de cette résolution de gens décidés à mourir ; vous ne voyez rien de pareil, mais des gens comme on en voit tous les jours, occupés tranquillement de leur besogne quotidienne, si bien que peut-être alors vous vous accusez d'être trop exalté, vous en arrivez à douter de la justesse de ce que vous pensiez de l'héroïsme des défenseurs de la ville, d'après les récits, les

descriptions, les spectacles et les bruits recueillis dans le quartier Siéviernaia. Avant pourtant d'en douter, rendez-vous aux bastions, regardez les défenseurs au lieu même de la défense ou, plutôt, entrez directement dans la maison d'en face, qui fut l'ancien local de l'Assemblée de la noblesse et sur le perron de laquelle se tiennent des soldats avec des civières, vous y verrez les vrais défenseurs de Sébastopol, vous y verrez des spectacles terribles et affligeants, grandioses et comiques, mais dignes d'étonnement et qui élèvent l'âme.

Entrez dans la grande salle. A peine avez-vous ouvert la porte que vous êtes saisi par le spectacle de

40

quarante à cinquante amputés ou blessés graves, les uns sur des lits de camp, les autres, pour la plupart, étendus sur le plancher. L'odeur vous prend à la gorge. Surmontez l'impression pénible qui vous arrête sur le seuil, avancez, n'ayez pas honte d'être venu voir des malheureux qui souffrent, n'ayez pas honte de vous approcher et de leur parler ; les malheureux aiment voir des visages sympathiques, aiment raconter leurs souffrances et entendre des paroles d'amitié et de pitié. Vous passez au milieu des lits et cherchez une physionomie moins revêche et moins empreinte de souffrance que les autres, pour vous résoudre à vous approcher et engager la conversation.

— Où as-tu été blessé ? demandez-vous avec hésitation et timidité à un vieux soldat d'une extrême maigreur qui, depuis sa couche, vous suit de son bon regard et semble vous inviter à venir près de lui. Je dis qu'on le questionne avec timidité, parce que les souffrances inspirent, en plus d'une profonde sympathie, un certain effroi d'offenser celui qui les supporte et un très grand respect.

— A la jambe, répond le soldat ; mais, au même instant, vous vous apercevez, d'après les plis que l'orme la couverture, que la jambe est absente jusqu'au-dessus du genou. Dieu merci maintenant, ajoute-t-il, je vais demander mon billet de sortie.

— Et y a-t-il longtemps que tu as été blessé ?

— Il y a déjà six semaines passées, Votre Noblesse.

— Et maintenant, as-tu encore mal ?

— Non, maintenant, ça ne me fait plus mal ; j'ai seulement comme des élancements au mollet, suivant le temps, mais ce n'est rien.

— Et comment ça t'est-il arrivé ?

— Au cinquième bastion, Votre Noblesse, au premier

41

bardement (10). J'avais amené le canon, je me retirais, vous voyez ça, dans la seconde embrasure et voilà qu'il me tape à la jambe, on aurait dit que je tombais dans une fosse. En un clin d'oeil, plus de jambe.

_ Est-ce que tu n'as pas souffert au premier moment ?

— Pas du tout ; c'était comme si seulement on m'appliquait sur la jambe quelque chose de chaud.

— Oui, mais après ?

— Après, rien du tout. Seulement quand on m'a tendu la peau, c'était comme si on m'écorchait. La première chose à faire, Votre Noblesse, voyez-vous, c'est de n'y pas penser tant ; quand on n'y pense pas, ce n'est rien du tout. Tout le mal vient de ce que le monde pense trop.

A ce moment, une femme vêtue d'une robe grise rayée, la tête enveloppée d'un fichu noir, s'approche de vous. Elle intervient dans votre conversation avec le marin et se met à vous parler de cet homme, de ses souffrances, de l'état désespéré dans lequel il s'est trouvé pendant tout un mois, à vous dire comment, étant blessé, il a arrêté les brancardiers pour suivre le feu de notre batterie, comment les grands-ducs lui ont adressé la parole et fait un cadeau de vingt-cinq roubles, comment il leur a dit qu'il voulait retourner au bastion pour instruire les jeunes, si lui-même ne pouvait plus travailler. Tout en faisant ce récit tout d'une traite, cette femme jette les yeux tantôt sur vous, tantôt sur le blessé qui détourne la tête, semble ne Pas l'écouter et fait de la charpie sur son oreiller, et elle-même a le regard tout brillant d'enthousiasme. C'est ma ménagère, Votre Noblesse ! fait le marin comme pour excuser la femme et semblant

41

dire : « Ne faites pas attention. C'est connu, l'affaire des femmes, c'est de dire des bêtises. »

Peu à peu vous arrivez à comprendre les défenseurs de Sébastopol. Vous avez comme honte de vous-même devant cet homme. Vous voudriez lui dire trop de choses pour lui exprimer votre sympathie et votre admiration. Les mots vous manquent ou vous n'êtes pas satisfait de ceux qui vous viennent à l'esprit : vous vous inclinez silencieusement devant cette grandeur qui ne parle pas et qui s'ignore, devant cette fermeté d'âme, cette pudeur à l'égard de ses propres mérites.

— Allons, Dieu veuille que tu te rétablisses bien vite, dites-vous et vous vous arrêtez devant un autre malade qui est étendu sur le plancher et qui, semble-t-il, attend la mort dans d'intolérables souffrances.

Il est blond, a le visage pâle et enflé. Il est couché sur le dos, le bras gauche rejeté en arrière, dans une attitude qui témoigne d'une atroce douleur. Sa bouche ouverte et desséchée laisse échapper avec peine une respiration rauque ; ses yeux bleus

vitreux se sont révoltés et de la couverture chiffonnée sort un moignon de main droite enveloppé de bandages. Une lourde odeur de cadavre vous oppresse et la fièvre intérieure qui dévore tous les membres du patient semble vous pénétrer également.

— Et celui-ci, il est sans connaissance? demandez-vous à la femme qui vous suit et qui vous regarde amicalement comme si vous étiez son parent.

— Non, il a encore son sentiment, mais il est très mal, dit-elle tout bas. Je lui ai donné du thé tout à l'heure. Eh ! quoi ! il a beau vous être étranger, il faut tout de même avoir pitié. Il n'a presque pas bu.

— Comment te sens-tu ? lui demandez-vous.

43

Le blessé, entendant votre voix, roule ses prunelles, mais sans vous voir ni vous comprendre.

— Au cœur ça me brûle.

Un peu plus loin vous voyez un vieux soldat qui change de linge. Il a la face et le corps comme couleur de cannelle et il est maigre comme un squelette. Il a un bras entièrement absent : il a été désarticulé à l'épaule. Il a une bonne attitude, il revient à la santé ; mais son regard mort et terne, son affreuse maigreur, les rides qui sillonnent sa figure montrent que c'est un être qui a déjà passé à souffrir la meilleure partie de sa vie.

De l'autre côté, vous apercevez sur un lit de camp le visage douloureux, doux et très pâle d'une femme que le feu de la fièvre colore jusque dans ses moindres plis.

— C'est la femme d'un de nos marins qu'une bombe a atteinte à la jambe le 5 de ce mois, vous dira votre conductrice. Elle avait apporté au bastion le dîner de son mari.

— Et on la lui a coupée?

— Oui, au-dessus du genou...

Maintenant, si vous avez les nerfs solides, vous passez la porte à gauche : c'est là que l'on fait les pansements et les opérations. Vous y verrez des médecins, les bras sanglants jusqu'au coude, aux physionomies pâles et sévères, penchés sur un lit de camp où, les yeux grands ouverts et prononçant comme dans le délire des mots sans suite, parfois simples et touchants, un blessé est étendu, sous le chloroforme. Les docteurs sont occupés à la besogne horrible, mais bienfaisante, de l'amputation d'un membre. Vous verrez le couteau recourbé et tranchant pénétrer dans la chair saine et blanche ; vous verrez le patient

repandre soudain connaissance en poussant un cri affreux et déchirant, la bouche pleine d'imprécations. Vous verrez l'officier de santé jeter dans un coin le bras coupé, vous verrez dans la même chambre, étendu sur une civière, un autre blessé qui, assistant à l'opération que subit son camarade, a la figure crispée, pousse des gémissements moins sous l'empire de la douleur physique que des affres morales de l'attente ; vous verrez des spectacles épouvantables et qui vous remueront jusqu'au fond du cœur. Ce ne sera pas la guerre sous ses dehors réguliers, séduisants et brillants, avec accompagnement de musique et de tambours, avec drapeaux déployés et généraux qui caracolent, que vous aurez sous les yeux, mais la guerre sous sa forme réelle, le sang, les souffrances, la mort... (11)

En sortant de cette maison de la douleur, vous éprouvez certainement une impression de joie, vous aspirez plus profondément l'air frais du dehors, vous éprouvez le bonheur de vous sentir en pleine santé, mais en même temps vous puisez dans la contemplation de toutes ces souffrances la conscience du peu que vous valez et tranquillement, sans hésitation, vous vous rendez aux bastions...

« De quelle importance sont la mort et les douleurs d'un misérable vermisseau tel que moi, à côté de tant de morts et de tant de douleurs ? » Mais la vue du ciel pur, du soleil qui brille, d'une belle cité, d'une église entr'ouverte, de troupes en marche dans diverses directions, ramène votre esprit à son état naturel d'insouciance, préoccupé de ses petits intérêts, soucieux seulement de l'heure présente.

Vous croisez peut-être le convoi sortant de l'église de quelque officier, son cercueil rose qu'accompagnent

une musique et des étendards ; peut-être parvient à vos oreilles le bruit de la canonnade qui arrive des bastions ; vous ne retrouvez pas cependant vos premières réflexions. Les obsèques de l'officier vous paraissent un fort beau spectacle militaire, ces coups lointains une superbe rumeur guerrière ; mais ni cette vue, ni ce fracas n'auront h vos yeux rien de commun avec les impressions si nettes de souffrance et de mort, vécues par vous lors de votre visite à l'ambulance.

Après avoir dépassé l'église et la barricade, vous pénétrez dans la partie de la ville la plus vivante et la plus centrale. De part et d'autre ce sont des enseignes de boutiques et d'auberges. Les commerçants, les femmes en chapeaux ou la tête couverte d'un simple mouchoir, les officiers pleins d'élégance, tous ces gens vous parlent de fermeté, de confiance, disent la sécurité des habitants.

Pénétrez dans cette auberge adroite, si vous voulez entendre ce que disent les marins et les officiers. Sûrement on y parlera de la nuit dernière, de Fenka, de l'affaire du 24, de la cherté et de la mauvaise qualité des côtelettes (12) qu'on vous sert, de la mort de tel ou tel camarade.

— Le diable m'emporte, comme ça va mal chez nous à cette heure ! dit avec une voix de basse un petit officier de marine blond et imberbe, porteur d'un cache-nez vert tricoté.

— Où donc, chez vous ? interroge un autre.

Au quatrième bastion, répond le jeune officier. Et sans aucun doute alors, entendant ce blondin prononcer ces paroles, vous le considérerez avec grande attention et même avec un certain respect. Son air tout à fait détaché, son geste d'indifférence, son rire bruyant et son ton de voix qui vous semble un peu

46

effronté, vous ont ce genre bretteur qu'affectent certains tout jeunes gens quand ils ont affronté le danger. Vous vous imaginez qu'il va vous raconter la terrible situation où se trouvait le quatrième bastion au milieu des bombes et des balles. Rien de semblable ! On y était mal parce qu'il y avait de la boue. « Il n'y avait pas moyen de passer sur la batterie », vous dira-t-il, en montrant ses bottes couvertes de fange jusqu'au-dessus des mollets. « Aujourd'hui, on m'a tué mon meilleur chef de pièce, dira un autre. On lui a collé une balle en plein front ». — « Qui donc ? Mitioukhine ? » — « Non... Ah ça! va-t-on me servir du veau ? En voilà, des canailles ! continue-t-il à l'adresse du garçon de l'auberge.— Non, pas Mitioukhine, mais Abrosimov. C'était un brave ; il a pris part à six sorties ».

A l'autre bout de la table, en face d'une assiettée de côtelettes aux pois et d'une bouteille de vin aigre de Crimée décoré du nom de bordeaux, sont assis deux officiers d'infanterie. L'un, un jeune, à collet rouge, porteur de deux petites étoiles sur sa capote, raconte l'affaire de l'Aïma à l'autre, plus âgé, en collet noir et sans décoration. Le premier est déjà quelque peu ému, et à en juger par les pauses qu'il met dans son récit, l'hésitation de son regard, son air de se demander si réellement il sera cru, surtout s'il n'exagère pas le rôle qu'il a joué et s'il ne débite pas trop d'horreurs, on voit bien qu'il s'écarte beaucoup de la stricte vérité. Mais en réalité vous vous préoccupez fort peu de pareils récits que vous entendrez répéter longtemps encore dans tous les coins de la Russie : vous préférez aller aux bastions mêmes, surtout à ce quatrième dont on vous a fait tant de récits et si divers. Quand quelqu'un vous dit qu'il était au quatrième bastion, il

47

a un accent spécial de satisfaction et de fierté. Quand un tel déclare : « Je vais au quatrième bastion », on observe inmanquablement chez lui une légère émotion ou une indifférence vraiment trop grande. Si on veut plaisanter quelqu'un, on lui dit : « Il faudrait te mettre au quatrième bastion ». Quand on rencontre des brancardiers et

qu'on leur demande d'où ils viennent, ils vous répondent généralement: « Du quatrième bastion ». En somme deux opinions complètement différentes s'expriment au sujet de ce terrible bastion. Il y a ceux qui n'y ont jamais été et qui sont convaincus que tout individu qui y met les pieds y trouve sûrement son tombeau et ceux qui y vivent, comme le blond petit enseigne, et qui vous diront qu'il y fait sec ou qu'on y trouve de la boue, que dans les tranchées il y fait chaud ou froid...

Pendant la demi-heure que vous avez passée à l'auberge, le temps a déjà changé. Le brouillard, qui s'était étendu sur la mer, s'est condensé en des nuages gris, moroses et humides qui ont caché le soleil ; une sorte de triste grésil tombe du ciel et mouille les toits, les trottoirs, les manteaux des soldats...

Après avoir franchi encore une barricade, vous sortez par une porte à droite et montez la grande rue. Derrière la barricade, sur les deux côtés, les maisons sont inhabitées, les enseignes enlevées, les entrées fermées par des planches, les fenêtres arrachées ; ici un coin de mur est démoli, là un toit effondré. Les constructions ont l'air de vieux vétérans qui ont subi mille souffrances et privations ; elles semblent vous regarder avec fierté et quelque dédain. En chemin vous trébuchez contre des boulets qui traînent, dans des trous d'eau creusés dans la chaussée de pierre par

48

les bombes. Vous croisez et dépassez des partis de soldats, de tirailleurs, (13) d'officiers ; de temps à autre on fait la rencontre d'une femme ou d'un enfant, mais la femme ne porte plus alors de chapeau, c'est la compagne de quelque matelot ; elle a une vieille pelisse et des bottes de soldat. Vous continuez votre route et dévalez une pente douce ; vous remarquez que vous n'êtes déjà plus entouré de maisons, mais d'un amoncellement étrange de ruines, pierrailles, planches, terre, poutres. Devant vous, sur une éminence arrondie, vous apercevez un espace vide, noir et bourbeux, creusé de fossés et vous êtes précisément en face du quatrième bastion... Là, il y a moins de monde encore ; on n'y voit plus du tout de femmes. Des soldats passent rapidement, on remarque en chemin des flaques de sang et l'on ne manque pas de se trouver en présence de quatre soldats porteurs d'une civière, sur laquelle apparaissent un visage jaunâtre et pâle et un manteau ensanglanté. Si vous vous informez du lieu où a été blessé le patient, ils vous répondront d'un air furieux, sans se tourner vers vous, que c'est à la jambe ou au bras, s'il s'agit d'un blessé léger ; ils se tairont d'un air farouche, si aucune tête n'apparaît sur la civière, s'il s'agit d'un mort ou d'un blessé grave.

Le sifflement proche d'un boulet ou d'un obus vous impressionne désagréablement pendant que vous gravissez la pente. Soudain vous appréciez et tout à fait autrement que précédemment, le bruit de canonnade que vous avez entendu dans la ville. On ne sait quel souvenir consolant et doux traverse alors votre imagination ; votre propre personnalité vous intéresse plus que tout autre objet ; vous faites moins attention à tout ce qui vous entoure et vous vous sentez envahi

tout à coup par une impression pénible d'irrésolution. En dépit de ces conseils de lâcheté à la vue du danger, qui se formulent alors au dedans de vous, vous apercevez ce soldat qui, en faisant force gestes et en patinant dans la boue liquide sur la pente, passe devant vous au pas gymnastique avec un gros rire et vous faites taire cette voix : involontairement vous redressez votre taille, relevez la tête et escaladez la colline glissante et argileuse. A peine vous êtes-vous un peu avancé vers le sommet qu'à droite et à gauche commencent à bourdonner les balles des carabines et peut-être songez-vous à prendre la tranchée qui court parallèlement au chemin ; mais elle est remplie d'une telle boue puante, liquide et jaune où l'on entre jusqu'aux genoux que vous choisissez régulièrement la route ordinaire, d'autant plus que vous voyez que tout le monde la suit. Après environ deux cents pas, vous pénétrez dans un espace libre, creusé de trous et boueux, environné de tous les côtés de gabions, de remblais, de souterrains, de plates-formes, de casemates où se dressent de gros canons de fonte et des boulets en piles régulières. Tout cela vous paraîtra former un amas sans but, sans suite et sans ordre. Ici, sur la batterie, est un groupe de matelots ; là, au milieu d'une petite esplanade, se trouve une pièce démolie à demi enfouie dans la vase ; plus loin, un soldat d'infanterie en armes va et vient dans la batterie et a peine à dépêtrer ses pieds de la boue gluante ; partout de toutes parts et en tout lieu on voit des tessons, des bombes non éclatées, des boulets, des traces de bivouac, tout cela noyé dans cette fange liquide et visqueuse. Il vous semble entendre tout près de vous la chute d'un projectile ; vous croyez, tout autour de vous, percevoir les bruits divers des balles,

des bourdonnements comme ceux des abeilles, des sifflements, des grincements brefs comme ceux d'une corde qui vibre, le grondement terrible enfin de la canonnade qui vous bouleverse et vous paraît la chose la plus terrifiante qui soit.

« Le voici donc, ce quatrième bastion, ce lieu effrayant, véritablement effrayant ! » vous dites-vous avec un petit sentiment de fierté et beaucoup de peur réfrénée. Mais détrompez-vous : ce n'est pas encore le quatrième bastion. C'est la redoute Iazonov (14), une position relativement très tranquille et nullement effrayante. Pour vous rendre au quatrième bastion, prenez à droite, par cette étroite tranchée que suit, en se courbant, ce petit fantassin. Sans doute, vous y croiserez encore des civières, des matelots, des soldats armés de pelles ; vous y verrez des amorces de mines, des abris enfoncés dans la boue, où ne peuvent se glisser en se tenant accroupies, que deux personnes ; vous y verrez des tirailleurs des bataillons de la Mer Noire qui changent de chaussures, mangent, fument leur pipe, en un mot, y vivent ; vous y rencontrerez encore partout la même l'ange puante, des traces de bivouac, des

ferrailles de toutes (ormes possibles. Après avoir fait encore environ trois cents pas, vous débouchez à nouveau dans une batterie, sur une esplanade creusée de fosses et entourée de gabions recouverts de terre, de pièces de canon sur des plate-formes, de remblais. Vous y apercevrez, sans doute, quatre à cinq marins qui jouent aux cartes à l'abri du parapet et un officier qui, voyant que vous êtes un nouveau-venu, un curieux, vous montrera avec grand plaisir son installation et tout ce qui peut vous intéresser. Cet homme roule si tranquillement une cigarette de papier iaune, adossé à un canon, il se promène avec tant de

51

quiétude d'une embrasure à l'autre, il s'entretient avec vous avec tant de calme et sans la moindre affectation que, malgré les balles qui maintenant plus fréquemment bourdonnent au-dessus de vos têtes, vous gardez vous-même votre sang-froid, vous l'interrogez et écoutez ses récits attentivement. L'officier, mais seulement si vous lui posez des questions, vous racontera le bombardement du 5, vous expliquera comment, à sa batterie, une pièce seule pouvait tirer, comment il ne lui restait que huit servants et comme il put quand même, au matin du 6, faire feu de toutes les pièces (*); il vous dira comment le 5 une bombe était tombée sur un abri de terre et avait couché à terre onze matelots ; il vous montrera par une embrasure les batteries et les tranchées de l'ennemi qui ne sont pas éloignées de plus de trente à quarante sagènes. J'ai bien peur pourtant que si, attiré par le bourdonnement des balles, vous voulez passer la tête par l'embrasure pour apercevoir l'adversaire, vous ne voyiez rien du tout, ou que, si vous distinguez quelque chose, vous soyez très étonné que ce rempart de pierres blanches, si proche de vous, où éclatent de petites fumées également blanches, soit justement celui où se trouve l'ennemi, *lui*, comme disent marins et soldats.

Il est même très possible que l'officier en question par vanité ou simplement, afin de se procurer à lui-même ce plaisir voudra faire tirer en votre présence : « Allez chercher le chef de pièce et les servants », et quatorze marins, vivement et allègrement, l'un en bourrant sa pipe dans sa poche, l'autre en achevant son biscuit, dans un bruit de bottes ferrées sur la

(*) Les marins disent toujours faire feu (*palit'*) et non tirer (*strèliat'*). (Note de l'auteur).

52

plate-forme, s'avancent vers le canon et le chargent. Jetez un regard sur les mines, l'attitude, les gestes de ces gens. Dans les moindres rides de ces visages hâlés, aux pommettes saillantes, dans chacun de ces muscles, dans ces larges épaules et ces larges pieds chaussés d'énormes bottes, dans ces mouvements calmes, sûrs et lents, vous reconnaîtrez ces traits principaux qui font la force du Russe, la simplicité et l'obstination. Ici, sur toutes ces faces, vous verrez en outre que le danger, la colère

ou les misères de la guerre ont ajouté' à ces traits généraux les signes de la conscience de la dignité individuelle et d'une grande hauteur de pensées et de sentiments.

Soudain un grondement terrible, qui bouleverse non seulement votre ouïe, mais votre être tout entier, vous fait trembler de tous vos membres. Tout de suite après, vous percevez le sifflement du projectile qui s'éloigne et une épaisse fumée vous enveloppe, ainsi que la plate-forme et les noires silhouettes des mate-lots qui s'y agitent. Vous entendrez divers propos qu'échangent les soldats à propos du coup qu'ils viennent de tirer, vous assisterez à leur enthousiasme et à l'explosion de sentiments auxquels vous ne vous attendez peut-être pas, de la colère, du désir de vengeance qui se cachent au plus profond de chacun : « Il est tombé juste dans l'abrasure ; probable que ça en a tué deux... Voilà qu'on les emporte », entendez-vous dire au milieu d'exclamations de joie. « Mais ça va le mettre en colère : il va nous en envoyer ! », ajoutera quelqu'un. Et effectivement peu de temps après vous verrez un éclair briller en face de vous, une fumée. La sentinelle postée sur le parapet, crie : « Gare ! le canon ! » et à l'instant même le boulet passe en sifflant devant vous, s'enfonce dans la terre

53

molle et y creuse un entonnoir en rejetant tout à l'entour de la boue et des pierres. Le commandant de la batterie se fâche, fait charger une seconde pièce, puis une troisième ; l'ennemi lui aussi prépare sa réponse, vous éprouvez de curieuses impressions, vous allez voir et entendre d'intéressantes choses. La sentinelle crie à nouveau : « Canon ! » et ce sont les mêmes bruits et le même choc, avec les mêmes rejaillissements. Ou bien elle crie : Un mortier ! » et vous entendez un sifflement de bombe, régulier, assez agréable, qu'on associerait difficilement à une idée d'horreur; vous l'entendez qui s'approche et qui s'accélère, puis c'est une boule noire, un choc sur la terre, une explosion, toute proche, dans un tintement métallique. Des éclats s'éparpillent en sifflant et grinçant, des pierres se heurtent en l'air et vous êtes tout éclaboussé de boue. Ce fracas vous fait éprouver un étrange sentiment de plaisir mêlé de crainte. Pendant l'instant que met le projectile à arriver sur vous, comme vous vous en rendez compte, il vous vient immanquablement à l'esprit qu'il va vous tuer ; cependant l'amour-propre vous soutient et personne ne se doute du coup de poignard qui vous transperce alors le cœur. Peu après, voyant que l'obus a passé sans vous atteindre, vous revenez à la vie et vous vous sentez envahi par un sentiment de jouissance d'un inexprimable agrément, mais pour un moment seulement, si bien que vous trouvez une sorte de charme spécial à être en danger, à ce jeu de la vie et de la mort. Vous en venez à désirer qu'un boulet ou un obus vienne toujours plus souvent et plus près tomber dans votre voisinage. Voici qu'une fois encore le factionnaire crie de sa forte et rude voix : « Mortier ! » ; le même sifflement, le même choc et la même explosion se

54

produisent, mais cette fois-ci un gémissement frappe votre oreille. Vous approchez du blessé qui, couvert de sang et de boue, a un air étrange et qui n'a rien d'humain, en même temps qu'arrivent les brancardiers. L'homme a une partie de la poitrine enlevée. Aux premiers instants son visage tout élaboussé ne reflète que l'épouvante et un air d'appréhension un peu feint de la douleur, qui est naturel à quelqu'un dans sa situation ; mais pendant qu'on apporte la civière, qu'il s'y étend sur son flanc non atteint, on s'aperçoit que son expression change, qu'il prend un air d'exaltation qui dénote la sublimité de ses pensées. Ses yeux brillent d'un éclat plus vif, ses lèvres se serrent, il relève la tête avec effort. Et à l'instant où on l'emporte, il arrête les porteurs et dit à ses camarades avec difficulté et d'une voix tremblante : « Adieu, frères ! » Il veut ajouter quelques mots ; on voit qu'il voudrait bien avoir pour eux quelques paroles touchantes, mais il se contente de répéter encore une fois : « Adieu, frères ! » Alors un de ses camarades s'approche, il couvre d'une casquette la tête que lui tend le blessé et, tranquillement et avec un geste d'indifférence, retourne à ses pièces...

« Il y en a tous les jours sept ou huit comme ça », vous dit un officier de marine en réponse à l'interrogation horrifiée qui se lit sur votre visage, tout en bâillant et en roulant une cigarette de papier jaune (15).

C'est ainsi que vous avez surpris les défenseurs de Sébastopol au lieu même où se fait la défense et vous vous en retournez, sans plus sembler faire attention aux boulets et aux balles qui continuent à siffler tout le long du chemin jusqu'au théâtre en ruines. Vous

55

avez l'âme calme et haute. Surtout la consolante conviction que vous emportez, c'est que la forteresse est imprenable et non seulement qu'elle est imprenable, mais qu'il est impossible d'ébranler en quelque circonstance que ce soit la force du peuple russe et ce qui vous a convaincu, c'est moins cette multitude de parallèles, de parapets, de tranchées adroitement combinées, de mines et de canons, entassés les uns sur les autres et auxquels vous n'avez rien compris, que les regards, les discours, les actes, en un mot l'esprit qui anime les défenseurs. Ce qu'ils font, ils le font si simplement, avec si peu de contention et d'effort que vous êtes convaincu qu'ils pourraient en faire cent fois plus encore... qu'ils pourraient tout faire." Vous comprenez que le sentiment qui les pousse, n'a rien de mesquin, de vaniteux, d'oublieux comme celui qui vous anime, mais qu'il est quelque chose d'autre, de plus puissant et qui a fait d'eux des gens si calmes sous les boulets, exposés à mille morts bien différentes de celles qui menacent le commun des mortels, vivant dans de pareilles conditions au milieu de travaux ininterrompus, dans les veilles et la boue. Les décorations, les honneurs, les menaces ne sauraient les obliger à accepter une pareille existence ; il y faut un autre mobile, plus élevé. Ce motif, c'est un sentiment qui se manifeste rarement, dont le Russe a la pudeur, mais qui est profondément

enraciné dans son cœur, c'est l'amour de la patrie ! C'est maintenant seulement que les récits des premiers temps du siège, alors qu'il n'y avait à Sébastopol ni fortifications, ni troupes, ni moyens physiques de résistance et que cependant on avait l'assurance complète que la ville ne se rendrait jamais, de cette époque où ce héros digne de la

55

Grèce antique, Kornilov (16), disait, en passant sur le front des troupes : « Nous mourrons, mes enfants, mais nous ne livrerons pas Sébastopol », où nos soldats, qui étaient loin d'être des phraseurs, répondaient: « Nous mourrons ! Hourra ! », c'est maintenant seulement que ces récits ont cessé d'être à vos yeux de belles légendes, pour devenir une réalité, des faits. Vous comprendrez clairement alors, vous vous représenterez ces gens que vous venez de voir, ces héros qui, au milieu de pareilles épreuves, n'ont pas perdu courage, mais ont gardé l'âme haute et se sont préparés avec joie à mourir, non pour une ville seulement, mais pour la patrie. Longtemps la Russie conservera un souvenir sublime de cette époque dont son peuple fut le héros... (17)

Voici le soir qui vient. Le soleil, avant de disparaître, a surgi des grises nuées qui couvrent le ciel ; soudain, il a inondé d'une lumière de pourpre les brumes lilas, la mer verdâtre, garnie de vaisseaux et de barques, à la houle puissante et régulière, les édifices blancs de la ville, le peuple qui se presse dans les rues. Sur les flots s'égrènent les sons de quelque valse vieillotte que joue sur le boulevard (18) une musique de régiment, dominés par la canonnade des bastions qui leur fait un accompagnement étrange.

Sébastopol, le 25 avril 1855.

SÉBASTOPOL EN MAI

Six mois se sont écoulés depuis qu'a passé en sifflant le premier projectile tiré des bastions de Sébastopol, qu'il a labouré la terre des ouvrages ennemis et, depuis lors, des milliers d'obus, de boulets et de balles n'ont cessé de s'abattre des bastions sur les tranchées et réciproquement et l'ange de la mort n'a cessé d'y planer.

Des milliers d'êtres ont été froissés dans leur amour-propre, des milliers ont été satisfaits dans leur orgueil, des milliers se sont reposés dans les embrassements de la mort. Combien de cercueils de couleur rose, combien de linceuls de toile ! Et toujours le même fracas retentit ; les Français ne cessent de contempler avec un involontaire tremblement et une secrète horreur, parles claires soirées, depuis leur camp, la terre jaunâtre et bouleversée des bastions de la forteresse, les noires silhouettes de nos marins qui s'y agitent ; ils comptent les embrasures, d'où sortent les gueules sévères des canons de fonte ; depuis la tour du télégraphe, le quartier-

maître pilote ne cesse de regarder à la longue-vue les uniformes bigarrés des Français, leurs batteries, leurs tentes, les colonnes en mouvement sur le Mamelon Vert (19), les fumées qui s'élèvent des tranchées et de toutes les parties du monde, des foules diverses continuent de se hâter avec la même ardeur, animées de désirs plus divers

58

encore, vers ce lieu fatal. Et le problème que n'ont pu trancher les diplomates, la poudre et le sang n'en ont pas encore donné la solution...

I

Dans la ville assiégée, sur le boulevard, autour d'un pavillon jouait une musique régimentaire et une foule de militaires et de femmes, comme en un jour de fête, circulaient le long des allées.

Un étincelant soleil de printemps s'était levé dès le matin sur les ouvrages anglais, avait atteint les bastions, puis la cité même, à la caserne Nicolas (20) et après avoir uniformément répandu pour tous sa gaie lumière, s'abaissait maintenant vers la mer bleue dont les ondulations régulières avaient des reflets d'argent.

Un officier d'infanterie, haut de taille, même un peu voûté, tout en mettant des gants, propres, mais pas très blancs, franchissait la porte à piétons de l'une des petites maisons de marins construites sur le côté gauche de la rue Morskaia et remontait vers le boulevard en regardant pensivement à ses pieds. L'expression de son visage, assez laid, au front bas, ne dénotait pas de grandes qualités intellectuelles, mais on y lisait la bonhomie, l'amour de la réflexion, l'honnêteté et le goût de l'ordre. Il était assez mal bâti, avait de longues jambes, était lourd et comme gêné dans ses mouvements. Il portait une casquette pas trop usagée, un manteau mince d'une couleur mauve assez bizarre, sur le bord duquel apparaissait une chaîne de montre d'or, un pantalon à sous-pieds et des bottes en veau propres et reluisantes, quoique avec des talons légèrement éculés. Cette tenue, peu

59

ordinaire chez l'officier d'infanterie, moins encore que l'allure générale du personnage, révélait à un œil exercé qu'on n'avait pas affaire à un fantassin vulgaire, mais à quelqu'un de plus haut rang. Il aurait pu être Allemand, si ses traits n'eussent décelé une origine purement russe, soit un aide de camp ou quelque fourrier de régiment ; pourtant dans ce cas il eût porté des éperons, ou bien un officier passé de la cavalerie pour le temps de la campagne, peut-être même de la garde. En réalité, il était bien un officier venu de la cavalerie et, à la minute présente, tout en montant vers le boulevard, il songeait à une lettre qu'il venait de recevoir d'un ancien

camarade, maintenant en disponibilité, un seigneur du gouvernement de T. et de la femme de celui-ci, la pâle Natacha aux yeux bleus, qui était sa grande amie. Il se rappelait un passage de cette lettre où son camarade lui disait :

« Dès qu'on nous apporte l'Invalide (21), Poupka, — c'est ainsi que l'ancien uhlan appelait sa femme, — se précipite à corps perdu dans l'antichambre, attrape le journal, court vers le berceau du salon (22) où, tu te rappelles, nous avons passé ensemble de si belles soirées d'hiver quand le régiment était en garnison dans notre ville et elle se met à lire vos exploits héroïques avec une ardeur dont tu ne peux te faire une idée. Souvent elle parle de toi. « Ah ! Mikhaïlov, dit-elle, en voilà une bonne pâte d'homme. Je suis bien capable de l'embrasser quand je le reverrai. Il se bat sur les bastions et certainement il aura la croix de Saint-Georges et on parle de lui dans les journaux, etc., etc, tant et si bien que décidément je suis jaloux de toi. » Dans un autre passage, il écrivait : « Les journaux ne nous parviennent qu'avec de très grands retards, et quand bien même on colporte

60

de bouche bien des nouvelles, on ne peut pas y ajouter foi. Ainsi, les « demoiselles à musique », que tu connais bien, racontaient hier que Napoléon aurait été capturé par nos cosaques et expédié à Pétersbourg; tu conçois quelle créance j'attache à tout cela. Quelqu'un qui arrive de Pétersbourg nous racontait aussi... Il est attaché pour mission spéciale à un ministre, c'est un homme charmant et actuellement qu'il n'y a plus personne en ville, tu ne peux te figurer quelle « rissource » il est pour nous... Donc, il nous affirme de source sûre que les nôtres ont occupé Eupatoria, si bien que les Français sont coupés de toute communication avec Balaklava et que dans l'affaire nous n'avons eu que deux cents tués et eux plus de quinze mille. Ma femme, à cette occasion, était dans un tel enthousiasme qu'elle a « chopiné » toute la nuit et elle assure que certainement, d'après ses pressentiments, tu as pris part à ce combat et que tu t'y es distingué. » (23)

En dépit des expressions et des tournures que j'ai intentionnellement soulignées et du ton général de la lettre qui donnera au présomptueux lecteur une idée sincère et peu favorable, au point de vue des belles manières, du capitaine en second Mikhaïlov en personne, avec ses bottes éculées, de son camarade qui parle de « rissources » et qui a des notions si étranges de géographie, de sa pâle amie assise dans le berceau en S, car il s'est peut-être même, et non sans raison, représenté cette Natacha avec des ongles peu nets, somme toute de ce petit cercle de province oisif et peu distingué qu'il considère sans égards, le capitaine en second Mikhaïlov se rappelait avec une inexprimable délectation mélancolique sa pâle amie assise à ses côtés des soirées entières dans le berceau,

61

alors qu'il l'entretenait de ses « sentiments » ; il se souvenait de son bon camarade le uhlan, des colères de celui-ci aux cartes en faisant ses remises, quand il leur arrivait dans le cabinet déjouer une poule à un kopek, des rires de la femme de son ami ; il se remémorait l'amitié de ces gens-là pour lui et peut-être bien qu'il s'imaginait que, de la part de sa pâle amie, c'était même quelque chose de plus ; tous ces personnages, avec leurs attitudes particulières, défilaient dans son imagination, baignés d'une lumière toute de douceur, rose et consolante ; et lui, souriant à ses souvenirs, portait la main à sa poche qui contenait cette lettre si chère. Ces souvenirs avaient d'autant plus de charme pour le capitaine en second que le milieu où il lui était donné de vivre à cette heure à ce régiment d'infanterie était de beaucoup inférieur à celui où il évoluait auparavant, en sa qualité d'officier de cavalerie et de chevalier servant des dames, partout fort bien reçu dans la ville de T. Son monde d'autrefois était à tel point au-dessus de celui de maintenant qu'aux instants de sincérité où il lui arrivait de conter à ses camarades, les fantassins, qu'il avait ses drojkis à lui, qu'il était invité aux bals du gouverneur, qu'il faisait la partie d'un général civil, ceux-ci ne marquaient que de l'indifférence et de l'incrédulité, semblant ne pas vouloir le contredire, ou lui prouver le contraire : « Qu'il dise tout ce qu'il voudra », pensaient-ils ; et si alors il ne témoignait aucun éloignement bien net pour les débauches d'eau-de-vie de ses compagnons, pour les parties de jeu avec de vieilles cartes à un quart de kopek et en général pour toute la grossièreté de leurs manières, il fallait attribuer sa conduite à son caractère bénin, à sa politesse et à son sérieux.

62

De ses souvenirs, Mikhaïlov passa insensiblement à des rêves et à des espérances. « Et quels ne seront pas l'étonnement et la joie de Natacha, se disait-il en arpentant de ses bottes éculées l'étroite ruelle, quand tout à coup elle lira dans l'Invalide comment le premier j'ai pris d'assaut un canon et ai obtenu Saint-Georges. Je dois passer capitaine à l'ancienneté. Et il m'est très facile ensuite cette même année de devenir, selon le tableau, major, car il y en eut beaucoup de tués et sûrement il y en aura beaucoup encore parmi nous autres, dans cette campagne. Et puis il va y avoir encore une affaire et, étant donné mon renom, on me confiera un régiment... Je deviens lieutenant-colonel... avec la décoration de Sainte-Anne au cou... colonel... » Il était déjà général et honoré des visites de Natacha, devenue veuve de son camarade qui, conformément à ses rêves, mourrait juste à point, quand les accents de la musique sur le boulevard vinrent frapper plus distinctement ses oreilles, et qu'il vit défiler sous ses yeux toute la foule des promeneurs et il se retrouva sur le boulevard capitaine en second d'infanterie comme devant, pas plus célèbre, toujours aussi timide et embarrassé.

II

Il s'approcha d'abord du pavillon auprès duquel se tenaient les musiciens. D'autres soldats du même régiment leur servaient de pupitres, tenant ouverte devant eux leur musique, et un public qui regardait plus qu'il n'écoutait, composé de scribes, de junkers, de bonnes d'enfants et d'officiers vêtus de vieilles capotes, formait le cercle. Les gens qui environnaient le pavillon, debout, assis ou allant et venant, étaient en majorité des marins, des aides de camp et des

63

officiers en gants blancs et effets neufs. Dans l'allée principale du boulevard se promenaient des militaires de toute origine et des femmes de toutes conditions, parfois en chapeaux, généralement la tête couverte d'un fichu, quelques-unes même sans rien sur la tête, mais il n'y en avait pas de vieilles parmi elles, il était remarquable que toutes étaient jeunes. Plus bas sous des allées ombreuses et odorantes d'acacias, évoluaient ou restaient assis des groupes isolés.

Personne ne témoigna de satisfaction particulière en faisant la rencontre sur le boulevard du capitaine en second Mikhaïlov, sauf peut-être le capitaine Objogov et le porte-enseigne Souslikov de son régiment, qui lui serrèrent la main avec chaleur. Mais le premier portait un pantalon en poil de chameau, était sans gants, avait un manteau râpé, et le visage si rouge et si en sueur, le second avait le verbe si haut et le langage si décousu, qu'on avait un peu honte de se promener avec eux, surtout en présence des officiers gantés de blanc, parmi lesquels l'un, un aide de camp, fut honoré d'un salut de Mikhaïlov, tandis qu'un autre, un officier de l'état-major, aurait pu également recevoir un salut, entendu qu'à deux ou trois reprises, ils s'étaient rencontrés chez un ami commun. D'ailleurs, quel plaisir pouvait-il avoir à se promener avec ces Objogov et ces Souslikov, alors qu'il avait l'occasion, ou moins cinq ou six fois par jour, de les rencontrer et de leur serrer la main ? Ce n'était pas pour cela qu'il était venu « à la musique ».

Il avait bien envie d'aborder l'aide de camp qu'il avait salué et il désirait causer avec ces messieurs non pas pour se faire voir du capitaine Objogov, du porte-enseigne Souslikov, du lieutenant Pachtetski et d'autres ; mais seulement parce qu'ils étaient des

64

gens très aimables, qui savaient tout ce qui se passe et qui lui donneraient des nouvelles.

Mais pourquoi donc le capitaine en second Mikhaïlov a-t-il peur et hésite-t-il à aller les trouver ? « Et si, tout-à-coup ils ne me saluaient pas, se dit-il, ou bien si, en effet, ils me saluaient et continuaient quand même à parler entre eux comme si je

n'existais pas, ou bien s'ils me quittaient brusquement et me laissaient seul au milieu de ces « aristocrates ». Ce dernier terme, pour désigner un milieu supérieur et choisi dans quelque condition que ce soit, a acquis en Russie, où il ne devrait avoir aucun sens, depuis quelque temps, une grande popularité ; il a pénétré dans toutes les régions et dans toutes les couches sociales où s'est infiltrée la vanité et quelles sont les époques, quelles sont les circonstances où n'est apparue cette misérable passion. On l'emploie chez les marchands, chez les fonctionnaires, parmi les scribes, les officiers, à Saratov comme à Mamadych et à Vinnitsy (24), partout, en un mot, où il y a des hommes. Et attendu que dans Sébastopol assiégé les hommes sont nombreux, il s'ensuit qu'il s'y trouve beaucoup de vanité, c'est-à-dire d'« aristocrates », bien qu'à chaque minute la mort plane sur aristocrates et non-aristocrates.

Pour le capitaine Objogov, le capitaine en second Mikhaïlov est un aristocrate, parce qu'il a un manteau propre et des gants ; il ne peut le souffrir, bien qu'il ait pour lui quelque considération. Pour le capitaine en second Mikhaïlov, l'aide de camp Kalouguine est un aristocrate, parce qu'il est aide de camp et à tu et à toi avec d'autres de ses pareils, si bien qu'il ignore lui-même s'il l'aime ou s'il le hait. Pour l'aide de camp Kalouguine, le comte Nordov est un aristocrate et, du

65

fond du cœur, il ne fait que le maltraiter et le mépriser, parce qu'il s'est avancé loin sur le chemin des honneurs, ce qui pour lui-même est son plus vif désir. Pourquoi le sous-lieutenant Zobov a-t-il un rire forcé, bien qu'il n'ait aucun sujet de rire, en passant auprès de son camarade qui est là en tête à tête avec un officier d'état-major ? Pourquoi ce dernier prend-il ce ton brusque, bas et négligent, cette voix qui n'est pas naturelle pour s'entretenir avec le sous-lieutenant ? Pourquoi ce junker fait-il tous ces gestes, joue-t-il si bien de la prunelle, en suivant cette dame qu'il voit pour la première fois et que, pour rien au monde, il n'oserait aborder ? Pourquoi ce capitaine d'artillerie est-il si grossier à l'égard de cet inoffensif officier ?

Vanité, vanité, vanité partout, même sur le bord de la tombe et chez des gens qui s'apprêtent à mourir pour un haut idéal. La vanité ! Elle peut être le trait caractéristique et la principale maladie de notre siècle. D'où vient que parmi les gens d'autrefois il en était pas plus question que de la petite vérole ou du choléra ? D'où vient que, de notre temps, il n'y ait que trois espèces d'individus : les uns qui acceptent le principe de la vanité comme un fait existant et nécessaire et par conséquent juste et qui s'y soumettent volontairement ; les autres qui l'acceptent comme un état de choses malheureux, mais inévitable et les troisièmes enfin qui inconsciemment et servilement règlent sur elle leur conduite ? D'où vient que les Homère et les Shakespeare ont parlé de l'amour, de la gloire, de la souffrance, tandis que la littérature du siècle n'est qu'une interminable variation sur le thème des « Snobs » et de la « Vanité » (25).

Le capitaine en second passa par deux ou trois fois, irrésolu, devant le cercle formé par ses « aristocrates » ;

à la troisième, il fit un effort sur lui-même et s'approcha. Il y avait là quatre officiers : l'aide de camp Kalouguine, une connaissance de Mikhaïlov, le prince Galtsine, également aide de camp, qui, pour Kalouguine même était déjà quelque peu un aristocrate, le colonel Néferdov, l'un de ces personnages du grand monde qu'on nommait les « cent vingt-deux » et qui étaient sortis de la retraite pour prendre du service pendant la campagne soit par patriotisme, soit pour se mettre en avant, soit surtout pour faire comme les autres ; le capitaine Praskoukhine enfin, lui aussi l'un de ces cent vingt-deux héros. Heureusement pour Mikhaïlov, Kalouguine était d'excellente humeur : le général venait de s'entretenir avec lui avec une grande confiance et le prince Galtsine, à son arrivée de Pétersbourg, était descendu chez lui. Il ne jugea pas humiliant pour lui de tendre la main au capitaine en second Mikhaïlov, ce à quoi pourtant ne se décida pas Praskoukhine, qui très souvent pourtant s'était trouvé avec Mikhaïlov au bastion, qui, plus d'une fois, avait bu de son vin et de son eau-de-vie, qui même lui devait à la préférence la somme de douze roubles et demi. Sans connaître encore très bien le prince Galtsine, Praskoukhine ne tenait pas beaucoup à révéler à ce personnage qu'il était l'ami d'un simple capitaine en second d'infanterie. Il ne lui fit qu'un bref salut.

— Eh bien ! capitaine, dit Kalouguine, quand retournerons-nous au bastion ? Vous vous rappelez quand nous nous sommes rencontrés à la redoute Schwartz (26). Ça chauffait, hein ?

— Oui, ça chauffait, fit Mikhaïlov qui se souvenait avec déplaisir de la triste figure qu'il faisait cette nuit-là, s'acheminant courbé en deux dans la

tranchée jusqu'au bastion, lorsqu'il fit la rencontre de Kalouguine, marchand d'une allure gaillarde et faisant sonner son sabre d'un air brave.

— En réalité, je ne devais m'y rendre que demain, continua Mikhaïlov, mais comme nous avons un malade, un officier...

Il avait bien envie de raconter que son tour n'était pas encore venu, mais que, comme le commandant de la huitième compagnie était indisposé et qu'il n'y restait de disponible que le porte-enseigne, il avait cru de son devoir de s'offrir à la place du lieutenant Nepchichetski, ce qui expliquait qu'il se rendait précisément aujourd'hui même au bastion. Kalouguine ne le laissa pas achever.

— Pour moi, j'ai l'idée qu'il va se passer quelque chose ces jours-ci, dit-il en s'adressant au prince Galtsine.

— Et aujourd'hui n'y aurait-il pas quelque affaire? demanda timidement Mikhaïlov avec un coup d'œil alternativement à Kalouguine et à Galtsine.

Personne ne lui répondit. Le prince Galtsine se contenta de froncer les sourcils, puis jeta les yeux par dessus la casquette de son interlocuteur et dit, après un instant de silence :

— Une jolie fillette, celle-là, avec un fichu rouge. Vous ne la connaissez pas, capitaine ?

— C'est une des environs de mon logement, la fille d'un matelot, répondit le capitaine en second.

— Allons donc la regarder un peu.

Et le prince Galtsine passa un bras sous celui de Kalouguine, l'autre sous celui du capitaine en second, persuadé d'avance qu'il ne pouvait manquer de faire à ce dernier un grand plaisir, ce qui d'ailleurs était très exact.

68

Le capitaine en second était superstitieux et considérait comme un grand péché de s'occuper de femmes avant un engagement. Cette fois-ci pourtant il simula le débauché, ce qui laissèrent d'ailleurs sceptiques Galtsine et Kalouguine et surprit beaucoup la fille au mouchoir rouge, qui à plusieurs reprises avait remarqué combien l'officier rougissait en passant sous ses fenêtres. Praskoukhine leur emboîta le pas, en ne cessant de pousser du coude le prince et ajoutant diverses observations en français. Comme il n'était pas possible de passer à quatre de front dans l'allée, il avait été obligé de se détacher des autres et ce ne fut qu'au second tour qu'il prit par le bras le brave et fameux officier de marine Serviaguine, qui s'était approché pour engager avec eux la conversation, car il désirait lui aussi se joindre au groupe des « aristocrates ». Et ce brave fameux fourra avec joie son bras honnête et bien musclé sous celui de cet homme que tout le monde connaissait bien, et lui tout le premier, pour un assez piètre sire. Lorsque Praskoukhine, pour expliquer au prince Galtsine ses relations avec ce marin, lui murmura à l'oreille que c'était un brave illustre, le prince qui, la veille avait vu éclater une bombe à vingt pas de lui, se jugeant non moins un brave que ce monsieur-là et constatant qu'on fait les réputations à bon compte, ne prêta nullement attention à ce Serviaguine.

Le capitaine en second Mikhaïlov éprouva tant de plaisir à se promener en pareille compagnie qu'il en oublia la douce lettre arrivée de T., les sombres pensées qui l'avaient assailli à propos de son départ imminent pour le bastion et principalement qu'il lui fallait être chez lui à sept heures. Il resta avec ses compagnons jusqu'au moment où ceux-ci se mirent à ne

parler qu'entre eux et à éviter ses regards, lui donnant ainsi à comprendre qu'il n'avait plus qu'à s'en aller ; finalement ils le plantèrent là. Notre homme n'en était pas moins fort satisfait. Venant à croiser le junker baron Pest, particulièrement hautain et plein de suffisance pour avoir passé la nuit précédente, pour la première fois, dans le blindage du cinquième bastion et qui par suite se considérait comme un héros, il ne se formalisa nullement de la façon fière et dédaigneuse avec laquelle le jeune homme prit l'attitude militaire et lui tira sa casquette.

III

Le capitaine en second avait à peine franchi le seuil de son logement que des pensées bien différentes l'assaillirent. Il revit sa petite chambre au sol inégal de terre battue, ses fenêtres de guingois recollées avec du papier, son lit antique surmonté d'une tenture formée d'un tapis représentant une amazone et où étaient suspendus deux pistolets de Toula, la couche malpropre à la couverture d'indienne du junker qui habitait avec lui ; il revit son Nikita qui, les yeux embués et chassieux, se leva du plancher où il dormait en se grattant la tête ; il revit son vieux manteau, ses bottes numéro un, un petit paquet d'où sortait l'extrémité d'un fromage pareil à du savon et le goulot d'une bouteille de porter mélangé d'eau-de-vie, le tout préparé en vue du départ pour le bastion et soudain il eut une pénible impression en songeant qu'il devait passer toute la nuit prochaine avec sa compagnie aux casemates.

« Sûrement, je serai tué aujourd'hui, se disait-il ; je le sens. Surtout que je n'avais pas à y aller, et que c'est moi qui me suis offert. Ce sont toujours ceux qui ont demandé de marcher qui sont tués. Qu'est-ce que ce

maudit Népchichetski peut bien avoir ? C'est très possible qu'il ne soit pas malade du tout ; et voilà comment un homme sera tué à cause de lui, sera certainement tué. Il est vrai que si on ne me tue pas, ce sera sûrement une promotion. J'ai bien vu comme cela a plu au commandant du régiment quand je lui ai demandé de me permettre d'y aller, puisque le lieutenant Népchichetski était malade. Et si je ne deviens pas major, il n'y a pas de doute que j'aurai Vladimir. Tiens ! voilà la treizième fois que je me rends au bastion. Vilain nombre ! Oui, je serai tué, c'est certain, je sens que je serai tué ; il fallait bien pourtant que quelqu'un y aille, la compagnie ne pouvait pas marcher avec un porte-enseigne. Mais, quoi qu'il arrive, c'est l'honneur du régiment, l'honneur de l'armée qui est en jeu. C'était mon devoir d'y aller... oui,

un devoir sacré. Mais j'ai des pressentiments. » Le capitaine en second oubliait qu'il avait de ces mauvais pressentiments, à un degré plus ou moins fort, chaque fois qu'il devait partir pour le bastion, il ignorait que ces pressentiments chacun les a plus ou moins en se rendant au feu. Un peu rassuré par cette notion du devoir qui, chez lui, comme chez tous les esprits simples, était particulièrement vivace et forte, il s'assit à sa table et se mit à écrire une lettre d'adieu à son père, avec lequel, ces derniers temps, il n'entretenait pas d'excellentes relations pour des raisons d'argent. Dix minutes plus tard, la lettre une fois écrite, il se leva de sa table les yeux humides de larmes et fit sa toilette en récitant mentalement toutes les prières qu'il pouvait savoir. Il avait une forte envie de baiser la petite image de saint Mitrofan qui lui venait de feu sa mère et en laquelle il avait une foi particulière, mais il ne lui plaisait pas de le faire en la présence de Nikita. Ce serviteur

71

ivrogne et grossier lui tendit nonchalamment sa nouvelle tunique, étant donné que la vieille, qu'il mettait d'ordinaire pour aller au bastion, n'était pas raccommodée.

— Pourquoi ma tunique n'est-elle pas raccommodée ? dit-il avec colère. Tu ne sais que dormir, animal !

— Comment, dormir ? grogna Nikita. Tout le long de la journée, on court partout, comme un chien. On n'en peut plus et encore on n'a pas le droit de faire un somme.

— Tu es encore ivre à ce que je vois.

— Ce n'est pas avec votre argent que j'ai bu en tout cas, pour me le reprocher.

— Tais-toi, imbécile ! cria le capitaine, tout prêt à frapper son domestique. Déjà auparavant très excité, il perdait actuellement toute patience et était furieux de la grossièreté de Nikita qu'il affectionnait, qu'il gâtait même et qu'il avait déjà depuis plus de douze ans à son service.

— Imbécile ! Imbécile ! répétait le brosseur. Pourquoi me dites-vous cette injure, monsieur ? Et en ce moment ? Non, ce n'est pas bien de m'injurier.

Mikhaïlov se souvint alors du lieu où il se rendait et il eut honte.

— C'est que tu ferais perdre patience à n'importe qui, Nikita ! dit-il d'un ton très radouci. Voici une lettre pour mon père, laisse-la sur la table et ne la touche pas, ajouta-t-il en rougissant.

— J'entends, répondit Nikita, devenu très tendre sous l'influence de l'eau-de-vie absorbée, du même ton geignard qu'il avait employé tout à l'heure et battant des paupières comme s'il allait pleurer.

Lorsque, sur le perron, le capitaine en second prononça : « Adieu, Nikita », celui-ci éclata soudain en

sanglots et se précipita sur la main de son maître pour la baiser.

— Adieu, maître pleurnicha-t-il.

Une vieille, femme d'un matelot, qui se trouvait sur le perron, ne put, étant donné son sexe, s'empêcher de se joindre à cette scène attendrissante : elle se mit à s'essuyer les yeux à sa manche malpropre tout en en racontant sur les messieurs qui eux aussi subissent de pareils tourments et sur elle-même, pauvre femme, restée veuve. Au moins pour la centième fois elle narra ses peines à cet ivrogne de Nikita, comment son homme avait été tué dès le premier « bandardement », comment sa pauvre maison avait été mise en pièces, car celle où elle habitait n'était pas la sienne et autres choses semblables. Son maître une fois parti, Nikita alluma sa pipe, demanda à la gamine de la propriétaire d'aller lui chercher de l'eau-de-vie et instantanément sécha ses larmes, bien plus, il s'attrapa avec la vieille au sujet d'un seau qu'elle aurait cabossé.

« Et peut-être bien que je ne serai que blessé, réfléchissait le capitaine en second, comme il approchait à la nuit tombante, avec sa compagnie, du bastion. Mais où et comment ? Sera-ce ici où là ? se demandait-il en désignant son ventre ou sa poitrine. Si c'était là, disait-il en pensant à la partie supérieure de sa jambe, elle serait fichue. Oui, mais si c'était là et avec un éclat, alors tout serait fini ! »

Pourtant, en se courbant en deux, il finit par arriver sans encombre par les tranchées jusqu'aux casemates ; à l'aide d'un officier de sapeurs, il répartit ses hommes dans l'obscurité déjà complète, à leurs postes de travail respectifs et s'installa dans son trou sous le parapet. La canonnade était faible ; de temps à autre seulement la foudre brillait tantôt de notre côté,

tantôt chez eux et l'amorce enflammée de la bombe décrivait un arc de feu sur le fond sombre du ciel étoilé. Mais toutes les bombes tombaient loin en arrière et à droite de la casemate où l'officier se terrait dans son coin, si bien qu'il se rassura à moitié, qu'il but un coup d'eau-de-vie, mangea un morceau de son fromage savonneux, fuma une cigarette et après avoir dit sa prière, s'apprêta à faire un petit somme.

Le prince Galtsine, le lieutenant-colonel Néferdov, le junker baron Pest qui avait fait leur rencontre sur le boulevard, ainsi que Praskoukhine que personne n'avait invité et à qui personne n'adressait la parole, mais qui ne les avait pas quittés d'un pas, tous ces gens se rendirent, en quittant le boulevard, chez Kalouguine pour prendre le thé.

— Voyons, tu n'as pas fini de me raconter l'histoire de Vaska Mendel, dit Kalouguine qui, ayant quitté son manteau, s'était installé auprès de la fenêtre sur un mol et confortable fauteuil et déboutonnait le col de sa chemise en toile de Hollande empesée et bien propre. Alors, il s'est marié ?

— C'est à mourir de rire, frère ! Je vous dis, il y avait un temps où on ne parlait que de ça à Pétersbourg, dit en riant le prince Galtsine qui, se levant du piano où il était assis, prit place à la fenêtre auprès de Kalouguine. Vraiment, c'est à mourir de rire. Je sais tout ça dans les détails.

Et il se mit à narrer avec gaieté, esprit et entrain une histoire quelconque que nous passerons sous silence, car elle n'a pas d'intérêt pour nous. Ce qui est à noter, c'est que, non seulement le prince Galtsine, mais

74

tous ces messieurs, répartis en cet endroit, les uns à la fenêtre, les autres les jambes étendues, d'autres au piano, paraissaient être bien différents de ce qu'ils étaient sur le boulevard. Ils n'avaient plus cette morgue ridicule, cette arrogance qu'ils affichaient à l'égard des officiers d'infanterie ; ils avaient repris entre eux leur naturel, surtout Kalouguine et le prince Galtsine, de charmants garçons, gais et gentils. La conversation roulait sur leurs collègues et amis de Pétersbourg,

— Qu'est-ce que devient Maslovski ?

— Lequel ? Le uhlan de la garde ou celui de la garde à cheval ?

— Je les connais tous les deux. Le second était encore gamin de mon temps, il sortait seulement de l'école. Et l'aîné, il est capitaine ?

— Oh ! il y a longtemps.

— Et il est toujours avec sa tzigane ?

— Non, il l'a lâchée... Et c'étaient divers propos semblables.

Ensuite le prince Galtsine se mit au piano et chanta fort bien une chanson tzigane. Praskoukhine, bien que personne ne l'en priât, s'offrit pour l'accompagner et il s'en acquitta si bien qu'on le fit bisser, ce dont il fut très satisfait.

Un domestique entra apportant le thé avec de la crème et des craquelins sur un plateau d'argent.

— Sers le prince, dit Kalouguine.

— C'est curieux tout de même quand on pense, dit Galtsine en prenant son verre et en s'éloignant vers la fenêtre, que nous sommes ici dans une ville assiégée ; un piano-forte, du thé avec de la crème, un logement tel que je serais heureux d'en avoir un pareil à Pétersbourg.

75

— Mais si nous n'avions pas ça, dit le vieux lieutenant-colonel toujours mécontent, ce serait vraiment intolérable cette attente perpétuelle d'un événement... de voir que chaque jour on se bat, on se bat sans qu'on en voie la fin, s'il fallait en plus vivre dans la boue et n'avoir aucun confort.

— Et nos officiers d'infanterie, dit Kalouguine, qui partagent la vie des soldats aux bastions dans les blindages et mangent leur borchtch (27), comment font-ils ceux-là ?

— Ah ! c'est ce que je ne comprends pas, dit Galtsine, et j'avoue que je ne puis croire qu'avec du linge non blanchi et sans s'être lavé les mains, on soit capable de courage. On sait bien qu'on ne peut pas avoir cette belle bravoure de gentilhomme.

— Oui, ils n'entendent rien à cette bravoure-là, ajouta Praskoukhine.

— Ne dis donc pas de bêtises, intervint Kalouguine furieux. Je les ai vus bien mieux que toi ici et je dirai toujours et partout que nos officiers d'infanterie ont beau, il est vrai, ne pas changer de linge pendant des douzaines de jours, ce ne sont pas moins des héros, des hommes étonnants.

A cet instant un officier d'infanterie entra.

— Je... j'ai reçu l'ordre... puis-je me présenter au gêné... à Son Excellence, de la part du général N. ? demanda-t-il d'un air timide et en saluant.

Kalouguine se leva et, sans répondre au salut de l'officier, lui demanda, avec une politesse blessante et un sourire guindé et officiel, s'il ne plaisait pas à monsieur d'attendre, puis, sans lui dire de s'asseoir ni faire davantage attention à lui, il se tourna vers Galtsine et lui parla en français, si bien que le pauvre homme, planté au milieu de la pièce, ne savait décidément

76

pas que faire de sa personne ni de ses mains non gantées qu'il laissait pendre gauchement.

— C'est pour une affaire extrêmement urgente, dit cet officier après une minute de silence.

— Ah ! puisque c'est ainsi, allons, dit Kalouguine avec le même sourire blessant, en passant son manteau et en accompagnant le visiteur.

— Eh bien, messieurs, je crois que cela chauffera cette nuit, dit-il quand il revint de chez le général.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Une sortie ? demandèrent les autres tous à la fois.

— Je ne sais pas, vous verrez, répondit Kalouguine en souriant d'un air mystérieux.

— Mais dis-moi donc, interrogea le baron Pest, s'il y a quelque affaire, il faudra que, pour la sortie, je marche avec le régiment de T.

— Alors, dans ce cas, bonne chance.

— Et il est probable que mon chef est au bastion et, dans ce cas, il faut que j'y aille, dit Praskoukhine en mettant son sabre.

Personne ne lui répondit : lui-même devait bien savoir ce qu'il avait à faire.

— Il ne se passerait rien, je le prévois, affirma le baron Pest qui défaillait à la pensée de l'affaire à laquelle il allait prendre part, mais qui, la casquette mise gaillardement sur l'oreille, sortait à pas lourds et fermes en compagnie de Praskoukhine et de Néferdov : ceux-ci, également en proie à une pénible impression d'effroi, se hâtaient de regagner leurs postes. « Adieu, messieurs ! » — « Au revoir, messieurs ! Aujourd'hui encore, cette nuit, nous nous reverrons ! » leur criait Kalouguine depuis la fenêtre, alors que Praskoukhine et Pest, courbés sous le pommeau de leurs selles cosaques, s'éloignaient au trot sur la route.

77

— Oui, un peu, répondit le junker, sans bien distinguer ce qu'on lui disait, et le piétinement de leurs chevaux s'éteignit bientôt dans l'obscurité.

— Non, dites-moi, est-ce qu'il y aura véritablement quelque chose cette nuit, prononça Galtsine resté à la fenêtre avec Kalouguine, en contemplant les bombes qui surgissaient au-dessus des bastions.

— Je peux bien le raconter à toi, vois-tu... car tu as été aux bastions, n'est-ce pas ? Galtsine dit oui de la tête, bien qu'il n'eût été qu'une seule fois au quatrième. Eh bien, juste en face de notre lunette se trouvait une tranchée... Kalouguine, quoique non spécialiste, mais estimant ses appréciations des choses militaires absolument véridiques, se mit, en s'embrouillant et en employant mal à propos des termes de fortification, à exposer les positions de nos travaux et de ceux de l'ennemi et le plan de l'engagement en perspective.

— En tout cas, ça commence à ronfler autour des casemates. Ah ! est-ce une des nôtres ou des siennes. Ce qu'elle a pété ! disaient-ils à leur fenêtre, en suivant du

regard les traits de feu des bombes qui se croisaient dans l'air, les éclairs des coups de canon illuminant un instant le ciel d'un bleu sombre et la fumée blanche des détonations, et prêtant l'oreille à ce tonnerre sans cesse grandissant.

— Quel charmant coup d'oil ! Hein ? dit Kalouguine en attirant l'attention de son compagnon sur ce spectacle réellement magnifique. Regarde, on ne distingue pas les étoiles des obus.

— Oui, justement je pensais que c'était là une étoile, mais elle est tombée... et voilà qu'elle explose. Et cette grande étoile-là comment l'appelle-t-on ? On dirait une bombe.

— Sais-tu, je suis tellement habitué à ces projectiles

78

que je Crois bien que, de retour en Russie, toutes les étoiles me paraîtront être des bombes : ce que c'est que l'habitude.

— Tout de même, ne faudra-t-il pas que je prenne part à cette sortie ? dit le prince Galtsine après un instant de silence, en frissonnant à la seule idée de se trouver là-bas pendant une si terrible canonnade et en pensant avec un vif plaisir que dans aucun cas on ne l'enverrait en cet endroit la nuit.

— Voyons, frère, ne pense pas à ça ! mais je ne te laisserai pas y aller, répondit Kalouguine, sachant très bien que jamais Galtsine, pour rien au monde, ne s'y rendrait. Tu auras bien d'autres occasions, frère.

— Sérieusement? Alors, tu penses qu'il ne faut pas y aller, hein ?...

Au même instant, dans la direction vers laquelle regardaient ces messieurs, se fit entendre, après le grondement de l'artillerie, une terrible pétarade de mousqueterie et des milliers de petites flammes, éclatant continuellement, brillèrent tout le long de la ligne.

— Voilà, maintenant c'est pour de bon, dit Kalouguine. Je ne puis entendre de sang-froid cette fusillade : tu sais, ça vous prend à l'âme. Ah ! voici des hurra ! ajouta-t-il en prêtant l'oreille à une clameur lointaine et prolongée de centaines de voix poussant des ah ! ah !, qui parvenaient du bastion jusqu'à lui.

— Ces cris proviennent de qui ? D'eux ou des nôtres?

— Je l'ignore, mais il y a déjà un corps à corps, car les coups de feu ont cessé.

Au même moment arriva au galop au perron près, de la fenêtre un officier d'ordonnance suivi d'un cosaque : il mit pied à terre.

— D'où venez-vous ?

— Du bastion. J'ai besoin du général.

— Allons-y. Eh bien, que se passe-t-il ?

— Ils ont attaqué les casemates... Elles sont prises... Les Français ont amené d'énormes réserves... ils ont attaqué les nôtres... Il n'y avait que deux bataillons, dit en haletant l'officier qui était celui qu'on avait vu déjà dans la soirée. Il se dirigea vers la porte, en ayant peine à retrouver son souffle, mais d'une allure absolument dégagée.

— Et nous avons reculé? demanda Galtsine.

— Non, répondit l'officier avec vivacité ; un bataillon est arrivé à temps, on les a repoussés; mais le commandant du régiment est tué, beaucoup d'officiers également ; il y a ordre de demander du renfort...

Et sur ces paroles il alla, en compagnie de Kalouguine, trouver le général, chez qui nous ne les accompagnerons pas.

Cinq minutes plus tard, Kalouguine enfourcha un cheval de cosaque et, reprenant cette façon de monter quasi-cosaque qu'affectionnent particulièrement, comme je l'ai souvent remarqué, tous les aides de camp, il partit au galop jusqu'au bastion, afin d'y transmettre un certain nombre d'ordres et attendre les nouvelles du résultat définitif de l'engagement. Quant au prince Galtsine, violemment ému comme l'est d'habitude tout spectateur des signes avant-coureurs d'une rencontre, quand il n'y prend pas part lui-même, il sortit dans la rue et se mit à y faire les cent pas sans aucun but précis.

V

Des groupes de soldats transportaient sur des civières ou soutenaient sous le bras des blessés. La rue était complètement obscure ; çà et là seulement, à des rares intervalles, des fenêtres étaient éclairées à l'hôpital ou chez des officiers passant chez eux la soirée. Des bastions arrivait toujours le grondement des pièces de canon ou de la mousqueterie et les mêmes lueurs éclataient dans le ciel noir. De temps à autre s'entendaient le galop du cheval d'un planton, la plainte d'un blessé, le piétinement et les conversations des brancardiers ou des voix de femmes affolées sortant sur leurs perrons pour contempler la canonnade.

Parmi ces habitants pris de terreur, se trouvaient notre ami Nikita, la vieille femme de matelot avec laquelle il s'était réconcilié et la fille de celle-ci âgée d'une dizaine d'années.

— Seigneur, Très Sainte Mère de Dieu ! se disait en elle-même la vieille en soupirant et en regardant les bombes qui, comme des boules de feu, ne cessaient de voler dans le ciel de tous les côtés. Ce qu'il y en a, ce qu'il y en a ! Oh ! oh ! oh ! Même au premier « bandardement », il n'y en avait pas tant. Vois donc, où elle a éclaté, cette maudite ! Tout juste sur notre maison, au faubourg.

— Non, elle a été plus loin ; elles tombent toutes dans le jardin de la tante Arinka, répondit la fillette.

— Et où est-il, où est-il, mon maître, à cette heure ? déclama Nikita qui était encore légèrement gris. Ah ! comme je l'aime mon maître, ce n'est rien de le dire. Il me bat, mais quand même, c'est terrible comme je l'aime. Je l'aime tant que si, par hasard, Dieu nous en

81

préserve, on le tuait par malheur, croyez bien, ma tante, (28) je ne sais pas moi-même après ça ce que je serais capable de faire. Oui, par Dieu. Ah ! c'est le maître, c'est tout dire. Est-il à comparer avec ceux-là qui sont là-bas à jouer aux cartes ? Eux, c'est à cracher dessus, pas autre chose, conclut Nikita montrant la fenêtre éclairée de la chambre de son maître où, en l'absence du capitaine en second, le junker Zwadski avait invité à une petite débauche, à l'occasion de la croix qu'il avait reçue, des camarades, le sous-lieutenant Ougrovitch et le lieutenant Népchichetski, qui souffrait d'une fluxion.

— Que d'étoiles, que d'étoiles qui roulent ! dit la fillette qui regardait en l'air, rompant le silence qui avait suivi les paroles du brosseur. Vois, vois donc encore une qui tombe. Pourquoi ça, hein, maman ?

— Ils vont démolir complètement notre maison, dit la vieille en soupirant et sans répondre à la question de l'enfant.

— Et tu sais, maman, quand on y est allé aujourd'hui avec l'oncle, continua la petite de sa voix chantante, il y avait dans la chambre près de l'armoire un boulet gros, gros... Sûrement il a traversé le vestibule et est arrivé en plein milieu... Il est si gros qu'il n'y a pas moyen de le soulever.

— Celles qui avaient un homme et de l'argent, elles sont parties, reprit la mère, mais ici, malheur de malheur ! il ne nous reste qu'une petite maison et ils l'ont démolie. Entends les coups de canon qu'ils tirent, les brigands. Seigneur, Seigneur !

— Et on est à peine sorti, que voilà une bombe qui arrive et qui crève et qui nous remplit de terre, si bien que l'oncle et moi on a failli être atteint par un morceau (29).

— On aurait dû lui donner la croix pour ça, fit le junker qui, en compagnie des autres officiers, était venu sur le perron pour voir la canonnade.

— Va donc trouver le général, la vieille, ajouta le lieutenant Népchichetski, en frappant familièrement sur l'épaule de la femme ; oui, vraiment. Sortons un peu dehors pour savoir ce qu'il y a de nouveau, poursuivit-il en descendant les degrés.

— Nous, pendant ce temps, nous allons boire un coup d'eau-de-vie, car ça vous met le cœur à l'envers (30), dit en riant le joyeux junker Zwadski.

VI

Le prince Galtsine voyait arriver des groupes toujours plus nombreux de blessés portés sur des civières ou à pied, se soutenant les uns les autres et conversant entre eux à haute voix.

— Ah ! comme ils nous sautaient dessus, mes frères, disait de sa voix de basse un grand diable de soldat qui avait deux fusils en bandoulière, comme ils nous sautaient dessus, comme ils criaient : « Allah ! Allah ! » (*) et comme ils se montaient comme ça les uns sur les autres. On en tuait et il en arrivait d'autres, il n'y avait rien à faire. Ce qu'il y en avait, ce qu'il y en avait...

A cet endroit du récit, Galtsine arrêta le discoureur.

— Tu viens du bastion ?

O Nos soldats, qui avaient fait la guerre aux Turcs, étaient si habitués à entendre l'ennemi pousser ce cri, qu'ils racontent toujours que les Français, eux aussi, crient : Allah ! ». (Note de l'auteur).

_ Parfaitement, Votre Noblesse.

— Et qu'est-ce qui s'y est passé ? Voyons, raconte.

— Ce qui s'est passé ? Eh bien, c'est que leur « force », Votre Noblesse, a attaqué, qu'elle s'est glissée dans le rempart et tout a été fichu. Ils ont été complètement les maîtres, Votre Noblesse !

— Comment, les maîtres ? Ne les avez-vous pas repoussés ?

— Comment les repousser, alors que sa « force » tout entière arrivait. On a tous été battus et on ne nous envoie aucun « secours ».

Le soldat se trompait, attendu que la tranchée était restée aux nôtres ; mais il y a une chose étrange que chacun peut constater : le soldat, blessé dans l'action, croit toujours que l'affaire est perdue et terriblement sanglante.

— Mais on m'avait dit qu'ils avaient été repoussés, dit Galtsine avec désappointement.

A ce moment le lieutenant Népchichetski, qui avait reconnu à sa casquette blanche le prince Galtsine dans l'obscurité et qui voulait profiter de l'occasion pour s'entretenir avec un si important personnage, s'avança vers lui.

— Ne vous plaît-il pas de savoir ce qui s'est passé ? demanda-t-il en portant avec politesse la main à sa visière.

— Je suis en train de l'interroger, dit le prince Galtsine en se tournant à nouveau du côté du soldat aux deux fusils. C'est peut-être après ton départ qu'on les a repoussés ? Il y a longtemps que tu en viens ?

— J'en arrive, Votre Noblesse, répondit le soldat. Je crois bien que non ; il faut croire que la tranchée lui est restée... Il était tout à fait le maître.

84

— Voyons, comment n'avez-vous pas eu honte : rendre la tranchée ! C'est affreux ! dit Galtsine irrité par l'indifférence de cet homme. Comment n'avez-vous pas eu honte ! répéta-t-il en tournant le dos à son interlocuteur.

— Oh ! ces gens-là ! Vous ne les connaissez pas, intervint le lieutenant Népchichetski. Je vais vous dire, il vaut mieux ne leur parler ni de fierté, ni de patriotisme, ni de sentiment. Regardez-moi donc ces groupes qui passent ; il y en a bien un dixième qui ne sont pas blessés et ce sont tous des « assistants » au combat qui n'ont rien de plus pressé que d'en sortir. C'est une honte d'agir ainsi, les enfants, une honte ! Rendre ainsi notre tranchée ! ajouta-t-il, en s'adressant aux soldats.

— Que faire, quand il y a la force ! murmura un de ceux-ci.

— Eh ! Vos Noblesses, dit alors un soldat porté sur une des civières qui arrivaient à la hauteur des officiers, comment ne pas se rendre, quand il nous a tous tués ou peu s'en faut ? Si la force avait été chez nous, jamais de la vie que nous nous serions rendus. Mais voilà, qu'aurions-nous fait ? J'en ai embroché un, et voilà qu'il m'a frappé... Oh ! oh ! ... plus doucement, frères... au pas, mes frères, marchez au pas ! Oh ! oh ! oh !... gémissait le blessé.

— Oui, tout de même, il me semble qu'il en revient bien de trop, dit Galtsine, en arrêtant à nouveau le grand soldat porteur de fusils. Où vas-tu, comme ça ? Arrête un peu !

Le soldat fit halte et, de sa main gauche, enleva son bonnet.

— Où vas-tu donc, qu'est-ce que tu fais ? lui cria l'officier sévèrement. Vaur...

85

A ce moment, s'approchant tout près du soldat, il s'aperçut qu'il avait le bras droit entouré du parement de sa manche et tout ensanglanté au-dessus du coude.

— Je suis blessé, Votre Noblesse !

— Blessé, comment ?

— Par là, ça doit être par une balle, répondit le soldat en montrant son bras, mais là, je ne sais pas bien ce qui m'a frappé, ajouta-t-il en penchant la tête et en montrant ses cheveux ensanglantés et tout collés sur la nuque.

— Et le second fusil, à qui est-il ?

— C'est une carabine française, Votre Noblesse, que j'ai prise. Et je ne serais pas parti, s'il n'avait pas fallu accompagner ce camarade-là : il pourrait trébucher à chaque pas. Et, en disant ces mots, il montrait un soldat qui le précédait en s'appuyant sur son fusil et en traînant et remuant avec peine la jambe gauche.

— Et toi, où vas-tu donc, misérable ? cria le lieutenant Népchichetski à un autre militaire qui se trouvait sur son chemin, dans son zèle d'offrir ses services à l'important personnage qu'il rencontrait.

Ce soldat, lui aussi, était blessé.

Le prince Galtsine eut tout à coup extrêmement honte de la conduite de son compagnon et de la sienne propre ; il se sentit rougir, ce qui ne lui arrivait que rarement ; il tourna le dos au lieutenant et, sans interroger davantage les blessés ou les inspecter, il se dirigea vers l'ambulance.

Après s'être frayé difficilement un passage sur le perron parmi les blessés qui arrivaient à pied ou au milieu des brancardiers qui en amenaient d'autres ou emportaient des morts, il pénétra dans la première

86

pièce, y jeta un coup d'oeil et tout de suite fit un écart involontaire en arrière et se précipita dehors. Le spectacle était vraiment trop affreux !

VII

La vaste et haute salle obscure, éclairée seulement par quatre ou cinq bougies que promenaient les médecins en train d'examiner les blessés, était littéralement bondée. Des brancardiers apportaient toujours de nouveaux patients, les posaient les uns à côté des autres à même le plancher, où ils étaient déjà si serrés que ces malheureux se heurtaient et baignaient dans le sang de leurs voisins, puis allaient en chercher d'autres. Les flaques de sang qu'on apercevait aux endroits encore libres, l'haleine fiévreuse de plusieurs centaines d'individus, la transpiration des porteurs, tout cela faisait une puanteur particulière, lourde, épaisse et nauséabonde, au milieu de laquelle avait peine à brûler les bougies en divers points de la salle. Le murmure confus des gémissements, des plaintes, des râles, interrompu parfois par des cris aigus, remplissait la pièce entière. Des « sœurs », le visage calme, non pas avec cet air futile de compassion larmoyante particulier aux femmes, mais avec une sympathie agissante et pratique, allaient de ci, de là, enjambant les blessés, portant des remèdes, de l'eau, des bandages, de la charpie, en passant parmi les capotes et les chemises sanglantes. Des médecins, la mine sombre et les manches retroussées, à genoux devant chaque malade qu'éclairaient des officiers de santé sondaient du doigt les trous faits par les balles, palpaient, maniaient les membres inertes et rompus, malgré les plaintes affreuses et les supplications des

87

victimes. L'un d'eux était à une table auprès de la porte et à l'instant même où entraient Galtsine, inscrivait déjà le numéro 532.

— Ivan Bogaiev, simple soldat au troisième bataillon du régiment de S., *fraction compliquée du fémur* ! criait un docteur à l'extrémité de la salle, en soupesant une jambe brisée. Retournez-le.

— Oh ! Oh ! mes pères, mes bons pères ! gémissait le soldat, en suppliant qu'on ne le touchât pas.

— *Perforation du crâne.*

— Sémion Néferdov, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie de N. Ayez un peu de patience, colonel ; autrement, il n'y aura pas moyen. Je serai obligé de vous laisser là, disait un troisième médecin, en fouillant avec une sorte de crochet dans la tête du malheureux officier.

— Ah ! Ah ! non ! Oh ! pour l'amour de Dieu, vite, vite, pour l'amour... Ah ! Ah ! Ah !

— *Perforation de la poitrine...* Sévastianov Séréda, simple soldat... de quel régiment ? D'ailleurs, inutile de l'inscrire : il se meurt. Emportez-le, disait le médecin, en laissant là le soldat qui, les yeux révoltés, râlait déjà.

Une quarantaine de porteurs, qui attendaient leurs charges, blessés pansés pour l'hôpital, morts pour la chapelle mortuaire, stationnaient à la porte et, sans rien dire et poussant seulement de temps en temps de profonds soupirs, contemplaient ce spectacle...

VIII

Sur le chemin du bastion, Kalouguine croisa un grand nombre de blessés ; mais, sachant par expérience combien cette vue influe défavorablement sur

88

le moral de celui qui va au feu, non seulement il ne s'arrêtait pas pour les interroger, mais s'efforçait au contraire de détourner d'eux son attention. Au pied de la montée, il se trouva en face d'un officier d'ordonnance qui dévalait à toute allure du bastion.

— Zobkine ! Zobkine ! Arrêtez donc un instant.

— Qu'est-ce qu'il y a !

— D'où venez-vous ?

— Des casemates.

— Hein ! là-bas, il y fait chaud ?

— Ah ! Terriblement !

Et l'officier s'éloigna au galop.

En effet, si les feux de mousqueterie étaient peu nourris, la canonnade reprenait avec une nouvelle ardeur et s'exaspérait.

« Ah ! mauvaise affaire ! », songea Kalouguine, en éprouvant une désagréable impression et il lui vint en même temps un pressentiment qui n'était que la pensée très ordinaire qu'il pourrait mourir. Kalouguine pourtant n'était pas le capitaine en second Mikhaïlov ; il avait de l'amour-propre et des nerfs d'acier ; c'était, en un mot, ce qu'on appelle un brave. Il ne se laissa pas aller à cette première impression et se mit à reprendre courage. Il se souvint de cet aide de camp de Napoléon, qui, paraît-il, ayant porté un ordre, revint à bride abattue et la tête ensanglantée, auprès de son maître. — « Vous êtes blessé ? » lui avait dit l'empereur. — « Je vous demande pardon, sire, je suis tué, » et l'officier était tombé de cheval, mort sur la place.

Cette anecdote lui avait paru très belle et il se figura un peu lui-même être cet aide de camp, puis il donna du fouet à son cheval et prit cette allure de cosaque plus gaillarde que jamais, avec un regard à son brosser qui, dressé sur ses étriers, trotta

89

derrière lui ; c'est ainsi qu'il atteignit, avec la prestance d'un vrai brave, l'endroit où il dut mettre pied à terre. Il trouva en ce lieu quatre soldats qui, assis sur des pierres, fumaient leurs pipes.

— Que faites-vous donc là ? leur cria-t-il.

— Nous venons d'emporter un blessé, Votre Noblesse, et nous nous reposons, répondit l'un d'eux, en cachant sa pipe derrière son dos et en enlevant son bonnet.

— Comment ! vous vous reposez ! Allons, en route pour votre poste : j'en parlerai au commandant de régiment.

Et, en leur compagnie, il escalada la rampe par la tranchée, rencontrant à chaque pas des blessés. Arrivé au sommet, il tourna à gauche et, après avoir fait quelques pas, se trouva absolument isolé. Tout près de lui un éclat de bombe bourdonna et s'abattit à ses pieds. Un autre obus s'éleva en l'air et, à ce qu'il lui sembla, lui arrivait directement dessus. Soudain, il fut saisi de terreur, il fit cinq ou six pas en courant et se jeta à plat ventre. L'obus ayant éclaté assez loin, il fut violemment furieux contre lui-même, se releva en regardant autour de lui pour voir si quelqu'un n'avait pas remarqué sa chute ; mais il n'y avait personne.

Une fois que la peur a pris possession de l'âme, elle ne cède pas vite la place à un autre sentiment. Cet homme qui se vantait de ne jamais courber le front, marchait dans la tranchée à la hâte et presque en rampant. « Ah ! mauvais présage ! pensait-il alors qu'il butait, sûrement je vais être tué » ; constatant combien il était essoufflé et comme il était en nage, il s'en étonna, sans même essayer de se ressaisir.

Soudain des pas se firent entendre en avant de lui.

90

Il se redressa prestement, releva la tête et tout en faisant tinter bravement son sabre, continua sa route à une allure moins rapide. Il ne se reconnaissait plus lui-même. Alors qu'il croisait un officier de sapeurs et un marin et que le premier lui criait : « Couchez-vous ! » en montrant le point brillant d'une bombe qui, de plus en plus lumineuse et avec une vitesse de plus en plus grande, approchait et s'écrasait

enfin aux alentours, il se contenta à ce cri d'effroi, de baisser légèrement la tête comme malgré lui et poursuivit son chemin.

— En voilà un brave ! s'exclama le matelot qui avait suivi du regard très tranquillement la chute de la bombe et avait calculé de son œil exercé qu'aucun éclat ne pouvait les atteindre, il ne veut pas même se coucher.

Il ne restait plus à Kalouguine à parcourir que quelques pas sur l'esplanade jusqu'au blindage du chef du bastion, quand il fut saisi du même affolement et de la même peur stupide ; le cœur lui battit à coups redoublés, le sang lui afflua au cerveau et il dut se faire violence pour courir jusqu'au blindage.

— Pourquoi êtes-vous donc si essoufflé ? lui demanda le général, quand il lui eut transmis les ordres.

— J'ai marché très vite, Excellence !

— Ne désirez-vous pas un verre de vin ? Kalouguine absorba un verre de vin et fuma une cigarette. L'engagement avait cessé ; une violente canonnade se poursuivait de part et d'autre. Dans le blindage se trouvaient le général N., commandant du bastion et cinq à six officiers au nombre desquels était Praskoukhine, s'entretenant des divers détails de la rencontre. Assis dans cette chambrette confortable,

94

tapissée de bleu, pourvue d'un divan, d'un lit, d'une table chargée de papiers, d'un cartel, d'une Image devant laquelle brûlait une veilleuse, à la vue de tous ces indices d'une douce intimité, des grosses poutres d'une archine de long qui constituaient le plafond, n'entendant que faiblement les coups de canon dans cette casemate, Kalouguine ne put vraiment plus comprendre comment, à deux reprises, il s'était laissé aller à une faiblesse si impardonnable ; il se sentit furieux contre lui-même et il aurait voulu affronter un danger pour se mettre encore à l'épreuve.

— Ah! je suis bien aise de vous voir, capitaine, dit-il à un officier de marine vêtu comme à l'état-major, porteur de longues moustaches et décoré de Saint-Georges, qui entra en cet instant et demandait au général de lui donner deux ou trois hommes, afin de réparer à sa batterie deux embrasures réduites en miettes. Le général m'a prescrit de m'informer, continua Kalouguine, quand cet officier et le général eurent fini leur entretien, si vos pièces pouvaient tirer à mitraille sur les tranchées ?

— Je n'ai qu'un seul canon qui en soit capable, répondit le capitaine d'un ton revêche.

— Allons donc voir quand même. L'officier fronça les sourcils et grommela :

— J'y ai déjà passé toute la nuit, je suis venu me reposer un peu, dit-il. Ne pourriez-vous pas y aller seul ? Mon adjoint, le lieutenant Kartz, vous fera tout voir.

Il y avait six mois déjà que le capitaine commandait cette batterie, l'une des plus exposées et même, à l'époque où il n'y avait pas de blindages, il avait séjourné au bastion, sans en sortir depuis le début du siège, ce qui lui avait donné parmi les marins une

92

réputation de bravoure. C'est pourquoi ce refus de l'accompagner avait provoqué chez Kalouguine un vif étonnement. « Voilà comme on fait les réputations ! » pensait-il.

— Alors, dans ce cas, j'irai seul, si vous me le permettez, dit-il d'un ton un peu moqueur au capitaine, qui d'ailleurs ne prêta aucune attention aux paroles prononcées.

Kalouguine ne songeait pas qu'il n'avait, lui, passé en tout aux bastions, à différents moments, qu'une cinquantaine d'heures, alors que le capitaine y avait vécu six mois entiers. Il se sentait encore stimulé par la vanité, le désir de briller, l'espoir de récompenses, le soin de sa réputation et l'attrait du risque ; le capitaine, lui, avait déjà passé par là ; il avait eu au commencement de ces velléités de vanité, de bravoure, il avait cherché le risque, attendu des décorations et une réputation glorieuse, même il avait réussi à les obtenir ; maintenant tous ces stimulants n'avaient plus pour lui de vertu, il avait une autre vue des choses. Il accomplissait ses obligations ponctuellement, mais, comprenant très bien combien peu il lui restait de chances d'échapper à la mort après un séjour de six mois aux bastions, il ne jouait jamais ces chances-là sans une nécessité absolue, si bien que le jeune lieutenant, qui n'était arrivé que depuis huit jours et qui maintenant faisait à Kalouguine les honneurs de la batterie, alors que, l'un après l'autre, ils passaient la tête inutilement par les embrasures et grimpaient sur les banquettes, semblait être dix fois au moins plus courageux que, le capitaine.

Après avoir examiné la batterie et comme il revenait au blindage, Kalouguine se heurta dans l'obscurité

93

au général qui se rendait au poste d'observation avec ses officiers d'ordonnance.

— Capitaine Praskoukhine, disait le général, descendez, je vous prie, à la casemate de droite et dites au deuxième bataillon du régiment de M. de cesser ses travaux, de sortir sans bruit et d'aller, rejoindre son unité placée en réserve au pied de la côte. Vous avez compris? Accompagnez le vous-même.

— A vos ordres.

Praskoukhine se dirigea au pas de course vers la casemate.

La canonnade se faisait plus rare.

IX

— C'est ici le deuxième bataillon du régiment de M. ? interrogea Praskoukhine, arrivé à l'endroit désigné et en se cognant à des soldats qui transportaient de la terre dans des sacs.

— Parfaitement.

— Où est le commandant?

Mikhaïlov croyant que c'était le commandant de la compagnie qu'on demandait, sortit de son trou et prenant l'officier pour un chef, s'avança vers lui, la main à la visière.

— Ordre du général., veuillez reculer... au plus vite... surtout sans bruit... non pas reculer, mais vous rendre en réserve, dit Praskoukhine, avec un regard furtif du côté des feux de l'ennemi.

Ayant reconnu Praskoukhine, Mikhaïlov baissa la main et, saisissant de quoi il s'agissait, transmit les ordres : le bataillon, dans une joyeuse agitation, prit 'es fusils, endossa les capotes et se mit en marche.

Celui qui n'a pas passé par là ne peut se figurer le

94

plaisir que l'on éprouve à quitter, après trois heures de bombardement, un poste aussi dangereux que les casemates. Mikhaïlov qui, pendant ces trois heures, avait pu croire à plusieurs reprises et non sans raison, sa fin inévitable, s'était en dernier lieu un peu rassuré, convaincu qu'il était qu'il serait indubitablement tué et qu'il n'appartenait plus désormais au monde des vivants. Malgré tout pourtant, il lui fallut faire de grands efforts pour s'empêcher de courir, quand il sortit des casemates en tête de sa compagnie, aux côtés de Praskoukhine.

— Au revoir, lui dit le major commandant l'autre bataillon resté aux casemates, avec lequel il avait partagé son fromage, au fond de son trou auprès du parapet. Bon voyage !

— Et moi, je vous souhaite bonne chance. Il me semble que ça se calme.

Il avait à peine achevé ces paroles que l'ennemi, ayant sans doute remarqué aux casemates un mouvement inusité, se mit à canonner de plus belle. Les nôtres donnèrent la réplique et un violent bombardement reprit. Les étoiles brillaient haut dans le ciel, mais sans donner de clarté. La nuit était noire à se crever les yeux ; seuls le feu des détonations et l'éclatement des bombes éclairaient furtivement les objets. Les soldats marchaient vite et en silence, se dépassant les uns les autres sans le vouloir ; au milieu des volées ininterrompues de l'artillerie, on n'entendait que leur piétinement régulier sur la terre durcie, le heurtement des baïonnettes, les soupirs ou la prière de quelque troupiier affolé : « Seigneur, Seigneur ! est-ce possible ! » Parfois retentissait la plainte d'un blessé et l'appel : « La civière ! ». La compagnie que commandait Mikhaïlov perdit, du seul fait de cette canonnade,

95

vingt-six hommes pendant la nuit. Un éclair enflamma le sombre et lointain horizon ; la sentinelle, depuis le bastion cria : « Le canon ! » et un projectile bourdonna au-dessus de la troupe et s'enfonça en terre, en projetant çà et là des pierres.

« Diable ! comme ils avancent lentement, se disait Praskoukhine, avec des coups d'œil continuels en arrière tout en marchant aux côtés de Mikhaïlov, sûrement j'aurais mieux fait de prendre l'avance : après tout, j'avais transmis les ordres et pourtant, non ; ce monsieur qui est là pourrait raconter ensuite que je suis un poltron, absolument comme j'en ai dit autant de lui hier. Advienne que pourra, je continue ma route. »

« Et je me demande pourquoi il est là à m'accompagner, se disait de son côté Mikhaïlov ; comme je l'ai déjà remarqué, il porte toujours malchance... Ah ! en voilà encore une ... Elle nous arrive tout droit dessus, je crois bien. »

Après quelques centaines de pas, ils se croisèrent avec Kalouguine, qui montait aux casemates d'un air crâne, en faisant tinter son sabre : c'était sur l'ordre du général, pour s'informer de l'état d'avancement des travaux. Puisqu'il rencontrait Mikhaïlov, Kalouguine se dit qu'au lieu d'aller lui-même s'exposer à ce feu épouvantable, ce qui du reste ne lui était pas commandé, il pouvait savoir en détail ce qui se passait là-bas d'un officier qui en arrivait. Et effectivement, Mikhaïlov lui donna de nouveaux détails sur les travaux faits, tout en amusant beaucoup, au cours de son récit, son interlocuteur qui semblait ne prêter aucune attention aux détonations, alors que l'autre, à chaque projectile tombant parfois fort loin d'eux, fléchissait sur les genoux, courbait la tête et assurait

96

toujours que « ça leur arrivait tout droit dessus. »

— Voyez, capitaine, ça nous arrive tout droit, disait Kalouguine en se moquant de lui et en poussant du coude Praskoukhine.

Après les avoir accompagnés pendant quelques pas, il tourna dans la tranchée qui menait au blindage. « On ne peut pas dire qu'il soit très brave, ce capitaine », se dit-il en passant la porte du blindage.

— Eh bien, quoi de nouveau? demanda l'officier qui soupait seul dans le réduit.

— Mais, rien ; il est probable qu'il n'y aura plus d'engagement.

— Que dites-vous là? Au contraire, le général vient à l'instant de retourner au poste d'observation. Un nouveau régiment vient d'arriver. Et tenez ... écoutez donc, voilà la fusillade qui reprend. Et n'y allez pas. On n'a pas besoin de vous, ajouta l'officier en voyant Kalouguine faire un mouvement pour partir.

« Pourtant réellement je devrais absolument m'y trouver, se dit Kalouguine, mais je me suis déjà si exposé aujourd'hui et la canonnade est terrible ».

— Oui, en effet, dit-il tout haut, il vaut mieux que je les attende ici.

Vingt minutes après, effectivement, le général était de retour avec les officiers de sa suite ; parmi eux se trouvait le junker Pest, mais Praskoukhine n'y était plus. Les casemates avaient été dégagées et réoccupées par les nôtres.

Ayant recueilli des détails sur l'affaire, Kalouguine sortit du blindage en compagnie de Pest.

97

X

— Tu as ton manteau tout en sang : as-tu donc été engagé dans un corps-à-corps ? interrogea Kalouguine.

— Ah, frère, c'est affreux ! Figure-toi donc...

Et Pest se mit à raconter qu'il avait dirigé la compagnie alors que le commandant était tué, qu'il avait embroché un Français, que s'il n'avait pas été là, on n'aurait obtenu aucun résultat et autres choses semblables.

L'essentiel du récit, à savoir la mort du commandant et l'exploit de l'officier, était véridique, mais, dans les détails, le junker inventait un peu pour se vanter. Il se vantait involontairement, car pendant tout le cours du combat, il s'était trouvé comme plongé dans un brouillard et dans un tel état d'inconscience que les événements lui semblaient s'être produits, il ne savait au juste où, ni quand, ni avec qui; très naturellement il s'efforçait de présenter les détails sous le jour le plus favorable pour lui. Voici au juste ce qui s'était passé.

Le bataillon pour lequel le junker avait été commandé en vue de la sortie, était demeuré deux heures exposé au feu contre une muraille ; le commandant avait dit ensuite quelques mots en avant de la colonne ; les commandants de compagnie s'étaient agités, le bataillon s'était ébranlé, avait quitté le parapet et après avoir fait une centaine de pas, s'était arrêté et formé en colonnes de compagnie. On avait ordonné à Pest de se tenir au flanc droit de la seconde formation.

Sans se rendre compte en définitive du lieu où il se trouvait ni des raisons de sa présence en cet endroit, fi était resté à son poste et, retenant involontairement

98

son souffle et sentant un frisson glacé lui courir le long du dos, il avait regardé sans voir le lointain sombre en avant de lui, dans l'attente d'un incident épouvantable. D'ailleurs ce n'était pas tant l'arrêt de la canonnade qui avait causé son effroi, il éprouvait une impression étrange et bizarre de se trouver ainsi hors de la forteresse, en pleine campagne. Le commandant avait à nouveau donné des ordres en tête. A nouveau, les officiers s'étaient parlé bas pour se transmettre les instructions et la noire muraille de la première compagnie s'était abaissée subitement. L'ordre avait été donné de se coucher. La seconde compagnie s'était également aplatie par terre et Pest, en exécutant la consigne, s'était piqué la main à une épine. Seul le commandant de cette compagnie était resté debout. Brandissant son épée nue, il ne cessait de parler et sa courte taille se démenait sur le front de la troupe.

— Enfants, attention ! montrez que vous êtes des braves ! Ne tirez pas un coup de fusil, mais chargez à la baïonnette ces canailles ! Quand je crierai : hurra, que tous me suivent et personne en arrière !.. Avec ensemble, c'est le principal... Montrons-nous et n'allons pas flancher. Hein, les enfants, à la russe!.. Il criait en faisant de terribles gestes.

— Comment se nomme le commandant de notre compagnie ? avait demandé Pest à un junker couché à ses côtés. Quel brave !

— Oui, au feu, il est toujours comme ça, lui avait-on répondu. Son nom est Lissinkovski.

En ce moment, sur le front de la compagnie, avait subitement jailli une flamme, suivie d'une épouvantable détonation qui avait assourdi toute la troupe ; haut dans l'air avaient sifflé les pierres et les éclats et cinquante secondes au moins plus tard, une pierre

99

était retombée et avait brisé la jambe d'un soldat. C'était un projectile sorti d'un engin élévatoire et le fait qu'il était tombé sur la colonne prouvait que celle-ci avait été repérée par les Français.

— Ils nous lancent des bombes, sacr... Attends qu'on t'arrive dessus, maudit, et on te fera sentir la baïonnette russe à trois pans ! dit le commandant de compagnie d'une voix si forte que son collègue du bataillon dut lui prescrire de se taire et de ne pas faire tant de bruit.

Immédiatement après, la première compagnie se releva, et ensuite la seconde. On avait donné l'ordre de prendre l'arme à la main et le bataillon se porta en avant. Pest était en proie à une telle terreur qu'il n'avait plus la notion du temps, qu'il ne savait ni où il allait ni ce qu'on faisait. Il marchait comme un homme ivre. Soudain de tous côtés brillèrent des milliers de lueurs, il se fit des sifflements, des crépitements. Il se mit à crier et à courir, parce que tous les autres criaient et couraient. Il trébucha ensuite et tomba sur un corps étendu : c'était le commandant de la compagnie qui avait été blessé en tête de ses hommes et qui, le prenant pour un Français, l'avait saisi par la jambe. Quand il se fut dégagé et qu'il se fut relevé, un homme dans l'obscurité lui bondit sur le dos et faillit le terrasser à nouveau. Un autre criait : « Embroche-le ! Qu'est-ce que tu attends ! » Une main saisit le fusil et en enfonça le baïonnette dans quelque chose de mou.

— *A moi, camarades ! Ah ! sacré b... Ah ! Dieu ! Ah ! Dieu !* hurla une voix retentissante et terrible. C'est alors seulement que Pest comprit qu'il avait transpercé un Français.

Une sueur froide lui coula à travers le corps, il fut

100

secoué comme par un frisson de fièvre et jeta son fusil. Mais cela ne fut que l'affaire d'un instant; tout de suite il lui vint à l'esprit qu'il était un héros. Il reprit son fusil et, emporté par la masse qui criait : « hourra ! », il s'enfuit bien loin du cadavre, à qui déjà un soldat se mettait à enlever les bottes. Ayant couru pendant une vingtaine de pas, il arriva à la tranchée. Les nôtres s'y trouvaient ainsi que le chef du bataillon.

— J'en aiembroché un, dit-il à ce dernier.

— Vous êtes un brave, baron.

XI

— Et, sais-tu, Praskoukhine a été tué, dit Pest en reconduisant chez lui Kalouguine.

— Pas possible !

— Mais si, je l'ai vu de mes propres yeux.

— Allons, adieu ; je suis pressé.

« Je suis très content, se disait Kalouguine en rentrant chez lui ; pour la première fois pendant mon service j'ai eu de la chance. Tout s'est très bien passé: je suis sain et sauf, il y aura de belles promotions et certainement j'obtiendrai le sabre d'or. Et d'ailleurs on me doit bien ça ».

Ayant fait au général le rapport de rigueur, il revint à la maison où le prince Galtsine, depuis longtemps de retour, l'attendait en lisant *Splendeur et misères des courtisanes* (*) un livre qu'il avait trouvé sur la table de l'officier (31).

(*) L'un de ces jolis livres dont il s'est répandu une si grande masse ces derniers temps et qui semblent jouir d'une popularité particulière parmi notre jeunesse. (Note de l'auteur).

101

Kalouguine éprouva une extraordinaire jouissance de se retrouver dans son intérieur, hors de tout danger et, après avoir passé sa chemise de nuit, étendu sur son lit, il narra à Galtsine les détails de l'affaire, tout naturellement en présentant les choses de façon à montrer que lui, Kalouguine, était un officier très expérimenté et valeureux, ce que d'ailleurs, bien entendu, il était superflu de rappeler, attendu que chacun le savait et n'avait aucun droit ni raison d'en douter, sinon peut-être feu le capitaine Praskoukhine qui, malgré la joie qu'il ressentait à se promener avec lui bras dessus, bras dessous, avait confié seulement la veille, sous le sceau du secret, à un ami que Kalouguine était un excellent garçon, mais que, entre eux soit dit, il n'avait aucun goût pour aller aux bastions.

Praskoukhine, qui marchait aux côtés de Mikhaïlov, avait à peine quitté Kalouguine et, approchant d'un endroit moins dangereux, s'était à peine senti renaître, qu'il avait aperçu un éclair qui projetait une vive lueur derrière lui, qu'il avait entendu la sentinelle crier : « Un mortier ! », puis un des soldats qui le suivaient, dire : c II arrive en plein sur le bataillon ! ».

Mikhaïlov s'était retourné. Le point lumineux d'un obus semblait s'être arrêté à son zénith dans une position telle qu'on ne pouvait pas absolument déterminer sa direction. Ceci n'avait duré qu'un instant. L'obus était arrivé toujours plus vite et toujours plus près, si bien qu'on voyait les étincelles de la fusée et qu'on entendait son lugubre sifflement : il s'abattit juste au milieu de la colonne.

— Couchez-vous ! cria une voix affolée.

Mikhaïlov se mit à plat ventre. Praskoukhine s'applatit par terre en fermant les yeux ; il entendit

quelque part très près le choc du projectile sur la terre durcie. Une seconde se passa, qui parut être une heure et l'obus n'éclatait pas. Praskoukhine, plein d'épouvante, se demanda s'il n'avait pas eu tort d'avoir peur ; peut-être la bombe était-elle tombée loin de là et n'avait-il cru entendre que le sifflement de la fusée. Il avait rouvert les yeux et aperçu avec une égoïste satisfaction Mikhaïlov à qui il devait douze roubles et demi, étendu à terre beaucoup plus bas que lui, à ses pieds immobile et couché contre lui. A l'instant même ses yeux avaient rencontré l'amorce enflammée de l'engin qui tournoyait à une archine de distance.

Une horreur, une horreur glacée et qui annihilait tout autre pensée ou sentiment, envahit tout son être. Il se couvrit le visage de ses mains et tomba sur les genoux.

Il se passa encore une seconde, une seconde pendant laquelle tout un monde de sensations, d'idées, d'espérances et de souvenirs traversa son imagination.

« Qui donc sera tué ? Sera-ce Mikhaïlov ou moi, ou serons-nous tués tous les deux ensemble ? Si c'est moi, où serai-je atteint ? Si c'est à la tête, tout sera fini ; mais si c'est à la jambe, on me la coupera et je demanderai qu'on m'applique le chloroforme et je pourrai encore rester en vie. Il est possible que ce sera Mikhaïlov seul et je raconterai alors que nous allions côte à côte, que lui a été tué et que j'ai été tout éclaboussé de sang. Mais non, l'obus est plus près de moi... ce sera moi ! »

Il se souvint alors des douze roubles qu'il devait à Mikhaïlov, d'une autre dette qu'il avait faite à Pétersbourg et qu'il aurait dû payer depuis longtemps. Un

motif de chanson tzigane qu'il avait chanté le soir même lui traversa la tête. Une femme qu'il aimait, se dressa dans son esprit coiffée de sa capote aux rubans lilas. Un homme qui l'avait offensé cinq ans auparavant et dont il n'avait pas encore tiré vengeance surgit dans sa mémoire ; cependant, quoique intimement liées à ces impressions et à mille autres encore, la conscience de l'instant présent, l'attente de la mort et l'horreur de ce qui lui arrivait ne l'abandonnaient pas un instant. « Mais peut-être bien qu'elle n'éclatera pas », se dit-il et il fit des efforts désespérés pour ouvrir les yeux. Au même instant, une lueur rouge passa sur ses paupières encore closes ; quelque chose vint le frapper en pleine poitrine au milieu d'un fracas terrible ; il voulut fuir, trébucha sur son sabre qui lui entravait les jambes et tomba sur le flanc. (32).

« Grâce à Dieu, je ne suis que contusionné ! » Telle fut sa première pensée et il voulut porter les mains à sa poitrine ; mais ses mains semblaient être enchaînées et il avait comme des tenailles qui lui éteignaient le cerveau. Devant ses yeux défilaient

des soldats et inconsciemment, il les comptait : « Un, deux, trois, et voici un officier en manteau fourré. » Ensuite la foudre brilla à ses yeux et il se demanda si c'était un mortier ou un canon qui tirait. C'était sans doute un canon. Et voici encore une salve d'artillerie, puis encore des soldats, cinq, six, sept soldats qui passent. Il fut soudain angoissé comme s'ils l'écrasaient. Il voulut leur crier qu'il était contusionné, mais sa bouche était sèche, sa langue collait au palaif et une soif ardente le tourmentait. Il s'aperçut qu'il avait à la poitrine quelque chose de mouillé ; cette sensation lui suggéra l'idée de l'eau et il aurait voulu boire ce liquide qui le trempait. « Sûrement, je me

104

serai mis en sang en tombant, » pensa-t-il et de plus en plus il se sentait envahi par la terreur que ces soldats qui continuaient leur défilé n'allassent l'écraser. Il concentra toutes ses forces et s'efforça de crier : « Prenez-moi ! » mais, au même instant, il poussa un si affreux gémississement que le son de sa voix l'épouvanta. Ensuite ce furent des sortes de feux rouges qui dansèrent devant ses yeux et il lui sembla que les soldats amoncelaient sur lui des pierres ; la sarabande des feux se fit plus rare et les pierres qui s'entassaient l'étouffaient toujours davantage. Il fit un effort pour éloigner les pierres, il se raidit et dès lors il ne vit plus rien, n'entendit plus, ne sentit plus. Il avait été tué sur place par un éclat d'obus reçu en pleine poitrine.

XII

Mikhaïlov, à la vue de la bombe, s'était jeté également à terre et avait fermé les yeux, il les avait rouverts et refermés à deux ou trois reprises et, de même que pour Praskoukhine, mille pensées et impressions diverses l'avaient assailli pendant les deux secondes qui avaient précédé l'explosion. Priant Dieu mentalement, il répétait sans cesse : « Que ta volonté soit faite ! » tout en se disant en même temps : « Et pourquoi donc ai-je pris du service, pourquoi de plus ai-je passé dans l'infanterie pour prendre part à la campagne ? Ne valait-il pas mieux rester aux uhlands à T., continuer à y passer mon temps auprès de mon amie Natacha ? Et maintenant, voilà ce qui arrive. » Et il s'était mis à compter : un, deux, trois, quatre, s'imaginant que si la bombe éclatait à un nombre pair, il resterait en vie et à un nombre impair, il serait tué. « Tout est fini, je suis mort, s'était-il dit

105

quand l'explosion se fut produite, sans qu'il eût su au juste si c'était à un nombre pair ou à un nombre impair et il ressentit un coup et une violente douleur à la tête. « Seigneur, pardonne-moi mes péchés », murmura-t-il enjoignant les mains, en se soulevant et en tombant évanoui à la renverse.

La première chose qu'il constata, quand il revint à lui, fut qu'il saignait du nez et que la douleur à la tête était beaucoup moins intense. « C'est mon âme qui me quitte, pensa-t-il, que va-t-il se passer « là-bas » ? Seigneur, reçois mon esprit en paix. Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, réfléchissait-il, c'est que, mourant comme je suis, je perçoive si nettement le bruit des pas des soldats et les détonations ».

— Apportez la civière... Eh !... le commandant est tué ! cria au-dessus de sa tête une voix qu'il reconnut d'instinct pour celle du tambour Ignatiev.

Quelqu'un le prit par les épaules. Il tenta d'ouvrir les yeux et, au-dessus de lui, il aperçut le ciel d'un bleu sombre, des groupes d'étoiles et deux obus qui passaient, se poursuivant l'un l'autre : il vit aussi Ignatiev, des gens en armes portant une civière, le remblai, la tranchée et se rendit compte brusquement qu'il n'était pas encore dans l'autre monde.

Il avait été légèrement atteint par une pierre à la tête. Ce qu'il éprouva tout d'abord fut une sorte de regret : il s'était si bien et si tranquillement préparé à passer « là-bas » que le retour à la réalité lui fut presque désagréable : ces bombes, ces tranchées, les soldats et le sang ; mais sa seconde impression avait été une joie indiscernable de se trouver en vie et la troisième un sentiment de terreur et un désir de s'éloigner au plus vite du bastion. Le tambour banda avec son mouchoir la tête de son chef

106

et, le prenant par dessous le bras, l'emmena à l'ambulance.

« Où vais-je donc et pourquoi m'emmène-t-on, se demanda le capitaine, une fois un peu revenu à lui. Mon devoir est de rester avec ma compagnie et non pas de m'en aller d'avance, d'autant plus qu'elle doit, elle aussi, sortir de la zone du feu », lui murmura une voix à l'oreille.

— Inutile, frère, dit-il en dégageant son bras de celui de son tambour serviable, qui lui aussi aurait bien voulu au plus vite se tirer de là, je ne veux pas aller à l'ambulance, mais rester avec ma compagnie.

Et il se disposa à revenir sur ses pas.

— Il vaudrait mieux vous faire panser comme il faut, Votre Noblesse, dit Ignatiev d'un air timide : quand c'est tout frais, on croit que ce n'est rien, mais ne rien faire, ce serait empirer le mal. Et ici voyez ce que ça chauffe... Vraiment, Votre Noblesse.

Mikhaïlov resta un instant indécis et il est probable qu'il aurait suivi le conseil d'Ignatiev, s'il n'avait pas songé au grand nombre de gens grièvement blessés qui se trouvaient à l'ambulance. « Je crois bien que les médecins souriraient en voyant mon égratignure », pensa-t-il et décidément, malgré tout ce qu'avait dit le tambour, il s'en retourna à sa compagnie.

— Et où est donc l'officier d'ordonnance Praskoukhine qui m'accompagnait ? demanda-t-il au porte-enseigne qui conduisait la compagnie, quand ils se trouvèrent en face l'un de l'autre.

— Je ne sais pas... Il est tué, je crois bien, répondit le porte-enseigne d'un ton maussade».

— Est-il tué ou blessé? Vous ne le savez donc pas:

107

il marchait avec nous. Et comment ne l'avez-vous pas relevé ?

— Comment le faire, dans une pareille fournaise ?

— Ah ! comment avez-vous fait cela, Mikhaïl Ivanytch, dit Mikhaïlov avec colère, comment l'abandonner, s'il est encore en vie; et s'il est mort, il faut quand même ramasser son corps. Vous avez beau dire, il est l'officier d'ordonnance du général et encore vivant, peut-être.

— Ah ! oui, vivant! quand je vous dis que je me suis approché et que je l'ai vu, repartit le porte-enseigne. Regardez donc si on pourrait seulement emporter les siens. Ah ! la charogne, voilà maintenant qu'il tire à boulets, ajouta-t-il en s'accroupissant.

Mikhaïlov, lui aussi, se baissa et prit dans ses deux mains sa tête qui, par suite de la marche, le faisait énormément souffrir.

— Voyons, il faut absolument aller le relever, peut-être qu'il est encore vivant, dit-il. C'est notre devoir, Mikhaïlo Ivanytch.

Ce dernier resta muet.

« Vraiment, s'il était lui-même un bon officier, il l'aurait relevé quand il y était et maintenant il faut qu'il envoie là-bas des soldats tout seuls et qu'il les envoie dans quelles conditions ? Sous ce feu terrible, ils se feront tuer inutilement », réfléchissait le capitaine.

Enfants ! Il faut retourner en arrière, pour relever l'officier qui est blessé là-bas, dans un fossé, dit-il d'une voix assez basse et sur un ton peu impératif, sentant combien il serait pénible à ses hommes d'exécuter son ordre. Et en effet, comme il ne s'était

adressé à aucun nommément, personne ne se présenta pour lui obéir.

« Et peut-être bien, en effet, qu'il est déjà mort et qu'il « ne vaut pas la peine » d'exposer des hommes pour rien et le seul coupable est moi qui ne me suis pas préoccupé de la chose. Je vais y aller moi-même et voir s'il est vivant. C'est mon devoir », se dit Mikhaïlov mentalement.

— Mikhaïlo Ivanytch, prenez le commandement de la compagnie, je vous rejoindrai ensuite, dit-il et, d'une main retroussant ensuite son manteau et de l'autre palpant sans cesse l'image de saint Mitrofané auquel il avait une foi particulière, il s'en alla au pas de course par la tranchée, presque en rampant et tout tremblant de peur.

S'étant convaincu que son camarade était bien mort, le capitaine, haletant, courbé en deux, retenant son bandage qui se défaisait, les mains à sa tête qui commençait à le faire fortement souffrir, se traîna sur la route du retour. Le bataillon était déjà au pied de la colline à son emplacement et presque à l'abri des projectiles, quand Mikhaïlov le rattrapa. Je dis « presque », attendu que de temps à autre y arrivaient encore quelques bombes égarées.

« Tout de même, il faudra bien demain que j'aïlle à l'ambulance pour m'y faire inscrire », se disait le capitaine pendant qu'un infirmier arrivé là le pansait.

XIII

Des centaines de corps fraîchement ensanglantés, qui, deux heures auparavant, débordaient d'espérances et de désirs variés, grands et petits, gisaient, les membres raidis, dans le vallon fleuri et couvert de

rosée qui séparait le bastion des tranchées et sur le sol bien égal de la Chapelle des morts à Sébastopol. Des centaines d'hommes avec des imprécations et des prières sur leurs lèvres desséchées, se traînaient, s'attardaient, gémissaient, les uns mêlés aux cadavres de la vallée en fleurs, les autres sur des civières, sur des lits de camp, sur le sol sanglant de l'ambulance. Et de même que les jours précédents, les éclairs de chaleur continuaient à enflammer les hauteurs du Sapoun, les étoiles scintillantes continuaient à pâlir, un blanc nuage à s'étirer du côté de la mer sombre et mugissante, l'aurore vermeille à incendier l'orient ; de longues nuées pourpres couraient à l'horizon lumineux d'azur et, comme les jours précédents, promettant la

joie, l'amour et le bonheur au monde entier qui reprenait vie, l'astre puissant et magnifique émergeait.

XIV

Le lendemain soir, la musique des chasseurs jouait de nouveau sur le boulevard et officiers, junkers, soldats et jeunes femmes se promenaient de nouveau en vêtements de fête autour du pavillon et dans les allées basses aux acacias couverts de fleurs parfumées.

Kalouguine, le prince Galtsine et un colonel allaient et venaient, bras dessus bras dessous en cet endroit, s'entretenant de l'affaire de la veille. Ce qui faisait surtout l'objet de la conversation, comme cela se Produit toujours en pareil cas, c'était moins l'événement en lui-même que la part qu'y avait prise, la valeur qu'y avait montrée, celui qui parlait. Les visages, les voix révélaient de la gravité, presque de la tristesse, comme si les pertes de la veille atteignaient et affligeaient chacun d'eux ; mais, à vrai

110

dire, comme aucun n'avait perdu quelqu'un de proche, et d'ailleurs a-t-on vraiment dans la vie militaire des gens qui vous touchent de près, cette tristesse avait comme un caractère officiel, qu'ils se croyaient obligés de manifester. Bien plus, Kalouguine et le colonel n'auraient pas été fâchés d'assister presque chaque jour à un engagement du même genre, à la condition d'y gagner chaque fois soit un sabre d'honneur, soit le grade de général-major, ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs d'être d'excellents garçons. Je trouve bien bons ceux qui traitent de monstre tel ou tel conquérant qui, pour satisfaire son ambition, a fait périr des millions d'hommes. Interrogez un peu sérieusement le porte-enseigne Pétrouchov, le sous-lieutenant Antonov ou d'autres semblables, chacun d'eux, à leurs yeux, est un petit Napoléon, un petit monstre, capable d'organiser une bataille, de faire tuer une centaine d'individus dans le seul dessein d'obtenir une décoration de plus et un tiers de solde supplémentaire.

— Mais, pardon, disait le colonel, ça a commencé d'abord au flanc gauche. J'y étais.

— C'est possible, répondit Kalouguine, j'étais beaucoup plus sur la droite. J'y suis allé à deux reprises, la première pour chercher le général et l'autre fois, comme ça, pour examiner les casemates. Ah ! ça y chauffait rudement.

— Oui, c'est exact, puisque Kalouguine était présent, dit le prince Galtsine au colonel. Et tu sais, V... m'a parlé de toi aujourd'hui ; il paraît que tu es un brave...

— Mais il y a eu des pertes, des pertes terribles, reparti le colonel en prenant un ton d'affliction officiel. Dans mon régiment il manque quatre cents hommes. Ça m'étonne d'en être sorti vivant.

111

A ce moment, venant à la rencontre de ces messieurs, apparut à l'autre extrémité du boulevard la physionomie violacée de Mikhaïlov avec ses bottes éculées et sa tête bandée. Il sembla très troublé en les voyant ; il se rappelait comme la veille il s'était mis à plat ventre en la présence de Kalouguine et il s'imagina qu'ils allaient penser qu'il faisait semblant d'être blessé. Ce fut au point que, si ces messieurs ne l'avaient pas vu, il aurait dégringolé la pente et serait rentré chez lui avec l'intention de n'en ressortir que quand il pourrait enlever son pansement.

— *Il fallait voir dans quel état je l'ai rencontré hier sous le feu*, dit en souriant Kalouguine comme ils l'abordaient.

— Eh quoi ! vous êtes blessé, capitaine ? poursuivit l'officier avec un sourire qui signifiait : « Vous m'avez vu hier ? Quel courage j'ai montré ? »

— Oui, un peu, par une pierre, répondit Mikhaïlov en rougissant et en faisant une figure sur laquelle on lisait : « En effet, je vous ai vu et j'avoue que vous avez été brave, mais que moi, j'ai été très, très piètre ».

— *Est-ce que le pavillon est baissé déjà ?* interrogea le prince Galtsine tout en regardant la casquette du capitaine en second et sans s'adresser particulièrement à quelqu'un.

— *Non, pas encore*, répondit Mikhaïlov, qui avait envie de faire voir que lui aussi connaissait le français.

— L'armistice durerait-il encore ? dit Galtsine en s'adressant poliment en russe au capitaine, comme pour lui dire, c'est du moins ce que comprit ce dernier : « Puisque sans doute vous avez des difficultés à parler français, ne vaut-il pas mieux tout simplement?... »

112

Et sur ce, les aides de camp le quittèrent. Le capitaine, de même que la veille, se sentit absolument isolé et, après avoir salué divers messieurs, sans vouloir aborder les uns et sans oser s'approcher des autres, il s'assit auprès du monument de Kazarski pour fumer une cigarette.

Le baron Pest vint aussi faire un tour de boulevard. Il se mit à raconter qu'il avait été présent à la suspension d'armes, qu'il avait parlé avec les officiers français et que l'un d'eux lui avait dit : « S'il n'avait pas fait clair encore pendant une demi-heure, les embuscades auraient été reprises », à quoi il avait répondu : « Monsieur, je ne dis pas non, pour ne pas vous donner un démenti », qu'il avait su très bien parler et d'autres choses encore.

En réalité, bien qu'il eût fait partie des parlementaires, il n'avait rien su dire de très remarquable et pourtant il avait eu un grand désir de s'entretenir avec des Français, car rien n'est plus amusant. Le junker s'était promené sur les lignes et s'était borné à demander aux Français qui se trouvaient là : « De quel régiment êtes-vous ? » On lui avait répondu et la conversation en était restée là. Comme il s'était avancé un peu trop loin au-delà des lignes, un factionnaire, français, sans se douter que ce militaire-là pouvait savoir sa langue, l'avait rudoyé à la troisième personne. « Il vient regarder nos travaux, ce sacré... » avait-il dit ; à la suite de quoi le junker baron Pest, ne trouvant plus aucun intérêt à suivre les pourparlers, s'en était retourné chez lui et ce n'est qu'en chemin qu'il avait imaginé les phrases françaises dont il agrémentait son récit. Sur le boulevard apparurent également le capitaine Zobov qui avait le verbe très haut, le capitaine Objogov dans une tenue très négligée,

113

un autre capitaine d'artillerie qui ne cherchait à voir personne, un junker heureux en amour, en somme toutes les personnes de la veille, mues par des mobiles éternellement pareils, par des motifs de vanité et de futilité. Il ne manquait que Praskoukhine, Néferdov, un autre encore, auxquels presque personne actuellement ne donnait un souvenir ou une pensée, alors que leurs cadavres n'avaient encore pu être ni lavés, ni vêtus, ni mis en terre et qu'après un mois passé oublieront également leurs pères, leurs mères, leurs épouses, leurs enfants, au cas où ils en auraient, si même ils ne les ont pas oubliés plus tôt.

— Je ne l'aurais pas reconnu, ce vieux-là, dira quelque soldat préposé à la toilette des corps, en chargeant sur ses épaules un cadavre atteint à la poitrine, avec son énorme tête enflée, son visage noirci et comme verni et ses pupilles révulsées.

— Prends-le sous le dos, Morozka, sans ça on pourrait le lâcher. Ah ! ce que ça pue ! ce que ça pue ! Voiià toute la trace que tel et tel a laissée parmi ses semblables.

XV

Sur notre bastion et dans la tranchée française on a dressé des drapeaux blancs et entre les deux camps, dans la vallée en fleurs, sans bottes, vêtus de vêtements gris et bleus, gisent par tas des corps mutilés, que des hommes de corvée relèvent et placent sur des chariots. L'odeur des cadavres empeste l'air. Une foule de gens,

sortis de Sébastopol ou du camp français, se répandent sur les lieux pour contempler ce spectacle et forment entre eux des groupes avec une curiosité avide et sympathique.

Ecoutez les propos qu'ils échangent.

114

Voici, au milieu d'un cercle de Russes et de Français, un tout jeune officier qui parle français assez mal, mais assez pour qu'on le comprenne : il examine une giberne d'un soldat de la garde.

— *Et ceci, pourquoi ce oiseau ici ?* demande-t-il.

— *Parce que c'est une giberne d'un régiment de la garde, monsieur, qui porte l'aigle impérial.*

— *Et vous, de la garde ?*

— Pardon, monsieur, du 6^e de ligne.

— *Et ceci, où acheté ?* interroge l'officier en montrant le porte-cigarette en bois jaune du Français.

— *A Balaclava, monsieur ! C'est tout simplement en bois de palme.*

— *Joli,* répond l'officier qui dans la conversation est guidé moins par son bon plaisir que par les mots qu'il connaît.

— Si vous voulez bien garder cela comme souvenir de cette rencontre, vous m'obligerez.

Et l'aimable Français rejette sa cigarette et offre son fume-cigarette à l'officier en s'inclinant légèrement. Le Russe lui donne le sien en échange et les témoins de la scène, tant Russes que Français, sourient et paraissent enchantés.

Voici un fantassin dégourdi en chemise rose, son manteau jeté sur les épaules, en compagnie de camarades qui restent en arrière, les mains derrière le dos avec des mines curieuses et amusées ; il s'approche d'un Français et lui demande du feu. Le Français tire sur sa pipe, en remue les cendres après avoir levé le couvercle et donne du feu au Russe.

— *Tabac boun,* dit le soldat à la chemise rose, tandis que les assistants rient.

— Oui, bon tabac, tabac turc, dit le Français, et chez vous autres, tabac russe ? Bon ?

115

— *Russe, boun*, répond l'autre pendant que tout le monde éclate de rire. *Français niét boun, bonjour moussié*, continue-t il, en lâchant tout d'un coup tout ce qu'il sait de la langue et en tapant sur le ventre de son interlocuteur avec une grosse gaieté. Les Français prennent part à l'hilarité générale.

— *Ils ne sont pas jolis ces b... de Russes*, dit un zouave du groupe.

— De quoi est-ce qu'ils rient donc? demande un autre, un noiraud, avec un accent italien, qui s'approche.

— Caftan *boun*, reprend le fantassin du début en examinant la veste brodée du zouave et en se remettant à rire.

— Ne sortez pas de la ligne, à vos places, sacré nom ! crie un caporal français et les soldats, avec un déplaisir manifeste, se dispersent.

Et voici encore, dans le cercle des officiers français, un de nos jeunes officiers de cavalerie qui s'essaie à parler un jargon de garçon coiffeur. Il est question d'un certain comte Sazonoff, « que j'ai beaucoup connu, monsieur », affirme un officier français à une seule épauvette : « C'est un de ces vrais comtes russes, comme nous les aimons ».

— *Il y a un Sazonoff que j'ai connu*, déclare l'officier de cavalerie, *mais il n'est pas comte, à moins que je sache, un petit brun, votre âge à peu près*.

— *C'est ça, monsieur, c'est lui. Oh ! que je voudrais le voir ce cher comte. Si vous le voyez, je vous prie bien de lui faire mes compliments. Capitaine Latour*, ajoute-t-il en s'inclinant.

— *N'est-ce pas terrible la triste besogne que nous faisons? C'a chauffait cette nuit, n'est-ce pas ?* reprend le cavalier, désireux d'entretenir la conversation, en montrant les morts.

116

— *Oh ! monsieur, c'est affreux ! Mais quels gaillards, vos soldats, quels gaillards ! C'est un plaisir que de se battre avec des gaillards comme eux*.

— *Il faut avouer que les vôtres ne se mouchent pas du pied non plus*, répond le Russe en saluant et en s'imaginant être très spirituel.

Mais assez sur ce sujet. (33)

Observez plutôt ce gamin d'une dizaine d'années, qui, coiffé d'une vieille casquette, sans doute celle de son père, les pieds nus dans ses souliers, vêtu d'une culotte de nankin soutenue par une bretelle unique, est sorti hors des remparts depuis la suspension d'armes et ne cesse d'errer dans le chemin creux, regardant avec une

curiosité stupide les Français et les cadavres étendus à terre ; il a cueilli des fleurs bleues des champs dont le vallon est parsemé. En s'en retournant chez ses parents avec un gros bouquet, il s'est arrêté, en se bouchant le nez pour éviter l'odeur que lui apporte le vent, auprès d'un monceau de corps qu'on a apportés et longtemps il contemple un cadavre affreusement décapité qui se trouve tout près de lui-. Après être resté assez longtemps immobile, il s'est approché encore et a heurté du pied le bras tendu et raidi. Le bras remue un peu. Il le pousse une fois encore plus fort. Le bras oscille à nouveau, puis revient dans sa position. Le jeune enfant s'est mis alors subitement à crier, s'est caché la figure dans ses fleurs et, à perte haleine, s'est enfui du côté de la forteresse. (34)

Oui, sur le bastion et dans la tranchée on a dressé des drapeaux blancs, la vallée en fleurs est pleine de cadavres empestés, un beau soleil descend sur la mer bleue, et la mer bleue, ondulant, resplendit aux rayons d'or du soleil. Des milliers d'êtres humains

117

s'attroupent, regardent, parlent et se sourient l'un à l'autre. Et ces gens-là, des chrétiens, professant une unique et grande loi d'amour et de sacrifice, à la vue de ce qu'ils ont fait, ne tomberaient pas soudain à genoux, pleins de repentir, devant Celui qui, leur ayant donné la vie, a mis dans l'âme de chacun d'eux, avec l'horreur de la mort, l'amour du bien et du beau, et ne se serreraient pas dans leurs bras, comme des frères, en versant des larmes de joie et de bonheur. Hélas non ! Les drapeaux blancs ont été retirés et de nouveau sifflent les engins de mort et de souffrance, de nouveau coule le sang innocent et retentissent les gémissements et les imprécations.

Voilà que j'ai fini de dire, ce que je voulais dire pour cette fois. Mais une lourde pensée s'impose à moi. Peut-être ne fallait-il pas parler de cela, peut-être ce que j'ai dit appartient-il à ces vérités cruelles qui, dissimulées obscurément dans l'âme de chacun, ne doivent pas être mises au jour, afin de ne pas devenir nuisibles, de même qu'il ne faut pas remuer la lie pour ne pas gâter le vin.

Mais où sont les peintures mauvaises qu'il fallait éviter ? Où sont les peintures du bien qu'il faudrait imiter dans notre récit ? Où est le criminel, où est le héros ? Tous y sont bons et tous y sont méchants.

Ni Kalouguine avec sa brillante bravoure, *sa bravoure de gentilhomme*, sa vanité qui est le mobile de chacun de ses actes, ni Praskoukhine, cet homme si médiocre, ni Mikhaïlov avec sa couardise et son esprit si borné, ni Pest, cet enfant sans convictions ni régies morales fermes, aucun d'eux n'est le héros de ce récit...

118

Le héros de ces quelques pages, le héros que j'aime de toutes les forces de mon cœur, que je me suis efforcé de produire dans toute sa beauté, qui toujours est et sera beau, c'est le vrai.

Le 26 juin 1855.

SEBASTOPOL EN AOÛT

I

A la fin du mois d'août, sur la grand' route encaissée de Sébastopol, entre Douvanka (*) et Bakht-chisarai, (35) s'avancait au pas, au milieu d'une poussière épaisse et brûlante, une télègue d'officier, un véhicule vraiment particulier, qu'on n'aurait pu trouver nulle part, tenant le milieu entre la britchka juive, la charrette russe et le panier.

Sur le devant de la charrette, accroupi sur les talons, se tenait un brosseur en houppelande de nankin, coiffé d'une vieille casquette d'officier absolument avachie, les guides en main ; par derrière sur des paquets et autres colis couverts d'une housse, était assis un officier d'infanterie en capote d'été. Autant qu'on pouvait en juger d'après sa position assise, cet officier était petit de taille, mais très corpulent, moins large entre les épaules que de poitrine ; de forte carrure, il avait la nuque et le cou puissants et musclés, il n'avait pas ce qu'on peut appeler de taille ni non plus de ventre ; par contre il paraissait plutôt délabré, surtout de visage, qu'il avait couvert d'un hâle jaunâtre et malsain. Il eût été beau, si une sorte de bouffissure, des rides nombreuses et molles qui ne venaient pas de la vieillesse, n'eussent envahi

(*) Le dernier relais du côté de Sébastopol. (Note de Tolstoï).

120

ses traits en les grossissant, en leur donnant une expression générale de vulgarité et en leur enlevant toute fraîcheur. Il avait de petits yeux bruns, très vifs, impudents même, des moustaches très épaisses, mais peu étendues et toutes mordillées, alors que son menton et surtout ses pommettes étaient couverts d'une barbe de deux jours, noire, rude et drue. Il avait été blessé le 10 mai à la tête, d'un éclat de bombe et portait dès lors un bandeau. Comme il se sentait depuis huit jours déjà, entièrement rétabli, il avait quitté l'hôpital de Simféropol pour rejoindre son régiment qui se trouvait il ne savait où, là-bas, d'où arrivaient les coups de feu, mais, était-ce à Sébastopol même, à la Siéviarnaïa ou à Inkermann, (36) c'est ce que personne

n'avait pu lui apprendre très exactement. On percevait déjà les détonations, surtout quand ni les montagnes ni le vent ne gênaient, très nettement et très souvent : elles semblaient très proches. Tantôt c'était comme une explosion qui ébranlait l'air et vous faisait tressauter, tantôt des coups moins puissants se suivaient à intervalles très rapprochés, ainsi qu'un roulement de tambour, coupé parfois par un majestueux grondement, tantôt tout se noyait dans une série d'éclatements pareils à la foudre quand l'orage est à son paroxysme et que l'averse commence. Tous disaient et on l'entendait bien d'ailleurs, que le bombardement était épouvantable. L'officier pressait son ordonnance : on voyait qu'il avait hâte d'arriver le plus vite possible. Us virent venir à leur rencontre une file de chariots de paysans russes, qui avaient conduit des vivres à Sébastopol et qui maintenant s'en retournaient, bondés de soldats malades ou blessés en capotes grises, de matelots en vareuses noires, de volontaires grecs aux fez rouges

121

et de miliciens barbus. La charrette de l'officier dut s'arrêter et son propriétaire, grimaçant et clignotant à cause de la poussière formant sur la route un épais nuage immobile qui lui entraît dans les yeux et les oreilles et se collait à son visage en sueur, contemplait avec une indifférence peu bienveillante toutes ces figures qui défilaient devant lui.

— Tenez, ce petit soldat-là malade, il est de notre compagnie, dit le brosseur en se tournant vers son maître et en désignant un chariot plein de blessés au moment où il arrivait à leur hauteur.

Sur le devant était assis de côté un paysan barbu en chapeau de laine (37) en train de rattacher son fouet qu'il tenait sous son coude. Derrière lui tressautaient à chaque cahot cinq à six soldats dans des attitudes diverses. L'un, le bras en écharpe soutenu par une ficelle, sa capote simplement jetée sur une chemise passablement sale, avait un air gaillard, malgré sa maigreur et sa pâleur, au milieu du chariot ; il fit un geste pour porter sa main à son bonnet, à la vue de l'officier, mais se rappelant qu'il était blessé, fit semblant de vouloir se gratter la tête. Un autre, à ses côtés, était allongé tout au fond ; on ne voyait que deux mains décharnées cramponnées aux montants et des genoux dressés qui ballottaient, comme des chiffes, dans tous les sens. Un troisième, le visage enflé et la tête bandée, sur laquelle était perchée une coiffure militaire, était assis par côté, les jambes pendantes sur les roues et, accoudé sur ses genoux, semblait sommeiller. C'est à lui que s'adressa l'officier.

— Doljnikov ! cria-t-il.

— Présent! répondit le soldat en rouvrant les yeux et en enlevant sa casquette, d'une voix de basse si

122

forte et si brève qu'on eût dit une vingtaine d'hommes criant ensemble.

— Quand as-tu été blessé, frère ?

Les yeux lourds et vitreux du soldat s'animèrent : il reconnaissait son officier.

— Bonne santé, Votre Noblesse ! prononça-t-il de la même voix.

— Où est le régiment ?

— Ils étaient à Sébastopol ; mercredi ils voulaient déménager, Votre Noblesse !

— Pour aller où ?

— On ne sait pas... probablement à la Siéviernaia, Votre Noblesse ! A cette heure, Votre Noblesse, ajouta-t-il sur un ton plus traînant et en remettant sa casquette, il s'est mis à tirer en vitesse, surtout à bombes, tellement qu'il en met dans la Rade ; à cette heure, il tape tellement que c'est terrible et même...

On ne put en entendre davantage, mais d'après sa mine et sa pose, on voyait bien que cet homme, avec une certaine mauvaise humeur naturelle à celui qui souffre, disait des choses peu rassurantes.

L'officier en voyage, le lieutenant Kozeltsov, n'était pas un officier comme on en voit beaucoup. Il n'était pas de ceux qui vivent de telle façon, font telle et telle chose et ne font pas autre chose, parce que les autres vivent et agissent ainsi ; il ne faisait que ce qu'il voulait et c'étaient les autres qui l'imitaient, bien convaincus que c'était parfait ainsi. Il était assez bien doué ; il n'était pas bête et avait par surcroît plusieurs talents : il chantait bien, jouait de la guitare, parlait avec assurance et rédigeait avec facilité les papiers officiels, s'étant fait la main quand il était aide de camp attaché au régiment. Surtout il était remarquable par une énergie qui, quoique fondée sur

123

des dons en somme de second ordre, était par elle-même un trait de sa nature, bien marqué et qui s'imposait". Il avait cet amour-propre qui fait partie intégrante de l'individu et se développe au plus haut point chez le sexe fort et principalement chez les militaires, à tel point qu'il ne concevait pas d'autre choix que de primer ou de disparaître et un pareil amour-propre dirigeait jusqu'à ses tendances les plus intimes. Même seul avec lui-même, il aimait à se proclamer le premier parmi ceux auxquels il se comparait.

— Ah ! oui, comme si je vais écouter ce que radote le « Moscou » ! (*) se disait en lui-même le lieutenant, ressentant au fond comme une lourde apathie morale et un brouillard dans ses idées à la vue du transport de blessés et à la suite des paroles du soldat, qui se trouvaient malgré tout renforcées et confirmées par le bruit du

bombardement qu'on percevait. Il me fait rire, ce Moscou... Allons, en route, Nikolaïev ! Démarre... Est-ce que tu dors ! ajouta-t-il avec une certaine mauvaise humeur à l'adresse de son brosseur, en ramenant les pans de son manteau.

Les guides s'agitèrent, Nikolaïev fit claquer sa langue et l'équipage partit au trot.

— On va s'arrêter une minute seulement pour leur donner à manger et continuer tout de suite, aujourd'hui même, dit l'officier.

II

Comme il pénétrait dans la rue que formaient les pans de murs en ruines des maisons tartares en pierre

(*) Dans plusieurs régiments actifs, les officiers nomment le soldat, moitié par dérision, moitié par amitié, « Moscou » ou bien « le Serment ». (Note de Tolstoï.)

124

de Douvanka, le lieutenant Kozeltsov fut une seconde fois arrêté par un transport d'obus et de boulets dirigé sur Sébastopol et qui encombrait le chemin. Sa voiture dut stopper.

Deux fantassins étaient assis dans la poussière sur les pierres d'un mur écroulé au bord de la route et mangeaient une pastèque avec du pain.

— Allez-vous loin, pays ? dit l'un d'eux tout en mâchant, à un militaire arrêté auprès, qui avait à l'épaule un petit sac.

— Nous arrivons de la province pour rejoindre la compagnie, répondit le soldat en détournant le regard de la pastèque et en arrangeant son sac sur son dos. Voilà près de trois semaines, nous étions de corvée de foin pour la compagnie et voilà maintenant qu'on nous rappelle tous, mais on ne sait pas où se trouve le régiment à l'heure d'aujourd'hui. On raconte que les nôtres, la semaine passée, ont fait la relève à la Korabelnaïa (38). En avez-vous entendu parler, messieurs ?

— Il est en ville, frère, oui, en ville, intervint l'autre, un vieux soldat du train, qui taillait délicieusement avec son couteau de poche dans la pastèque à la chair blanchâtre, non encore mûre. Nous en venons de ce midi. Ah ! mon frère, c'est une telle horreur que tu ferais bien mieux de ne pas y aller, tandis qu'ici tu te fourrais quelque part dans le foin et y resterais couché un jour ou deux. Ah ! ça vaudrait bien mieux.

— Et qu'y a-t-il donc, messieurs ?

— N'entends-tu pas? Aujourd'hui, il tire de partout, si bien qu'il n'y a pas de place intacte. Ce qu'il en a démolé des nôtres, ce n'est pas à dire.

En parlant ainsi, il fit un geste violent et arrangea sa coiffure.

125

Le soldat de passage hochait la tête pensivement, fit claquer sa langue, tira de la tige de sa botte sa pipe et, sans la bourrer, farfouilla le tabac à moitié brûlé qui s'y trouvait, puis alluma un morceau d'amadou à la pipe d'un soldat, en soulevant son bonnet.

— Dieu seul est le maître, messieurs ! Excusez-moi ! dit-il et, remuant son sac derrière son dos, il continua son chemin.

— Ah ! tu ferais mieux d'attendre un peu ! lui cria avec insistance le soldat qui épluchait sa pastèque.

— C'est toujours tout pareil, murmura le voyageur en se glissant parmi les chariots massés là. Si j'achetais moi aussi une pastèque pour mon souper. Et qu'est-ce qu'ils racontent donc, tous ces gens-là ?

III

Il y avait foule au relais quand Kozeltsov s'y présenta. La première personne qu'il rencontra dès le perron fut le surveillant, un jeune homme qui était en train de se quereller avec deux officiers venant derrière lui.

— Et ce n'est pas trois jours pleins, mais bien quatre qu'il vous faudra attendre ! Même des généraux attendent, mon père ! disait le surveillant avec l'intention de les piquer, et ce n'est pas moi tout de même qui vais m'atteler à votre voiture.

— Alors, il ne fallait donner à personne de chevaux, s'il n'y en avait pas !.. Pourquoi donc en avoir fourni à ce laquais qui arrivait avec des bagages ? criait le plus âgé des officiers, qui tenait un verre de thé à la main, en évitant avec soin l'emploi d'un pronom personnel, tout en donnant à entendre qu'il ne se gênerait pas pour tutoyer son interlocuteur.

126

— Réfléchissez donc vous-même, monsieur le surveillant, fit, avec quelque hésitation, le second des officiers, un tout jeune homme, ce n'est pas pour notre

plaisir que nous voyageons. Il faut croire qu'on a besoin de nous, puisqu'on nous demande. Si c'est comme ça, oui, vraiment, je le ferai savoir au général Kramper. Si c'est comme ça... c'est que vous n'avez aucun respect pour des gens de notre grade.

— Vous gênez toujours tout ! l'interrompit avec humeur le plus âgé. Vous ne faites que me gêner ; il faut savoir parler à ces gens-là. Le voilà maintenant qui nous perd le respect. Des chevaux et à l'instant, vous dis-je !

— Ce serait avec plaisir, mon père, mais où les prendre ?

Le surveillant garda quelque temps le silence, puis s'échauffant tout à coup et avec de grands gestes, continua :

— Oui, mon père, je comprends bien, je sais bien ; mais que comptez-vous faire ? Laissez-moi seulement... — Les officiers eurent une lueur d'espoir. — Laissez-moi seulement finir ce mois et vous ne me verrez plus ici. J'aimerais mieux aller au mamelon Malakhov que de rester ici. Par Dieu, ils peuvent bien faire tout ce qu'ils voudront avec tous leurs ordres. Dans la station entière il n'y a pas une voiture en état et voilà bien trois jours que les chevaux n'ont pas eu une poignée de foin.

Sur ces mots, le surveillant disparut par son portail.

Kozeltsov entra dans le local en même temps que les officiers.

— Donc, dit le plus vieux de ceux-ci à son camarade avec un très grand calme, alors qu'un

127

instant auparavant il semblait être hors des gonds, voici trois mois que nous sommes en voyage, on peut bien attendre encore. Il n'y a pas de mal à ça ; on arrivera quand même.

La pièce enfumée et malpropre était tellement bondée d'officiers et de bagages que Kozeltsov eut de la peine à trouver une place sur l'appui de la fenêtre où il s'accroupit ; il se mit à rouler une cigarette en examinant les visages et en écoutant les conversations. A droite de la porte, autour d'une table boiteuse et graisseuse, où il y avait deux samovars en cuivre tachés çà et là de vert-de-gris et des morceaux de sucre dans des cornets de papier, le groupe principal était installé : un jeune officier imberbe, vêtu d'un arkhalouk neuf en drap piqué (39), sûrement taillé dans une rotonde de femme, remplissait d'eau la théière ; quatre de ses camarades se trouvaient dispersés dans divers coins de la pièce ; l'un d'eux, qui avait fait un oreiller d'une sorte de pelisse, dormait sur un divan ; un autre, debout devant la table, découpait une tranche de rôti de mouton pour un camarade manchot attablé. Les deux autres, dont l'un portait un manteau d'aide de camp et l'autre un uniforme de fantassin, mais de drap fin, avec une sacoche en bandoulière, étaient assis auprès du poêle bas. Rien que par la façon dont ils regardaient les autres, dont celui qui avait la sacoche fumait son cigare, on voyait qu'ils n'étaient pas des officiers

d'infanterie de l'armée en campagne et qu'ils en étaient fort contents. Leurs manières ne décelaient pas précisément le dédain, mais une certaine suffisance tranquille, venue en partie de leur opulence et en partie de leurs relations étroites avec des généraux : c'était de leur part le sentiment très net de

128

leur supériorité, qui poussait la coquetterie jusqu'à vouloir se dissimuler. Il y avait là encore un jeune médecin aux grosses lèvres et un artilleur de physionomie allemande, tous deux assis presque sur les jambes du jeune officier qui dormait sur le divan et en train de compter de l'argent. Quatre brosseurs complétaient l'assistance, dont l'un sommeillait pendant que les autres s'occupaient des malles et des paquets entassés à la porte. Kozeltsov, parmi tous ces gens, ne découvrit aucune figure de connaissance, mais prêta une oreille curieuse aux conversations. Les jeunes officiers qui, comme il le vit tout de suite rien qu'à leur mine, étaient frais émoulus du corps de cadets, lui firent une bonne impression et lui rappelèrent que son frère aussi venait d'en sortir et qu'il devait être affecté ces jours-ci à l'une des batteries de Sébastopol. Quant à l'officier à la sacoche, dont il avait vu la physionomie quelque part, il lui parut peu sympathique et 'avoir un air insolent. Avec l'intention de c le remettre à sa place s'il se permettait une réflexion », il quitta même la fenêtre pour se placer auprès du poêle où il s'assit. Kozeltsov, comme tout véritable combattant, en sa qualité d'excellent officier, non seulement n'aimait pas les gens de l'état-major, mais était même monté contre eux et dès le premier regard, il avait reconnu que les deux officiers en faisaient partie.

IV

— Tout de même, c'est terriblement ennuyeux, dit l'un de ces officiers, d'être si près et de ne pouvoir arriver. Peut-être bien qu'aujourd'hui il y aura une affaire et nous n'y serons pas.

Le timbre aigu de la voix, le frais incarnat qui

129

marbrait le visage juvénile de l'officier pendant qu'il parlait, dénotaient la charmante timidité du jeune homme qui craint à chaque instant de dire quelque chose de déplacé. L'officier manchot le considéra en souriant.

— Vous y arriverez bien toujours, croyez-moi, dit-il. Le jeune officier jeta un regard plein de respect vers le visage émacié de son compagnon qui s'éclairait soudain d'un

sourire ; il se tut et se remit à s'occuper du thé. En effet, la physionomie du manchot, son attitude, surtout la manche flottante de son manteau disaient éloquemment une tranquille indifférence ; on sentait qu'à ses yeux tout ce qui se passait autour de lui, les propos qu'on tenait avaient peu d'importance : « Tout cela est parfait, semblait-il penser, je sais tout cela et pourrais le faire, si je voulais m'en donner la peine. »

— Et qu'allons-nous décider, repartit le jeune homme en s'adressant à son camarade à l'arkhalouk, allons-nous passer la nuit ici ou atteler notre unique cheval pour nous en aller ?

Le camarade refusa de partir.

— Figurez-vous, capitaine, poursuivit celui qui versait le thé en se tournant vers le manchot et en ramassant un canif que celui-ci avait laissé tomber, figurez-vous qu'on nous avait dit que les chevaux étaient très chers à Sébastopol ; alors, nous en avons acheté un en commun à Simféropol.

— Sans doute qu'on vous a écorchés ?

— Ma foi, je ne sais pas, capitaine ; nous l'avons payé quatre-vingt-dix roubles avec la voiture. Est-ce trop cher ? demanda-t-il en s'adressant à tous ses compagnons et à Kozeltsov qui avait les yeux fixés sur lui.

130

— Ce n'est pas cher, si c'est un jeune cheval, répondit Kozeltsov.

— N'est-ce pas ? On nous avait dit pourtant que c'était cher... Il est vrai qu'il boite un peu, mais ça passera, à ce qu'on prétend. Il est très vigoureux.

— Vous appartenez à quel corps ? demanda Kozeltsov qui voulait avoir des nouvelles de son frère.

— Actuellement nous venons du régiment de la Noblesse ; nous sommes six et nous nous rendons tous à Sébastopol de notre plein gré, dit le jeune officier qui aimait à parler. Mais nous ignorons où sont nos batteries. Il y en a qui prétendent qu'elles sont à Sébastopol et voici qu'on nous dit qu'elles sont à Odessa.

— Vous n'avez donc pas pu vous renseigner à Simféropol ? interrogea Kozeltsov.

— Personne ne sait rien... Imaginez-vous, un de nos camarades est allé s'informer dans un bureau ; on lui a dit des injures... Imaginez-vous comme c'est désagréable. Voulez-vous que je vous fasse une cigarette ? ajouta-t-il voyant son camarade manchot chercher à tirer son porte-cigare.

Il mettait à assister le mutilé une sorte d'empressement servile.

— Et vous aussi vous venez de Sébastopol ? demanda-t-il. Ah ! mon Dieu ! comme c'est curieux ! Combien nous tous à Pétersbourg nous pensions à vous, à vous tous, les héros ! continua-t-il en s'adressant à Kozeltsov avec respect et une bonhomie affectueuse.

— Et alors, peut-être devrez-vous vous en retourner ? interrogea le lieutenant.

— Et c'est justement ce que nous craignons.

131

Figurez-vous qu'après avoir acheté le cheval et nous être procuré le nécessaire, cafetière à alcool et autres divers objets indispensables, il ne nous est resté absolument plus d'argent, ajouta-t-il à voix basse et avec un coup d'œil à son compagnon, de sorte que si nous devons nous en retourner, nous ne saurions même pas comment faire.

— N'avez-vous pas touché de frais de voyage? demanda Kozeltsov.

— Non, répondit le jeune officier tout bas, on nous a promis seulement de nous rembourser ici.

— Vous avez votre certificat ?

— Oui, je sais bien que le certificat est la pièce essentielle, mais, quand j'étais à Moscou, il y a un sénateur, qui était mon oncle, qui m'a dit que j'en aurais un ici ; autrement, il m'en aurait donné un. Vous croyez qu'on m'en donnera un ?

— Oui, certainement.

— Moi aussi, je crois bien l'avoir tout de même, ajouta-t-il d'un ton qui montrait suffisamment qu'après avoir demandé la même chose à une trentaine de relais déjà et avoir obtenu partout des réponses différentes, il finissait par n'avoir plus confiance en personne.

V

— Et comment ne pas en obtenir, dit soudain l'officier qui sur le perron s'était querellé avec le maître de poste et qui pendant ce temps s'était approché de ceux qui parlaient et préférait s'adresser aux gens de l'état-major assis près de lui, comme des auditeurs plus qualifiés. Oui, de même que Ces messieurs, j'ai désiré être affecté à l'armée en campagne, même que, pour aller à Sébastopol, j'ai

132

renoncé à un très beau poste et je n'ai rien reçu de plus que mes cent trente-six roubles argent de frais de route à partir de P. et j'y ai déjà mis plus de cent cinquante autres de ma poche. Pensez donc, voilà le troisième mois que je suis en voyage pour faire huit cents verstes. Il y a deux mois que je suis avec ces messieurs. C'est heureux que j'aie eu de l'argent. Que serait-il arrivé, si je n'en avais pas eu ?

— Est-ce possible qu'il y ait déjà trois mois ? demanda quelqu'un.

— Que devais-je donc faire ? reprit le narrateur. Si je n'avais pas eu envie de partir, je n'aurais pas lâché un si bon poste et, croyez bien, que je n'aurais pas mené une vie pareille le long des routes ; ce n'est pas que j'avais peur... mais il y avait impossibilité complète. A Pérékop (40) par exemple, j'ai séjourné quinze jours. Le surveillant du relais refusait même de nous parler : « Allez-vous en quand vous pourrez ; rien que comme feuilles de route de courriers, vous voyez le tas qu'il y a ». Oui, sans doute, c'était la destinée... J'aurais bien voulu, mais c'était clair que c'était la destinée. Ce n'est pas parce que voici le bombardement qui recommence, mais c'est certain, qu'on se presse, qu'on ne se presse pas, c'est tout pareil ; et pourtant combien j'aurais désiré...

Cet officier mettait tant de zèle à expliquer les raisons de son retard, et pour ainsi dire à le justifier qu'on se disait malgré soi qu'il était un poltron. Cette impression devint encore plus sensible quand il s'informa de l'emplacement de son régiment et demanda si l'endroit était dangereux. On le vit même pâlir et sa voix se brisa quand le manchot, qui appartenait justement à ce régiment, lui dit que les deux

133

derniers jours, plus de dix-sept officiers y avaient été portés manquants.

Effectivement, l'officier à l'heure présente se trouvait être affreusement lâche, alors que six mois auparavant il était bien loin de l'être. Il s'était produit en lui une sorte de révolution, comme beaucoup avant et après lui en ont éprouvé de semblable. Il habitait l'une de nos provinces où se trouvaient des corps de cadets ; il y avait un poste excellent et très tranquille, quand, ayant lu dans les journaux et des lettres particulières des récits sur les hauts faits des héros de Sébastopol, parmi lesquels il y avait de ses anciens camarades, il s'était senti subitement enflammé d'un désir de gloire et plus encore d'amour de la patrie.

Il avait sacrifié à ces sentiments beaucoup de choses, une confortable situation, un petit logement au mobilier douillet qu'il avait mis huit ans à se procurer, des connaissances, l'espoir d'un riche mariage. Il avait tout laissé et, dès février, avait demandé à passer dans l'armée en campagne, rêvant de conquérir d'immortels lauriers et les épauettes de général. Deux mois après avoir envoyé sa demande, on le pria par la voie hiérarchique de dire s'il sollicitait une aide quelconque du gouvernement. Il avait répondu négativement et avait continué d'attendre

patiemment son affectation, bien que sa fièvre patriotique eût eu le temps de se refroidir sensiblement pendant, ces deux mois. Après deux mois encore écoulés, il reçut un nouveau questionnaire lui demandant s'il ne faisait Pas partie d'une loge maçonnique et autres formalités du même genre ; après réponse négative de sa part, enfin, au cours du cinquième mois, il eut son affectation. Pendant tout ce temps, sous l'influence de ses amis et plus encore de ce sentiment obscur de

134

mécontentement à l'égard de toute nouveauté qui se manifeste à tout changement de situation, il eut vite fait de se convaincre qu'il avait fait une grosse bêtise, en sollicitant son transfert dans l'armée en campagne. Aussi, lorsqu'il se trouva seul, souffrant d'aigreurs d'estomac, le visage tout poudreux au cinquième relais, où il fit la rencontre d'un courrier arrivant de Sébastopol, qui lui narra toutes les horreurs de la guerre, quand il dut attendre des chevaux durant douze heures entières, il regretta amèrement son manque de réflexion, il songea avec une obscure terreur à ce qui l'attendait et poursuivit inconsciemment sa route, comme s'il allait au sacrifice. Ces impressions, au cours des trois mois qu'il passa à errer d relais en relais, où presque partout il lui fallut attendre, rencontrer des officiers venant de Sébastopol et entendre leurs récits horribles, ces impressions ne firent que s'exaspérer et amenèrent enfin le pauvre officier à un point tel qu'au lieu d'être le héros prêt aux exploits les plus téméraires qu'il s'imaginait être à P., il ne fut plus à Douvanka qu'un lamentable poltron. Comme il s'était trouvé, il y avait un mois d cela, avec de jeunes camarades qui sortaient de l'école des cadets, il avait fait exprès de voyager le plus lentement possible, jugeant qu'il en était aux demie jours de sa vie ; à chaque relais il étalait son lit, cantine et organisait des parties de préférence ; registre des réclamations lui servait de passe-temps et il était très content quand on lui refusait des chevaux.

Assurément il aurait été un héros, s'il avait pu se transporter directement de P. aux bastions, mais maintenant il avait à traverser de grandes souffrances morales, pour devenir l'homme calme et patient de

135

ses travaux et à l'heure du danger, que nous sommes habitués à voir sous les traits de l'officier russe. L'enthousiasme aurait eu bien de la peine à renaître en lui.

VI

— Qui a commandé du borchtch ? demanda la patronne de l'établissement, une forte femme assez malpropre d'une quarantaine d'années, qui entraînait avec un plat de chtchi à la main.

La conversation cessa du coup et tous ceux qui se trouvaient là dirigèrent leurs yeux vers la cabaretière. L'officier qui arrivait de P. échangea même un clin d'oeil avec son jeune camarade en la désignant.

— Ah ! mais c'est Kozeltsov qui l'a commandé, répondit le jeune officier; il faut le réveiller. Allons, debout pour le dîner, ajouta-t-il en s'approchant de celui qui dormait sur le divan et en lui poussant l'épaule.

Un jeune garçon d'environ dix-sept ans, aux yeux noirs et rieurs, aux joues vermeilles et pleines, se leva vivement et s'arrêta au milieu de la pièce en se frottant les yeux.

— Ah ! excusez-moi, je vous prie, dit-il, de sa voix au timbre argentin, au médecin qu'il avait heurté en se levant.

Le lieutenant Kozeltsov reconnut sur le champ son frère et s'approcha.

— Tu ne me reconnais pas? lui dit-il en souriant.

— Ah ! ah ! ah ! quelle surprise ! s'écria le frère cadet et il se mit à embrasser son aîné.

Ils échangèrent des baisers à trois reprises différentes, mais, à la troisième fois, ils eurent une hésitation,

136

comme s'ils pensaient tous deux : « Pourquoi est-il indispensable que ce soit trois fois ? ».

— Ah ! comme je suis content ! fit l'aîné en examinant attentivement son frère. Allons sur le perron pour causer.

— Oui, allons, allons. Je n'y tiens pas à ce borchtch... Mange-le, Féderson, dit-il à son camarade.

— Mais tu avais faim.

— Non, je ne veux plus rien.

Une fois sur le perron, le cadet accablait son frère de questions: « Qu'est-ce que tu fais, comment vas-tu, raconte-moi » ; il répétait sans cesse qu'il était bien content de le voir, sans rien dire d'ailleurs de ses propres affaires.

Après cinq minutes écoulées, pendant lesquelles ils purent arriver à se taire quelques instants, l'aîné demanda à l'autre pourquoi n'était-il pas entré dans la garde, comme « tous les nôtres, ajouta-t-il, s'y attendaient. »

— Ah ! oui, lui répondit son frère en rougissant à ce souvenir, ce fut un vrai coup pour moi et je ne m'attendais pas du tout à qui est arrivé. Imagine-toi que juste avant les promotions nous étions allés à trois fumer, tu sais, dans cette petite pièce qui est derrière la loge du concierge, mais oui, elle existait déjà de votre temps, bref, imagine-toi que cette canaille de surveillant nous a vus et s'est empressé d'aller prévenir l'officier de service et pourtant nombre de fois nous avons donné des pourboires à ce surveillant-là. Voilà l'officier qui arrive à pas de loup. Aussitôt que nous le voyons, les autres jettent leur cigarette et se sauvent par la porte de côté, tu sais ; mais moi, je n'en ai pas le temps et le voilà qui se met à médire des choses désagréables. Naturellement

137

je ne le laisse pas achever et, lui, il va faire son rapport à l'inspecteur et l'affaire suit son cours. Alors, pour ça, on m'a mis des notes insuffisantes en conduite, bien que partout j'en eusse d'excellentes, il n'y avait qu'en mécanique que j'avais 12 ; bref, ça continue. Je sors dans l'armée. Après, on m'a bien promis de me verser dans la garde, mais je n'ai plus voulu et j'ai demandé à partir pour la guerre.

— Pas possible !

— Mais oui, je te le dis sérieusement, j'étais tellement dégoûté que je ne demandais qu'à partir au plus tôt pour Sébastopol. Et puis, d'ailleurs, si j'ai de la chance, ça pourra être plus avantageux encore que d'être dans la garde. Il faut au moins dix ans pour y arriver colonel, tandis qu'ici Totlbeen (41) a liasse en deux ans de lieutenant-colonel, général. Et si je suis tué, ma foi, qu'y faire !

— Voyez un peu, ce brave ! dit le frère en souriant.

— Et sais-tu, frère, la raison principale... ajouta le jeune homme qui souriait et rougissait en même temps comme s'il s'apprêtait à faire un aveu très honteux... Tout cela n'est que bêtises. La raison principale qui m'a poussé à faire ma demande, c'est que, dans tous les cas, ma conscience me reprochait en quelque sorte de rester à Pétersbourg, alors que d'autres là-bas mourraient pour leur patrie. Et puis, je voulais être avec toi, ajouta-t-il avec plus d'embarras encore.

— Comme tu me fais rire ! dit l'aîné en tirant son étui à cigarettes et sans le regarder. Le seul ennui, c'est que nous ne serons pas ensemble.

— Et, dis-moi la vérité, c'est terrible d'être aux bastions ? demanda le cadet tout à coup.

— Au commencement, oui, mais ensuite on s'habitue ; ce n'est rien. Tu verras bien.

— Et dis-moi encore. Qu'en penses-tu ? Prendront-ils Sébastopol ? Pour moi, je crois que ça n'arrivera jamais.

— Dieu le sait.

— Il n'y a qu'un ennui... Imagine-toi mon malheur. Voilà qu'en route on nous a volé tout un paquet et il s'y trouvait mon shako, si bien que je suis à cette heure dans une affreuse situation et je ne sais comment je vais me présenter. Tu sais, on a maintenant des nouveaux shakos et d'ailleurs il y a bien d'autres changements et c'est tant mieux. Ah ! j'en ai à te raconter... J'ai été partout à Moscou...

Le deuxième Kozeltsov, Vladimir, ressemblait beaucoup à son frère Mikhaïl, du moins autant qu'une rose fraîche éclore peut ressembler à une églantine défleurie. Il avait les mêmes cheveux blonds, mais épais et frisant sur les tempes. Une petite mèche se montrait sur sa nuque blanche et délicate : signe de bonheur, disent les nourrices. La tendre blancheur de son visage n'était pas constamment colorée de l'incarnat de la jeunesse ; il ne s'y montrait que par afflux subit, trahissant tous les mouvements de son âme. Les yeux qui étaient ceux de son frère étaient chez lui plus ouverts et plus lumineux, parce que surtout ils étaient souvent recouverts d'un léger voile humide. Un duvet blond se dessinait sur ses joues et au-dessus de ses lèvres purpurines, qui sans cesse se plissaient en un sourire timide et découvraient des dents d'une éclatante blancheur. La taille bien prise, large d'épaules, la capote déboutonnée laissant apercevoir une chemise rouge à col ouvert sur le côté, une cigarette entre les doigts, accoudé sur l'appui du perron, une

joie naïve émanant de son visage et de ses moindres gestes, ainsi debout en face de son frère, c'était un charmant et joli jeune garçon, qu'on ne serait pas lassé de regarder. Il était extrêmement joyeux d'avoir retrouvé son frère, il portait les yeux sur lui avec respect et orgueil, en se disant que c'était un héros ; pourtant, à quelques égards, surtout au point de vue de l'éducation mondaine, dont, à vrai dire, il était lui-même assez dépourvu, de la connaissance du français, de la tenue dans la haute société, de la science de la danse, etc., il avait quelque peu honte de son frère, se considérait comme supérieur à lui et même espérait pouvoir lui donner des leçons. Il subissait encore l'influence de Pétersbourg, de la maison d'une certaine dame qui aimait les jolis garçons et qui le prenait chez elle aux jours de sortie, de celle d'un sénateur de Moscou, où il avait dansé une fois à un grand bal.

VII

Après avoir bavardé tout leur soûl jusqu'au point de n'avoir plus rien à se dire, comme cela arrive souvent malgré l'amour qu'on a l'un pour l'autre, les deux frères restèrent un temps assez long sans parler.

— Alors, prends tes affaires et partons tout de suite, dit l'aîné.

Le cadet rougit soudain et resta hésitant.

— Partir tout droit pour Sébastopol? demanda-t-il après quelques instants de silence.

— Mais oui. Tu n'as pas beaucoup de bagages, je présume ; nous les caserons.

— C'est bien ! Partons tout de suite, répondit l'autre en soupirant et il se disposa à rentrer chez lui.

140

Pourtant, sans ouvrir la porte, il s'arrêta dans le vestibule, baissa tristement la tête, réfléchissant :

« Partir directement pour Sébastopol, dans cet enfer, c'est affreux ! Après tout, il faudra bien tout de même y aller. Maintenant du moins, je suis avec mon frère... »

Le fait est que maintenant seulement, à la pensée qu'une fois monté en voiture, il n'en descendrait que pour se trouver à Sébastopol et qu'aucun événement imprévu ne le retiendrait, il se représentait clairement le danger qu'il allait chercher et il se troubla en songeant à l'imminence de ce danger. Après avoir retrouvé quelque calme, il rentra dans sa chambre; mais un quart d'heure se passa et il ne revenait toujours pas auprès de son frère qui, à la fin, ouvrit la porte pour l'appeler. Kozeltsov jeune, dans l'altitude d'un écolier pris en faute, conversait avec l'officier arrivé de P. Quand il vit son frère ouvrir la porte, il perdit toute contenance.

— J'arrive, j'arrive tout de suite, dit-il en lui faisant un signe avec la main. Attends-moi là-bas, je te prie.

Un instant après, il arriva, en effet, et s'approcha de son frère, en soupirant profondément.

— Figure-toi, je ne puis pas partir avec toi, frère, dit-il.

— Comment ! Que signifient ces bêtises ?

— Je vais te dire la vérité, Micha ! Nous n'avons plus, les uns et les autres, aucun argent et nous en devons tous à ce capitaine qui vient de P. C'est très embêtant ?

Le frère aîné fronça les sourcils et resta longtemps silencieux.

— Tu dois beaucoup ? demanda-t-il en regardant son frère en-dessous.

— Beaucoup, non, pas beaucoup ; mais cela me gêne énormément. A trois relais il a payé pour moi et tout son sucre y a passé... Si bien que je ne sais pas comment... Et puis nous avons joué à la préférence... et je lui dois encore un peu là-dessus.

— C'est mal, Volodia ! Qu'aurais-tu donc fait, si tu ne m'avais pas rencontré ? lui dit son aîné sévèrement et sans le regarder.

— Je comptais, frère, toucher ces frais de route à Sébastopol et alors m'acquitter. Oui, on peut faire ainsi et le mieux serait de partir avec lui demain.

L'aîné tira sa bourse et, les doigts quelque peu tremblants, y prit deux billets de dix roubles et un de trois.

— C'est tout ce que j'ai, dit-il. Combien dois-tu ? En prétendant que c'était là tout ce qu'il possédait,

Kozeltsov ne disait pas l'entière vérité ; il avait, en plus, quatre ducats d'or cousus à tout événement dans le parement de son vêtement, mais il s'était promis de n'y pas toucher.

Use trouva que le jeune Kozeltsov, en comptant la dette de jeu et le sucre, ne devait que huit roubles à l'officier de P. Son frère les lui donna, se contentant d'observer, que quand on n'a pas d'argent, on ne joue pas à la préférence.

— Avec quel argent as-tu donc joué ?

Le jeune homme ne souffla mot. Cette question lui paraissait mettre en doute son honnêteté. Le mécontentement de soi-même, la honte d'un acte qui avait pu amener de pareils soupçons, l'offense que lui faisait un frère qu'il aimait tant, eurent sur sa nature impressionnable un effet si violent et si profond qu'il

ne répondit pas, sentant qu'il ne serait pas capable de réprimer les sanglots qui lui montaient à la gorge. Il prit l'argent sans y jeter les yeux et alla rejoindre ses camarades.

Nikolaïev, après s'être lesté à Douvanka de deux gobelets d'eau-de-vie achetés à un soldat qui en faisait commerce sur le pont, agita ses guides et la voiture tressauta sur le chemin pierreux et par ci par là ombragé menant de Belbek à Sébastopol (42), tandis que les deux frères, leurs jambes se heurtant au milieu des cahots, se tassaient obstinément, bien que ne cessant à chaque instant de penser l'un à l'autre.

« Pourquoi m'a-t-il offensé ? pensait le cadet. N'aurait-il pas pu ne pas parler de cela? C'est absolument comme s'il me prenait pour un voleur et maintenant le voilà en colère, si bien que nous sommes brouillés pour toujours. Et pourtant comme nous aurions pu être bien tous les deux à Sébastopol ! Deux frères, bien d'accord entre eux, se battent ensemble contre l'ennemi : l'un déjà âgé, pas très cultivé, mais un brave militaire, l'autre, jeune encore, mais très brave également... Il ne me faudra que huit jours pour montrer à tous que je ne suis pas si jeune qu'on le croit. Je cesserai de rougir, mon visage exprimera la virilité, mes moustaches ne sont pas grandes, mais j'en aurai déjà de passables pour ce temps-là, se disait-il en frisant le duvet qui se montrait au coin de ses lèvres. Sans doute nous serons arrivés aujourd'hui et nous prendrons part immédiatement à un engagement, mon frère et moi. Et il doit être obstiné et très valeureux, un de ces hommes qui ne parlent pas beaucoup, mais agissent mieux que tous les autres.

143

Je voudrais bien savoir tout de même si c'est ou non à dessein qu'il me serre ainsi contre le rebord de la voiture. Sûrement, il sait bien qu'il me gêne et fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Alors nous arriverons aujourd'hui, continua-t-il mentalement, en se cognant contre le rebord afin de ne pas faire voir à son frère qu'il était gêné, (et tout d'un coup nous allons tout droit au bastion : moi avec mes pièces, lui avec sa compagnie, nous marchons ensemble. Et voilà les Français qui se précipitent sur nous. Moi, de tirer, de tirer; j'en tue des masses, mais quand même ils arrivent tout droit sur moi. Il n'y a plus moyen de tirer, tout est fini, plus de salut possible ; soudain mon frère s'élançe en avant, le sabre levé, moi aussi je saisis un fusil et ensemble nous nous précipitons à la tête de nos soldats. Les Français se jettent sur mon frère. J'arrive à la rescousse, je tue un Français, puis un autre et je sauve mon frère. Je suis blessé aune main, je saisis mon fusil de l'autre et je cours quand même. Mon frère est tué d'une balle à mes côtés. Je m'arrête un instant, le contemple avec une profonde tristesse, me redresse et crie : « Suivez-moi ! Vengeons-le ! J'aimais mon frère plus que tout un monde, dirai-je, et je l'ai perdu. Vengeons-le, anéantissons l'ennemi ou mourons tous sur place ! » Tous crient et se précipitent à ma suite. Voici maintenant toute l'armée française qui se présente, Pélissier en tête. (43) Nous les exterminons tous ; enfin, je reçois une seconde blessure, puis une troisième et tombe mourant. On accourt vers moi. Gortchakov arrive et me demande ce que je désire (44). Je lui réponds que je ne désire rien d'autre que d'être placé à côté de mon frère, que je veux mourir auprès de lui. On me transporte, on me place à côté du cadavre sanglant. Je me

soulève et dis seulement : « Oui, vous n'avez pas su apprécier deux hommes qui aiment véritablement leur patrie ; maintenant tous deux sont tombés... que Dieu vous pardonne ! » et j'expire. »

Qui peut savoir dans quelle mesure ces rêves-là doivent se réaliser !

— Est-ce que tu as déjà pris part à une escarmouche ? demanda-t-il soudain à son frère, oubliant entièrement qu'il ne voulait pas lui parler.

— Non, pas une seule fois, répondit l'aîné. Nous avons perdu deux mille hommes de notre régiment, rien que pendant les travaux de siège ; moi aussi j'ai été blessé dans les mêmes conditions. La guerre ne se fait pas du tout comme tu le penses, Volodia !

Cette appellation caressante émut le jeune homme ; il eut envie d'avoir une explication avec son frère, qui de son côté était loin de se douter qu'il avait offensé son cadet.

— Tu ne m'en veux pas, Micha ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Pourquoi t'en voudrais-je ?

— Je ne sais pas. A cause de ce qu'il y a eu entre nous. Alors, ce n'est rien.

— Rien du tout, répondit l'aîné en se tournant vers son frère et en lui tapotant amicalement le genou.

— Alors, excuse-moi, Micha, si je t'ai fait de la peine.

Le jeune homme détourna la tête pour dissimuler les larmes qui avaient jailli subitement de ses yeux.

IX

— Est-ce déjà Sébastopol ? demanda le frère cadet lorsqu'après avoir gravi une pente, ils virent se découvrir devant eux la baie pleine de mâts de navires, la mer avec la flotte ennemie dans le lointain, les batteries blanches de la côte, les casernes, les aqueducs, les docks et les bâtiments de la ville, puis les nuages de fumée blancs et mauves qui s'élevaient sans cesse sur les collines jaunes encerclant l'étendue et dressées dans le ciel bleu, aux rayons roses du soleil qui étincelait et plongeait déjà dans l'horizon sombre de la mer.

Volodia aperçut sans le moindre frisson d'épouvante, ces lieux effrayants auxquels il avait si souvent pensé ; bien au contraire, c'est avec une sorte de jouissance esthétique et une impression héroïque de contentement intime à se dire que dans moins d'une demi-heure il allait se trouver en cet endroit, qu'il contempla ce spectacle effectivement plein d'originalité et de charme et il ne s'arracha à sa contemplation qu'au moment où ils arrivèrent à la Siéviernaia, vers le train des bagages du régiment de son frère, où ils devaient être informés exactement de l'emplacement du régiment et de la batterie.

L'officier préposé aux bagages habitait vers le lieu dit la *Nouvelle petite ville* (45), ensemble de baraques de planches construites par des familles de marins, dans une tente communiquant avec un hangar assez vaste, formé de branches de chêne vertes entrelacées et qui n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

Les frères surprirent l'officier devant une table pliante sur laquelle étaient posés un verre de thé froid, accompagné de cendres de cigarettes, et un

146

plateau portant un carafon d'eau-de-vie et des miettes de pain et de caviar pressé. Vêtu d'une simple blouse jaunâtre et malpropre, il était en train de compter sur un énorme abaque une grosse liasse de billets de banque. Mais avant de parler de ce personnage et des propos qu'ils échangèrent, il est nécessaire d'examiner plus attentivement l'intérieur de son hangar et de dire quelques mots de son genre de vie et de ses occupations. Cette nouvelle baraque était si spacieuse, si bien construite et si commode avec ses tables et ses bancs faits d'osier ou formés de gazon, qu'on n'en fait de pareilles que pour les généraux ou les commandants de régiments ; les parois et le plafond, afin d'empêcher les feuilles de se répandre à terre, étaient tendus de trois tapis, très laids d'ailleurs, mais neufs et qui, certainement, avaient coûté cher. Le lit de fer, placé sous le principal tapis, qui représentait une amazone, supportait une couverture de peluche d'un rouge vif, un coussin de cuir sale et déchiré et une pelisse de genette ; sur la table traînaient un miroir à cadre d'argent, une brosse également garnie d'argent extrêmement malpropre, un peigne de corne cassé plein de cheveux huileux, un chandelier d'argent, une bouteille de liqueur avec une grande étiquette rouge et or, une montre d'or ornée du portrait de Pierre le Grand, deux bagues d'or, une boîte contenant des capsules médicamenteuses, une croûte de pain, de vieilles cartes éparses ; sous le lit il y avait des bouteilles de porter, pleines et vides. L'officier était chargé des transports du régiment et des fourrages. Avec lui habitait un de ses grands amis, un commissionnaire s'occupant également de diverses opérations. Ce dernier, à l'arrivée des deux frères, dormait sous la tente ; quant à l'officier du train, il

147

faisait les comptes de fin de mois. Cet officier était joli garçon et avait un air martial : grande taille, longues moustaches, noble prestance. Ce qu'il y avait de désagréable en lui, c'était une sorte de moiteur et d'enflure du visage où disparaissaient presque de petits yeux gris et qui faisait croire qu'il était toujours comme inondé de porter et une extraordinaire malpropreté, depuis ses cheveux rares et huileux jusqu'à ses grands pieds nus dans des pantoufles fourrées de fausse hermine.

— Que d'argent, que d'argent ! dit Kozeltsov aîné en pénétrant dans le baraquement et en jetant malgré lui un regard de convoitise sur le tas de billets. Si vous m'en prêtiez au moins la moitié, Vassili Mikhaïlitch !

L'officier du train, comme s'il était surpris en train de voler, se fit petit à la vue du visiteur et, ramassant l'argent, salua sans se lever.

— Ah ! si c'était à moi... Mais c'est de l'argent, du Trésor, mon père ! Et qui donc amenez-vous ? demanda-t-il en serrant les billets dans une cassette placée près de lui et en dévisageant Volodia.

— C'est mon frère, il arrive du corps de cadets. Et nous sommes venus nous informer du lieu où se trouve le régiment.

— Asseyez-vous, messieurs, fit l'officier qui se leva et se dirigea vers sa tente sans faire plus attention aux visiteurs. Ne voulez-vous pas prendre quelque chose ? Un peu de porter, peut-être ? dit-il de là-bas.

— Ça n'est pas de refus, Vassili Mikhaïlitch. Volodia fut très impressionné par le ton hautain de l'officier, son air détaché, les égards que lui témoignait son frère. « Sans doute, c'est un de nos meilleurs officiers

148

que tout le monde respecte : oui, un homme simple, très brave et hospitalier », se dit-il en prenant place modestement et timidement sur un divan.

— Et alors, où se trouve donc notre régiment ? demanda le frère aîné à l'officier toujours dans la tente.

— Quoi ?

Il répéta la question.

— Aujourd'hui Seifer était ici : il disait qu'ils étaient passés hier au cinquième bastion.

— Est-ce certain ?

— Si je le dis, c'est que c'est certain. Au reste, le diable le sait-il ! Ça ne lui coûte pas beaucoup de mentir. Eh bien ! voulez-vous du porter ? répondit l'officier toujours depuis la tente.

— Oui, si vous voulez, fit Kozeltsov.

— Et vous, en voulez-vous, Ossip Ignatitch ? demanda la voix, sans doute au commissionnaire endormi. Allons, vous avez assez dormi ; il est bientôt huit heures.

— Comme vous êtes tannant ! Je ne dors pas du tout, répondit une petite voix mince et indolente, avec un grasseyement assez agréable.

— Allons, levez-vous : je m'ennuie sans vous. L'officier vint retrouver ses hôtes.

— Sers-nous du porter, de Simféropol ! cria-t-il. Le brosseur, avec une mine assez fière, à ce qu'il sembla à Volodia, pénétra dans la baraque et sortit une bouteille de dessous le jeune homme assis, non sans l'avoir quelque peu bousculé.

— Oui, mon père, continua l'officier du train, en remplissant les verres, nous avons maintenant un nouveau commandant de régiment. Il faut de l'argent, il monte son ménage à neuf.

149

— Ah! celui-là, sans doute, est à part des autres, il est de la nouvelle génération, dit Kozeltsov, en soulevant son verre avec courtoisie.

— Oui, c'est la nouvelle génération ! Et il sera tout aussi pingre. Quand il commandait un bataillon, il était toujours à crier ; mais maintenant, c'est une autre chanson. Pas de ça, mon vieux !

— Oui, c'est comme ça.

Le jeune Kozeltsov ne comprenait pas grand chose à la conversation, mais il sentait confusément que son frère ne disait pas ce qu'il pensait, mais approuvait seulement parce qu'il buvait le porter de l'officier.

La bouteille était déjà vidée et la conversation se prolongeait depuis assez longtemps sur le même ton quand la toile de la tente s'écarta pour livrer passage à un homme de petite taille, frais et dispos, vêtu d'une robe de chambre de satin bleu avec cordelière et glands, coiffé d'une casquette à bordure rouge et cocarde. Il arriva en frisant sa petite moustache noire et les yeux fixés quelque part sur les tapis du local, ne répondit que par un mouvement imperceptible des épaules au salut des officiers.

— Verse-moi aussi un verre, dit-il en prenant place à la table. Et alors, vous arrivez de Pétersbourg, jeune homme ? dit-il en s'adressant aimablement à Volodia.

— Oui, et je vais à Sébastopol.

— Vous l'avez demandé ?

— Oui.

— Quel plaisir pouvez-vous bien y trouver, messieurs, c'est ce que je ne comprends pas ! continua le commissionnaire. Ah ! je crois bien que j'y irais à pied à Pétersbourg, si on me laissait partir. J'en ai par-dessus la tête, vrai Dieu ! de cette vie de chien !

150

— En quoi êtes-vous si mal ici ? demanda l'ainé des Kozeltsov, n'avez-vous pas une belle vie?

Le commissionnaire le regarda et tourna la tête d'un autre côté.

— Du danger, — « De quel danger veut-il donc parler, se disait Kozeltsov, ici, à la Siéviernaia » — des privations, ne pouvoir rien se procurer... continua-t-il en persistant à s'adresser à Volodia. Beau plaisir pour vous! Décidément, je ne vous comprends pas, messieurs ! Encore si on y avait quelques avantages, mais non. Voyons, est-ce agréable de rester, à votre âge, estropié jusqu'à la fin de vos jours ?

— Les uns y cherchent des profits, les autres servent pour l'honneur ! intervint encore Kozeltsov aîné avec humeur.

— Parlez-moi de l'honneur quand on n'a rien à manger, reprit le commissionnaire avec un rire amer, en se tournant vers l'officier du train qui lui aussi se mit à rire. Joue-nous un air de *Lucie* (46), ajouta-t-il en montrant la boîte à musique. Ça fait plaisir à entendre...

— Hein, c'est un bon garçon que ce Vassili Mikhaïlich ! demanda Volodia à son frère comme ils sortaient du baraquement, alors que la nuit était venue et qu'ils continuaient leur route vers Sébastopol.

— Oui, assez, mais c'est un de ces pingres, dont on n'a pas idée. Il gagne au bas mot dans les trois cents roubles par mois et il vit comme un porc, tu as vu. Quant à ce commissionnaire, je ne peux pas le sentir, je lui flanquerais mon pied quelque part, un de ces jours. Oui, cette canaille a rapporté de Turquie plus de douze mille roubles... Et Kozeltsov se mit à entrer dans des développements sur la concussion, un peu, à dire vrai, avec cette colère de l'homme qui condamne

151

moins ce mal parce qu'il est un mal, que parce qu'il est furieux de voir les autres en tirer profit.

10.

Ce n'était pas que Volodia fût de mauvaise humeur quand, à la nuit tombante, il arriva au grand pont qui traverse la Rade, mais il se sentait comme un poids sur le cœur. Tout ce qu'il voyait et entendait était si peu d'accord avec ses impressions d'un passé récent : la grande salle des examens parquetée et claire, les bonnes voix joyeuses et les rires de ses camarades, son uniforme tout neuf, le tsar bien aimé que, sept ans durant, il s'était habitué à voir et qui, leur faisant ses adieux avec des larmes dans les yeux, les avait appelés ses enfants, oui, tout ce qu'il voyait ressemblait si peu à ses rêves si beaux, si généreux, tout rayonnants.

— Allons, nous voici arrivés, dit le frère aîné quand, arrivés à la batterie Michel (47), ils descendirent de voiture. Si on nous laisse passer le pont (48), nous nous rendrons tout droit aux casernes Nicolas. Tu y passeras la nuit ; moi j'irai m'informer au régiment de la place qu'occupe ta batterie et demain je reviendrai te chercher,

— Pourquoi donc ? Il vaudrait mieux y aller ensemble, dit Volodia. Et nous irions tous deux au bastion. Qu'est-ce que ça peut faire : il faut bien s'habituer. Si tu y vas, je peux bien y aller aussi.

— Non, il vaut mieux ne pas y aller.

— Mais si, au moins je saurai ce que c'est. Car...

— Je te conseille de ne pas y aller ; mais après tout...

Le ciel était pur et sombre. Les étoiles et les feux

152

des bombes et des décharges qui passaient sans cesse répandaient de vives lueurs dans les ténèbres. La grande construction blanche de la batterie et le commencement du pont se détachaient dans l'obscurité. Littéralement à chaque seconde des coups de canons ou des explosions, se suivant à intervalles très rapprochés ou se produisant ensemble de plus en plus violents et de plus en plus réguliers, ébranlaient l'air. Au milieu de ce fracas et comme pour l'accompagner, se percevait le murmure triste de la houle de la Rade. La mer soufflait une brise et une senteur humides. Les deux frères arrivèrent au pont. Un milicien mit gauchement l'arme au bras et cria :

— Qui va là ?

— Militaire.

— On ne passe pas !

— Comment ! C'est nécessaire.

— Demandez à l'officier.

L'officier qui sommeillait assis sur une ancre, se redressa et donna l'ordre de les laisser passer.

— On peut passer, mais revenir, pas moyen. Vous voulez donc tous passer à la fois ! cria-t-il à des fourgons régimentaires, bondés de gabions, qui se pressaient à l'entrée.

Une fois descendus sur le premier ponton, les frères se heurtèrent à des soldats qui revenaient de là-bas, en parlant bruyamment entre eux.

— Oui, celui qui touche les effets d'équipement, il peut bien dire qu'il a son compte en plein. Ah ! oui...

— Ah ! frères, dit une autre voix, quand on s'amène à la Siviernaia, on voit la lumière, vrai Dieu ! L'air est tout autre.

— Parle toujours ! reprit le premier. L'autre jour, une maudite bombe y est justement tombée, elle a

153

arraché la jambe à deux marins ; aussi n'en parle pas tant.

Les deux frères traversèrent le premier ponton pour laisser passer les fourgons et s'arrêtèrent au second qui en partie était submergé. Le vent qui en pleine campagne semblait faible, était en cet endroit extrêmement fort et se changeait en rafales. Le pont se balançait et les vagues qui frappaient avec fracas les poutres et se brisaient sur les ancres et les cordages inondaient les planches. A droite la mer noire, brumeuse et hostile, grondait, séparée par une ligne sombre et régulière jusqu'à l'infini de l'horizon plein d'étoiles aux fulgurations grisâtres ; au loin, quelque part, brillaient les feux de la flotte ennemie. A gauche se dressait la masse noirâtre d'un de nos vaisseaux et l'on entendait le bruit des flots frappant contre son bord ; un vapeur apparaissait bruyant et rapide, venant de la Siéviernaia. La clarté d'une bombe qui explosa dans son voisinage illumina une seconde les gabions amoncelés sur le pont, deux hommes debout tout en haut, la blanche écume et les paquets d'eau verdâtre que fondait le bateau. A l'extrémité du pont était assis, les jambes pendantes dans l'eau, un matelot en simple blouse en train de fendre quelque chose avec sa hache. En avant, par dessus Sébastopol, les mêmes feux passaient et de plus en plus violentes arrivaient jusque-là d'effroyables détonations. Le flot qui accourait de la mer déferla sur la partie droite du Pont et trempa les pieds de Volodia ; deux soldats, clapotant dans l'eau, passèrent près de lui. Soudain un éclair accompagné d'un fracas illumina le pont devant eux, le chariot qui y était engagé et un homme à cheval. Des éclats en sifflant tombèrent dans l'eau, en la faisant jaillir en gerbes.

— Eh ! Mikhaïl Sémiouitch ! dit le cavalier en arrêtant son cheval en face de Kozeltsov aîné, vous voilà donc complètement rétabli?

— Comme vous voyez. Et où Dieu vous conduit-il ?

— A la Siéviernaïa chercher des cartouches. Je remplace aujourd'hui l'aide de camp du régiment... On attend un assaut d'heure en heure et il n'y a pas cinq cartouches par giberne. Excellente organisation !

— Et où est Martsov ?

— Hier il a eu la jambe emportée... dans la ville; il dormait chez lui... Peut-être que vous pourrez le voir, il est à l'ambulance.

— Le régiment est au cinquième, n'est-ce pas?

— Oui, il a relevés M... Allez donc à l'ambulance ; il y a là des nôtres, on vous conduira.

— Oui, et mon petit logement à la Morskaïa, est-il intact ?

— Ah ! mon père, il y a longtemps que les obus ont tout rasé. Vous ne reconnaîtrez plus la ville actuellement. Il ne s'y trouve plus une seule femme, plus un cabaret, plus de musique ; hier on a évacué le dernier établissement. A cette heure, c'est devenu d'un triste ! ... Adieu !

L'officier continua sa route au pas de course.

Volodia fut pris subitement d'une peur terrible. Il croyait à tout instant qu'un boulet ou un éclat d'obus allait le frapper en plein front. Cette obscurité humide, ce fracas, surtout le grondement des flots, tout semblait l'avertir de ne pas aller plus loin, tout semblait lui dire que rien de bon ne l'attendait en cet endroit, qu'il ne mettrait jamais plus le pied sur la terre russe de ce côté-ci de la Rade, qu'il fallait revenir tout de suite en arrière et s'enfuir le plus loin possible de ces lieux terrifiants de la mort. « Mais il est peut-être

déjà trop tard, mon sort est déjà réglé », se disait-il en frissonnant à cette pensée et aussi parce que l'eau avait percé ses bottes et qu'il avait les pieds mouillés.

Volodia soupira profondément et s'écarta un peu de son frère.

« Seigneur, est-ce possible que je sois tué, moi précisément ? Seigneur, ayez pitié de moi ! », dit-il tout bas en se signant.

— Allons, avançons, Volodia ! fit le frère aîné, au moment où le chariot passait le pont. Tu as vu la bombe?

Ils croisèrent sur le pont des charrettes contenant des blessés, des gabions, l'une avec du mobilier qu'une femme conduisait.. De l'autre côté, personne ne les arrêta.

Rasant instinctivement les murs de la batterie Nicolas, les deux frères en silence et prêtant l'oreille au fracas des obus qui explosaient au-dessus de leurs têtes et au mugissement des éclats qui tombaient d'en haut, arrivèrent au lieu où se trouvait placée une Image. Là ils apprirent que la cinquième batterie légère, à laquelle Volodia était affecté, était établie à la Korabelnaia ; ils décidèrent, malgré le danger, d'aller passer la nuit au cinquième bastion chez l'aîné pour se rendre le lendemain à la batterie. Après avoir tourné dans un corridor, enjambant des corps de soldats endormis étendus tout le long de la muraille, ils parvinrent enfin à l'ambulance.

XI

Pénétrant dans la première pièce garnie de couchettes où gisaient des blessés et qui était imprégnée de cette odeur d'hôpital, lourde et répugnante, ils

156

croisèrent deux infirmières venant à leur rencontre.

L'une d'elles, âgée d'environ cinquante ans, les yeux noirs et l'air sévère, portait des bandages et de la charpie et donnait des ordres à un officier de santé, un jeune garçon qui la suivait. L'autre, une jeune fille d'une vingtaine d'années, très jolie, avec une figure de blonde, pâle et délicate, gardant un air de charmante détresse sous la coiffe blanche qui lui encadrait le visage, marchait, les mains dans les poches de son tablier, aux côtés de la plus âgée et semblait craindre de rester en arrière (49).

Kozeltsov leur demanda si elles ne savaient pas où se trouvait Martsov, qui, la veille, avait perdu une jambe.

— Il est du régiment de P., n'est-ce pas ? demanda l'infirmière la plus âgée. Il est donc votre parent ?

— Non, c'est mon camarade.

— Hum ! Accompagnez-les, dit-elle en français à la plus jeune. Par ici ! Et elle s'approcha d'un blessé avec l'officier de santé.

— Eh bien, allons ! Que regardes-tu donc ? dit Kozeltsov à son frère qui, les sourcils froncés, avec une expression douloureuse, contemplait les blessés sans pouvoir en détacher le regard. Viens donc.

Volodia suivit son frère, continuant à se retourner sans cesse et répétant toujours sans y penser :

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

— Sans doute, il est ici depuis peu, demanda l'infirmière à Kozeltsov en désignant Volodia qui, poussant des ah ! et des soupirs, les suivait par le corridor.

— Il vient seulement d'arriver.

La petite infirmière jeta un regard sur Volodia et se mit soudain à fondre en larmes.

157

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quand tout cela finira-t-il ? dit-elle d'une voix fortement émue.

Ils entrèrent dans la salle des officiers. Martsov était étendu sur le dos, se faisant un oreiller de ses bras musclés, nus jusqu'au coude ; son visage jaunâtre était pareil à celui d'un homme qui serre les dents pour ne pas crier de douleur. Sa jambe valide, recouverte d'une chaussette, était sortie de la couverture et l'on voyait les orteils agités de mouvements convulsifs.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous ? demanda l'infirmière, en relevant la tête un peu chauve du blessé et arrangeant l'oreiller de ses doigts minces et doux, à l'un desquels Volodia remarqua un anneau d'or. Voici des camarades qui viennent vous voir.

— Bien entendu, je souffre, dit-il avec irritation. Laissez ! C'est bien comme ça. Et les orteils dans sa chaussette tremblèrent davantage encore. Bonjour ! Quel est donc votre nom ? Excusez-moi, ajouta-t-il à l'adresse de Kozeltsov... Ah ! oui, pardon, on oublie tout, fit-il quand celui-ci lui eut dit son nom. Oui, j'ai habité avec toi, poursuivit-il en regardant interrogativement Volodia, sans d'ailleurs témoigner d'aucune satisfaction.

— C'est mon frère, arrivé aujourd'hui même de Pétersbourg.

— Hum ! Mais moi maintenant j'ai fini mon service avec pension entière, dit le malade en fronçant le sourcil. Oh ! que je souffre !.. Mieux vaudrait la fin bien vite.

Il agita sa jambe et, poussant comme un meuglement, se couvrit le visage de ses mains.

— Il faut le laisser, dit tout bas l'infirmière avec des larmes dans les yeux. Il est bien bas.

158

Les frères, étant à la Siéviernaia, avaient résolu de se rendre ensemble au cinquième bastion ; mais en sortant de la batterie Nicolas, ils convinrent tacitement de ne pas s'exposer inutilement au danger et de s'en aller chacun de son côté.

— Mais comment trouveras-tu ton chemin, Volodia, dit l'aîné. Ah ! oui, Nikolaïev te conduira à la Korabelnaia; moi, je m'en irai seul et nous nous reverrons demain.

Rien de plus ne fut dit entre les deux frères comme dernier adieu.

XII

Le tonnerre du canon continuait avec la même violence, mais la rue Catherine qu'avait prise Volodia, suivi de Nikolaïev silencieux, était complètement déserte et calme. Dans l'obscurité il ne distinguait qu'une large rue bordée des blanches murailles de grandes maisons en beaucoup d'endroits écroulées et le trottoir de pierre sous ses pieds ; de temps à autre il croisait des soldats et des officiers. En suivant le côté gauche vers l'Amirauté, à la vive lueur d'un feu allumé derrière un mur, il aperçut les acacias bordant le trottoir avec leurs tuteurs peints en vert et leur triste feuillage couvert de poussière. Il entendait distinctement résonner ses pas et ceux de Nikolaïev derrière lui qui poussait des soupirs. Il ne pensait à rien. La jeune et jolie infirmière, le spectacle de la jambe de Martsov aux orteils convulsivement agités dans la chaussette, l'obscurité, les bombes, toutes ces images diverses de la mort passaient confusément dans son imagination. Sa jeune âme impressionnable se contractait tout entière et était angoissée en face de la conscience qu'il avait de son isolement et de l'indifférence

159

de tous à son sort à cet instant où le danger le menaçait. « Je serai tué, je vais être martyrisé, souffrir et personne ne me pleurera ! » Et c'est tout ce qui l'attendait au lieu de cette énergie active, de cette vie héroïque dont il avait fait de si beaux rêves. Les obus explosaient et sifflaient de plus en plus près. Nikolaïev soupirait toujours de plus en plus, sans rompre le silence. En traversant le Petit Pont de la Korabelnaia (50), il vit un objet qui, avec un sifflement, plongeait dans la baie non loin de lui, éclairait un instant en pourpre les flots violets, disparaissait, puis projetait des paquets d'eau;

— Ah ! il ne veut donc pas crever ! dit Nikolaïev.

— En effet, répondit le jeune homme malgré lui étonné lui-même de sa voix mince, grêle et glapissante.

Ils croisèrent des brancardiers portant des blessés et des fourgons de régiments chargés de gabions, puis un régiment à la Korabelnaia ; des gens à cheval passaient près d'eux. Parmi ces cavaliers il y avait un officier accompagné d'un cosaque. Il allait au trot, mais, apercevant Volodia, il arrêta son cheval tout près de lui, le dévisagea, détourna la tête et poursuivit sa route en fouettant sa monture. « Seul, je suis seul ! Ça leur est à tous bien égal que j'existe ou que je n'existe pas », pensa le pauvre garçon avec effroi et sérieusement il lui prit envie de pleurer.

Après avoir gravi une pente bordée d'une haute muraille blanche, il pénétra dans une rue formée de Petites maisons démolies que les obus ne cessaient d'éclairer. Une femme ivre et débraillée, qui sortait d'une porte basse en compagnie d'un marin, se heurta contre lui.

— C'est que, si c'est un noble... marmonna-t-elle. Pardon, Votre Noblesse, monsieur l'officier !

160

Le jeune Kozeltsov se sentit de plus en plus le cœur mal à l'aise : à l'horizon noir les éclairs se multipliaient, les bombes ne faisaient que siffler et exploser autour de lui. Nikolaïev poussa de profonds soupirs et se mit à parler d'une voix qui parut à Volodia sortir du tombeau.

— Voilà, on s'est bien trop pressé de s'en aller de chez nous. Oui, il fallait partir et encore partir. Avait-on besoin de se hâter comme ça ! Il y en a des malins tant soit peu blessés, qui se dorlotent à l'*ochpital*. C'est très bien comme ça, on ne peut mieux.

— Mais qu'y faire, si mon frère est rétabli maintenant, répondit Volodia qui pensait qu'en parlant il chasserait les pénibles impressions qui l'envahissaient.

— Rétabli ! Je vous demande un peu. Il est archi-malade ! Ceux qui sont vraiment bien portants et ceux qui sont des malins, eh bien ! ils restent à l'*ochpital* par le temps qui court. Voyez un peu le beau plaisir ? Une jambe ou un bras de moins, et le tour est joué ! Ah ! le malheur est bien vite arrivé ! C'est déjà quelque chose ici, en ville, mais ce n'est rien à côté du *baksion* ; là, c'est une horreur ! Quand on marche, on ne fait que dire ses prières. Entendez, cette canaille, comme elle fait *dzinn* à vos oreilles ! ajouta-t-il au bruit d'un éclat qui bourdonnait tout près d'eux. Et voilà à cette heure, qu'il me commande d'accompagner Votre Noblesse. Oui, on le sait bien ; ce qui est ordonné, il faut le faire ; mais le plus grave, c'est qu'on a laissé la charrette entre les mains de je ne sais quel soldat de rien du tout et les paquets sont défaits... Oui, va, qu'on me dit ; mais s'il y a quelque chose de perdu des effets, c'est Nikolaïev qui est responsable.

Après avoir fait encore quelques pas, ils arrivèrent

à un espace libre. Nikolaïev gardait le silence et soupirait.

— La voilà, votre artillerie, Votre Noblesse ! dit-il soudain. Demandez au factionnaire, il vous renseignera.

Et Volodia, après avoir parcouru quelques pas, cessa d'entendre derrière lui soupirer Nikolaïev.

Il se sentit dès lors complètement, définitivement seul. La conscience qu'il avait d'être isolé en face du danger, devant la mort, pensait-il, était comme une lourde et froide pierre qui pesait sur son cœur. Il s'arrêta au milieu de l'esplanade, tourna la tête pour voir s'il y avait là quelqu'un, se prit la tête dans les mains et se murmura avec terreur : « Seigneur ! serais-je un lâche, un misérable, un vil, un ignoble lâche... Moi qui rêvais avec joie, il y a si peu de temps, de mourir pour la patrie et pour le tsar, ne pourrais-je plus le faire avec honneur ? Ah ! oui, je suis une malheureuse et pitoyable créature ! » Et Volodia, rempli d'un réel désespoir et d'un grand désenchantement de lui-même, demanda au factionnaire où était la maison du commandant de batterie et s'y rendit.

XIII.

Le logis du commandant de batterie que lui indiqua le factionnaire était une petite maison à un étage avec entrée par la cour. A l'une des fenêtres aux vitres consolidées par du papier, la faible lueur d'une bougie filtrait. Un brosseur était assis sur le perron en train de fumer sa pipe. Il alla prévenir son maître et introduisit Volodia. Dans la pièce, entre les deux fenêtres, sous un miroir brisé, se trouvait une table jonchée de papiers officiels, quelques chaises, un lit

de fer garni de linge propre, avec une descente de lit.

Tout près de la porte se tenait debout un bel homme aux longues moustaches, un sergent-major, en ceinturon et capote, portant la croix de Saint-Georges et la médaille de Hongrie. Dans la pièce allait et venait un officier d'état-major de petite taille, d'environ quarante ans, une joue enflée et bandée, vêtu d'un vieux manteau de drap fin.

— J'ai l'honneur de me présenter, le porte-enseigne Kozeltsov jeune, attaché à la cinquième batterie légère, dit en entrant Volodia comme une phrase apprise d'avance.

Le commandant de la batterie répondit à son salut sèchement et, sans présenter la main, l'invita à s'asseoir.

Volodia se laissa timidement tomber sur une chaise auprès du bureau et se mit à tourner entre ses doigts une paire de ciseaux qui se trouvait à sa portée, tandis que le commandant, les mains derrière le dos et la tête penchée, tout en jetant de temps à autre un regard sur les doigts qui jouaient avec les ciseaux, continuait sa promenade silencieuse avec l'air de quelqu'un qui cherche à se rappeler un souvenir.

Le commandant était un petit homme assez replet, avec une large calvitie sur le sommet du crâne, d'épaisses moustaches, tombant tout droit et cachant la bouche, de grands et agréables yeux bruns. Il avait de belles mains potelées et très propres, des pieds tournés en dehors qui se posaient sur le sol avec assurance et une certaine élégance, indiquant ainsi que cet homme n'était pas un timide.

— Oui, dit-il en se plantant devant le sergent-major, il faudra, à partir de demain, donner en plus un garnets (51) à chaque cheval de caisson ; ils sont vraiment trop maigres. Qu'en penses-tu ?

163

— En effet, ça se peut, Votre Haute Noblesse ! L'avoine est un peu moins chère maintenant, répondit le sous-officier en agitant les doigts de ses mains qu'il tenait sur la couture du pantalon et qui avaient bien envie d'accompagner d'un geste la conversation. Et puis il y a Franchouk, notre fourrageur, qui m'a envoyé un mot depuis les convois du train, Votre Haute Noblesse ; il dit qu'il faut absolument y acheter des essieux : ils sont bon marché, prétend-on. Vous plaît-il de donner des ordres ?

— Bien, qu'il en achète : il a de l'argent. Le commandant reprit sa promenade. Et où sont vos effets ? demanda-t-il soudain à Volodia en s'arrêtant en face de lui.

Le pauvre jeune homme était tellement possédé par la pensée qu'il était un lâche que, dans chaque regard et dans chaque parole, il découvrait du mépris à l'égard du lamentable peureux qu'il était. Il lui sembla que le commandant avait déjà pénétré son secret et qu'il se raillait de lui. Il répondit, confus, que ses affaires étaient à la Gfarskaia et que son frère lui avait promis de les lui faire parvenir le lendemain.

Le chef ne le laissa pas achever et se tournant vers le sergent-major, demanda :

— Où allons-nous loger l'enseigne ?

— L'enseigne ? reprit le sous-officier qui augmenta encore le trouble de Volodia en lui lançant un regard furtif semblant dire : « Un enseigne ? Est-ce la peine de le caser quelque part ? » Mais, voyez, en bas, Votre Haute Noblesse, chez le capitaine en second, Sa Noblesse peut se loger ; et, réfléchissant un peu, il ajouta : Le capitaine est actuellement au *baksion*, si bien que son lit de camp est vide.

— Eh bien, voulez-vous y aller en attendant ? dit le commandant de batterie. Vous êtes sans doute fatigué et demain on vous installera mieux.

Volodia se leva et s'inclina.

— Ne voulez-vous pas prendre le thé ? proposa le chef, au moment où l'autre allait sortir. On peut apporter le samovar.

Volodia remercia en saluant et sortit. Le brosseur du lieutenant-colonel le conduisit au rez-de-chaussée et l'introduisit dans une pièce nue et malpropre où traînaient mille objets hétéroclites et où il y avait un lit de fer sans draps ni couvertures. Sur le lit dormait, couvert d'un ample manteau, un homme vêtu d'une chemise rose.

Volodia le prit pour un soldat.

— Piotre Nikolaïtch ! dit le brosseur en secouant par l'épaule le dormeur. L'enseigne va coucher ici... C'est notre junker, ajouta-t-il à l'adresse de Volodia.

— Ah ! ne vous dérangez pas, je vous prie, fit ce dernier. Mais le junker, un jeune homme, de haute taille, bien bâti, avec une physionomie régulière mais absolument inintelligente, se leva du lit, jeta le manteau sur ses épaules et évidemment encore tout endormi, sortit.

— Ça ne fait rien, je dormirai bien dehors, murmura-t-il.

XIV.

Resté seul avec ses pensées, Volodia ressentit tout d'abord un profond dégoût en face de la confusion et de la désolation où se trouvait plongée son âme. Il avait envie de s'endormir et d'oublier tout ce qui l'entourait et lui-même en premier lieu. Il souffla sa

bougie, s'étendit sur le lit et, quittant sa capote, s'en recouvrit entièrement la tête afin d'échapper à sa terreur de l'obscurité qu'il avait gardée depuis l'enfance. Soudain l'idée lui vint qu'une bombe pouvait arriver, défoncer le toit et le tuer. Il prêta l'oreille ; juste au-dessus de sa tête retentissaient les pas du commandant.

« D'ailleurs, s'il en tombe une, pensa-t-il, elle tuera d'abord là-haut, puis moi ensuite ; tout au moins, je ne serai pas tué seul. » Cette pensée le rassura quelque peu ; il se mit à s'assoupir. « Et si tout d'un coup pendant la nuit Sébastopol était pris et si les Français faisaient irruption ici ? Avec quoi me défendrais-je ? » Il se leva et fit quelques pas dans la pièce. La terreur d'un danger réel avait étouffé sa peur mystérieuse de l'obscurité. Il ne trouva autour de lui, comme objets résistants, qu'une selle et un samovar.

« Je suis un misérable, un lâche, un abominable lâche ! » pensa-t-il soudain et encore une fois il fut saisi d'un violent sentiment de mépris, de dégoût même pour sa propre personne. Il se recoucha et essaya de ne pas penser. Alors les impressions de la journée repassèrent malgré lui dans son imagination au milieu du fracas ininterrompu du bombardement qui faisait trembler les vitres de l'unique fenêtre de la chambre, lui rappelant de nouveau le danger qu'il courait. Il voyait comme en rêve tantôt des blessés et du sang, tantôt les bombes et les éclats d'obus volant à travers la pièce, tantôt la jeune et jolie infirmière qui le pensait lui, frappé à mort et versait sur lui des larmes, tantôt sa propre mère qui l'accompagnait à la ville et priait avec ferveur en pleurant devant l'icône miraculeuse et une fois encore le sommeil lui devenait

166

impossible. Soudain la pensée d'un Dieu tout puissant et bon qui peut tout et entend la prière de chacun se présenta nettement à son esprit. Il se mit à genoux, fit le signe de la croix et joignit les mains comme on lui avait appris à le faire dans son enfance. Et ce geste réveilla en lui un sentiment consolateur depuis longtemps oublié.

« Si je dois mourir, si je dois disparaître, fais cela, Seigneur, se dit-il, fais-le au plus vite ; mais si j'ai besoin d'un courage, si j'ai besoin d'une fermeté qui me manquent, accorde-les moi et épargne-moi la honte et le déshonneur que je ne saurais supporter ; enseigne-moi ce que je dois faire pour accomplir ta volonté. »

Cette âme enfantine, terrifiée, encore, dans les langes, devint subitement virile, plus sereine, aperçut des horizons nouveaux, larges et lumineux. Il pensa encore à bien des choses, passa encore par bien des impressions diverses pendant le court espace de temps que durèrent ces sentiments nouveaux et il s'endormit bien vite d'un sommeil insouciant et calme, au bruit du fracas qui durait toujours, du grondement du bombardement et du tintement des vitres ébranlées.

Seigneur puissant ! toi seul, sais et as entendu ces prières ardentes, simples et désespérées de l'ignorance, du trouble repentir ou de la douleur qui montaient vers toi de ce lieu terrible de la mort, depuis celles du général qui, une seconde auparavant, songeait à son déjeuner ou à obtenir la cravate de Saint-Georges, et qui sentait avec terreur ton approche, ô mort, jusqu'à celles du soldat épuisé de fatigue et de faim, plein de poux, étendu sur le sol nu de la batterie Nicolas et qui te

demandait de lui accorder la récompense qu'il présentait confusément pour toutes ces

167

souffrances imméritées ! Oui, tu n'as pas cessé d'écouter les supplications de tes enfants ; tu leur envoies partout ton ange consolateur, qui verse dans l'âme la patience, le sentiment du devoir et le soulagement de l'espérance.

XV.

Kozeltsov aîné, ayant rencontré dans la rue un soldat de son régiment, se dirigea directement en sa compagnie vers le cinquième bastion.

— Rasez le mur, Votre Noblesse ! lui dit le soldat.

— Pourquoi donc ?

— Il y a danger, Votre Noblesse. En voilà une qui passe par dessus, répondit-il, en prêtant l'oreille au sifflement d'un projectile qui alla frapper le sol durci de l'autre côté de la rue.

Kozeltsov, sans écouter le soldat, marchait bravement au milieu du chemin.

C'étaient toujours les mêmes rues, les mêmes lieux même plus fréquentes encore, les mêmes bruits, les mêmes gémissements, les mêmes rencontres de blessés, les mêmes batteries, parapets et tranchées qu'il avait vus au printemps, alors qu'il était à Sébastopol ; mais actuellement tout cela revêtait un aspect plus triste et en même temps plus énergique : plus de maisons étaient éventrées, les lumières avaient totalement disparu des fenêtres, excepté à la maison Kouchtchine qui était l'hôpital (52) ; on ne rencontrait plus aucune femme ; les visages n'avaient plus leur air d'insouciance et d'habitude du danger comme avant ; ils portaient l'empreinte d'une anxieuse attente, de la lassitude et de la contention.

Voici enfin la dernière tranchée, voici qu'on entend la voix d'un soldat du régiment de P. qui reconnaît

168

son ex-commandant de compagnie et voici le troisième bataillon qui est là debout dans l'obscurité, serré contre la muraille qu'éclairent un instant par intervalles les salves d'artillerie et l'on perçoit un bruit de voix et des cliquetis d'armes.

— Où est le commandant du régiment ? demanda Kozeltsov.

— Dans le blindage, chez ceux de la flotte, Votre Noblesse ! répondit un soldat de bonne volonté. Si vous voulez, je vais vous conduire.

De tranchée à tranchée, le soldat amena Kozeltsov à un fossé transversal. Là était posté un matelot fumant sa pipe ; derrière lui s'apercevait une porte qui laissait filtrer une lumière.

— On peut entrer ?

— Je vais vous annoncer. Et le matelot disparut par la porte.

On entendait deux voix qui parlaient.

— Si la Prusse continue à garder la neutralité, disait l'une d'elle, l'Autriche elle aussi...

— Qu'importe l'Autriche, disait l'autre voix, si les peuples slaves... Eh bien, dis d'entrer.

Kozeltsov ne s'était jamais trouvé auparavant dans ce blindage. Il l'impressionna par son élégance. Le sol était parqueté, des paravents masquaient la porte. Deux lits étaient dressés le long des murs ; dans le coin était suspendue une grande icône de la Mère de Dieu dans un entourage doré et devant brûlait une veilleuse en verre rose. Sur l'un des lit dormait tout habillé un marin ; sur l'autre, devant la table qui supportait deux bouteilles de vin déjà entamées, se tenaient assis ceux qui causaient, le nouveau commandant du régiment et son aide de camp. Quoique Kozeltsov fût loin d'être un peureux

169

et qu'il n'eût absolument aucune faute à se reprocher soit à l'égard du gouvernement, soit envers le commandant du régiment, il eut une certaine appréhension à la vue de ce dernier, qui était pourtant encore récemment son camarade, et il se sentit fléchir sur ses jarrets devant lui, tellement ce colonel mit de hauteur dans sa façon de se lever et de l'écouter. En outre l'aide de camp aussi, resté assis là, le troublait par sa pose et son regard qui semblaient lui dire : « Je ne suis ici que comme ami de votre colonel. Ce n'est pas à moi que vous vous présentez, je n'ai ni le droit ni le désir d'exiger de vous la moindre marque de respect ». « C'est curieux, pensait de son côté Kozeltsov en examinant son chef, il n'y a que sept semaines qu'il a pris son régiment et déjà dans tout ce qui l'entoure, dans son vêtement, dans sa démarche, son regard, se montre l'autorité d'un chef, cette autorité que d'ailleurs il tient moins de son âge, de son ancienneté de services, de son mérite militaire que de la fortune qui s'attache aux fonctions de colonel. Y a-t-il si longtemps, ruminait-il, que ce même Batrichtchev faisait la débauche avec nous, portait des semaines entières les mêmes chemises en indienne insalissable et mangeait, sans jamais inviter personne, ses éternelles côtelettes de hachis et ses croquettes au fromage ? Et maintenant ! Une chemise de toile de Hollande apparaît

par dessous sa tunique de beau drap à larges manches, il fume des cigares de dix roubles, il a sur la table une bouteille de Château-Laffitte de six roubles ; tout cela a dû être acheté à Simféropol par le fourrier à des prix invraisemblables. Et dans ses yeux, cette expression de froid orgueil d'un aristocrate de la fortune qui a l'air de vous dire : « Bien que je sois ton camarade en qualité de colonel

170

de la nouvelle école, n'oublie pas que tu n'as que soixante roubles d'appointements par tiers d'année, tandis qu'il me passe par les mains des dizaines de milliers de roubles et sois bien persuadé que je sais que tu donnerais la moitié de ta vie pour être seulement à ma place. »

— Vous avez mis un peu longtemps à vous guérir, dit le colonel à Kozeltsov, avec un regard froid.

— J'étais malade, colonel, et encore maintenant ma blessure n'est pas très bien cicatrisée.

— Alors vous avez eu tort de revenir, fit le colonel avec un regard un peu incrédule à la solide carrure de l'officier. Vous pouvez tout de même faire votre service ?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien, tant mieux. Alors vous reprendrez à l'enseigne Zaïtsov la neuvième compagnie, celle que vous aviez ; vous allez recevoir l'ordre écrit.

— A vos ordres.

— Veuillez, en vous en allant, m'envoyer l'aide de camp du régiment, conclut le colonel, en indiquant par un léger salut que l'audience était terminée.

Tout en sortant du blindage, Kozeltsov grommela quelque chose à plusieurs reprises en haussant les épaules comme s'il éprouvait un déplaisir, une gêne ou un mouvement de mauvaise humeur et non pas précisément contre le commandant du régiment, il n'avait pas motif pour cela, mais contre lui-même ; il était comme mécontent de tout ce qui l'entourait-La discipline et sa condition, à savoir la subordination, n'est agréable, comme tous les rapports fixés par les règlements, que lorsqu'elle est fondée à la fois sur la reconnaissance réciproque de sa nécessité et sur l'aveu de la part du subordonné de la supériorité,

171

de l'expérience, des mérites militaires, même simplement de la haute valeur morale du chef. Par contre, dès l'instant que la discipline, comme cela se produit souvent

chez nous, ne repose que sur le hasard des nominations ou des considérations de fortune, elle se transforme toujours d'une part en morgue et de l'autre en envie secrète et en animosité, si bien qu'au lieu de produire un effet utile de cohésion des masses en un tout, elle atteint un résultat absolument contraire. L'homme qui ne se sent pas capable, par ses mérites personnels, d'inspirer le respect, redoute instinctivement de se rapprocher de ses subordonnés et s'efforce par des manifestations extérieures d'autorité d'éloigner de lui la critique. Le subordonné, ne voyant que ces marques extérieures et offensantes pour lui du commandement, n'en conclut rien de bon pour son chef, la plupart du temps d'ailleurs injustement.

XVI.

Avant d'aller trouver ses officiers, Kozeltsov s'en fut souhaiter le bonjour à sa compagnie et examiner la position qu'elle occupait. Les parapets de gabions, la topographie des tranchées, les pièces de canon devant lesquelles il passait, même les obus et les éclats qu'il heurtait du pied, tout cela, illuminé continuellement par le feu des décharges, lui était bien connu ; tout cela s'était profondément gravé dans sa mémoire trois mois auparavant, au cours des quinze jours qu'il avait sans discontinuer passés au bastion même. Malgré l'horreur de ces souvenirs, une sorte de charme se mêlait à ce passé et il reconnaissait avec plaisir les lieux et les objets comme si les jours vécus en cet endroit lui avaient procuré

172

beaucoup d'agrément. La compagnie était disposée le long du mur de défense menant au sixième bastion.

Kozeltsov pénétra dans un long abri blindé, complètement ouvert du côté de l'entrée, où on lui avait dit que se trouvait la neuvième compagnie. Littéralement on ne savait pas où y poser le pied, tellement, depuis l'entrée, le blindage était bondé de soldats. En un endroit brûlait une chandelle de suif toute tortue, que tenait un soldat couché. Un autre épelait dans un livre à la lueur de la chandelle. Dans la demi-obscurité et la puanteur de l'abri s'apercevaient des têtes dressées, prêtant une oreille avide au lecteur. Le livre était un abécédaire et, comme il entraînait, l'officier entendit les mots suivants :

« La crainte... de la mort est un sentiment inné chez l'homme »...

— Mouchez la chandelle ! dit une voix. C'est un très beau livre.

« Dieu... existe... » continuait le lecteur.

Lorsque Kozeltsov demanda le sergent-major, celui qui lisait se tut, les soldats remuèrent, toussèrent, se mouchèrent, comme il arrive toujours après un silence forcé. Le sergent-major, en se reboutonnant, se leva' du groupe occupé à la lecture

et au travers des jambes de ceux qui ne savaient où les caser et même en marchant dessus, s'approcha de l'officier.

— Bonjour, frère ! c'est là toute notre compagnie?

— Bonne santé et bons souhaits d'arrivée, Votre Noblesse ! répondit le sous-officier avec un gai et amical clin d'œil. Alors vous êtes rétabli, Votre Noblesse? Allons, Dieu soit loué. On commençait à s'ennuyer sans vous.

On voyait de suite que Kozeltsov était aimé à la compagnie.

173

Dans le fond du blindage on entendait des voix se répéter : « L'ancien capitaine est arrivé, celui qui était blessé, Kozeltsov, Mikhaïl Sémionytch » et autres propos semblables. Quelques-uns même s'avancèrent vers lui et le tambour vint le saluer.

— Bonjour, Obantchouk ! dit Kozeltsov. Ça va toujours ? Bonjour, les enfants ! ajouta-t-il en élevant la voix.

— Bonne santé ! entendit-on résonner dans tout l'abri.

— Comment vont les affaires, les enfants ?

— Mal, Votre Noblesse : le Français a le dessus. Ah ! il nous en envoie depuis ses retranchements et on en a assez, mais il ne sort pas à découvert.

— Peut-être que j'aurai la chance de le voir sortir, les enfants ! répondit l'officier. Ce ne sera pas la première fois que nous marcherons ensemble et on les rossera encore.

— Heureux de faire notre possible, Votre Noblesse ! dirent plusieurs voix.

— C'est qu'il est brave, Notre Noblesse, ah ! oui, bien brave ! dit le tambour à mi-voix à un de ses compagnons, mais de façon qu'on l'entendît, comme s'il voulait justifier devant lui les paroles de son capitaine et le convaincre qu'il n'y entrait ni vantardise ni invraisemblance.

En quittant ses soldats, Kozeltsov se rendit à la caserne de la défense, pour faire visite à ses camarades les officiers.

XVII.

La grande salle de la caserne était pleine de monde : c'étaient des officiers de toutes les armes, marins, artilleurs et fantassins. Les uns dormaient

d'autres bavardaient assis sur un caisson ou un affût de pièce de forteresse, d'autres encore, qui formaient le groupe le plus important et le plus bruyant derrière la voûte, étaient assis par terre sur des bourkas étendues, en train de boire du porter et de jouer aux cartes.

— Tiens ! Kozeltsov. Kozeltsov, tu as bien fait de venir, tu es un brave !.. Et ta blessure ? dirent des voix de divers côtés. On voyait que là aussi il était aimé et qu'on était content de le revoir.

Après avoir serré la main à ses amis, Kozeltsov se joignit au groupe bruyant des officiers qui jouaient aux cartes, parmi lesquels il y avait surtout de ses camarades. Un beau brun, maigre et sec, au long nez, avec de grandes moustaches qui prenaient sur les joues, taillait une banque de ses doigts fins et blancs, dont l'un était orné d'un gros anneau d'or armorié. Il taillait vite et sans soin, visiblement ému, en se donnant un air indifférent. A sa droite, était étendu accoudé un major grisonnant, déjà passablement éméché qui, avec un sang-froid affecté, pontait à un demi-rouble la partie et réglait son compte immédiatement. A sa gauche, se tenait accroupi un petit officier au teint coloré et au visage en sueur qui souriait et plaisantait d'un air contraint quand ses cartes étaient tuées. Il fouillait sans cesse dans la poche vide de son pantalon et jouait par grosses mises, mais évidemment non argent comptant, ce qui faisait faire la grimace au beau brun. Dans la pièce, tenant une grosse liasse d'assignats, allait et venait un officier chauve, maigre et pâle, au visage glabre, avec une bouche énorme et méchante, qui ne faisait que mettre au va-banque de l'argent liquide et gagnait à tout coup.

Kozeltsov avala un verre d'eau-de-vie et prit place auprès des joueurs.

— Pontez donc, Mikhaïl Sémionytch ! lui dit le banquier. Vous avez apporté des masses d'argent, je suppose.

— Où les aurais-je pêchés! Au contraire, j'ai dépensé en ville mon dernier argent.

— Que dites-vous ? Sûrement vous avez roulé quel qu'un à Simféropol.

— Ah ! de bien peu, dit Kozeltsov, mais ne se souciant pas d'être cru, il se déboutonna et prit de vieilles cartes.

— On peut toujours essayer. Quelles farces ne fait pas le diable ! Il y avait un moucheron qui, vous savez, a su faire des prodiges. Buvons seulement un peu pour nous donner du courage.

Peu de temps après, ayant absorbé encore trois petits verres et plusieurs gobelets de porter, il se trouva monté au diapason de la société, c'est-à-dire qu'il vit un peu les choses à travers un brouillard et qu'il perdit ses derniers trois roubles.

Le petit officier tout en sueur avait déjà à son compte une perte de cent cinquante roubles.

— Décidément, ça ne va pas, fit-il en préparant négligemment une nouvelle carte.

— Veuillez envoyer, lui dit le banquier, en s'arrêtant un instant de tailler et en le regardant.

— Permettez-moi d'attendre à demain, répondit l'officier en se levant et en fouillant vainement sa poche vide.

— Hum ! grogna le banquier et, distribuant rageusement les cartes à droite et à gauche, il acheva la taille. Tout de même, ça ne peut pas continuer comme ça, continua-t-il en posant les cartes. Je fais

176

grève. Ça ne peut pas durer, Zakhar Ivanytch, nous jouons argent comptant et non sur l'ardoise.

— Quoi ? N'avez-vous donc pas confiance en moi ? C'est drôle, ma parole !

— Et qui va donc me payer ? grommela le major, déjà fortement pris de boisson et qui venait de gagner huit roubles. J'ai réglé déjà plus de vingt roubles et quand je gagne, je ne touche rien.

— Et moi, avec quoi paierai-je ? dit le banquier, s'il n'y a pas d'argent sur table.

— Ça m'est bien égal ! s'écria le major en se levant, je joue avec vous, avec d'honnêtes gens et non avec ceux-là.

L'officier se fâcha soudain.

— Je dis que je paierai demain ; comment osez-vous m'adresser des injures ?

— Je dis ce qui me plaît ! Les honnêtes gens n'agissent pas ainsi, voilà tout.

— Allons, assez, Fédor Fédoryth ! firent tous les autres pour retenir le major. Cela suffit.

Mais ou eût dit que celui-ci n'attendait que cet appel au calme pour se livrer à toute sa fureur. Il bondit soudain et se dirigea en titubant vers son adversaire.

— Je vous dis des insolences? Et qui donc est votre aîné, qui donc sert le tsar depuis plus de vingt ans? Des injures? Gamin que tu es! cria-t-il soudain d'une voix perçante, excité de plus en plus par les éclats de sa propre voix. Misérable !

Tirons plutôt le rideau sur cette scène profondément affligeante. Demain, aujourd'hui même, peut-être, chacun de ces hommes ira avec joie et orgueil s'exposer à la mort et saura mourir avec calme et fermeté. La seule consolation, dans ces circonstances qui glacent d'épouvante l'imagination la plus maîtresse

177

d'elle-même, où disparaît tout ce qui est humain, où toute espérance de salut s'évanouit, la seule consolation est dans l'oubli, dans l'abolition de la conscience. Au fond de l'âme de chacun de nous se cache la noble étincelle qui en fera un héros ; cette étincelle se lasse de toujours briller, mais vienne la minute fatale, elle éclatera en grande flamme et éclairera de grandes choses.

XVIII

Le lendemain, le bombardement continua toujours avec la même violence. A onze heures du matin, Volodia Koseltsov se trouvait parmi les officiers de la batterie et ayant pu déjà un peu s'accoutumer à eux, examinait ces nouveaux visages, observait, contait des anecdotes. Cette conversation modeste, avec quelque prétention à la science, des officiers d'artillerie, lui inspirait du respect et lui était agréable. La jolie mine d'ailleurs de Volodia, réservée et innocente, prédisposait en sa faveur. Le plus ancien des officiers dans la batterie, le capitaine, un roux de petite taille, portant un toupet et les cheveux lissés sur les tempes, qui avait été nourri dans les anciennes traditions de l'artillerie, un chevalier servant des dames posant pour le savant, interrogeait le jeune homme sur ses connaissances dans son art, sur les nouvelles découvertes, le raillait gentiment sur sa jeunesse et sa jolie figure et le traitait en somme comme s'il était son fils, ce qui n'était pas sans plaire beaucoup à Volodia. Le sous-lieutenant Diadenko, un jeune officier qui parlait par *o* (53) et avait l'accent petit-russien, avec son manteau déchiré et ses cheveux ébouriffés, bien qu'il eût le verbe très haut et qu'il ne laissât échapper aucune occasion de discuter

178

âprement sur tout sujet, malgré ses mouvements brusques, plut quand même à Volodia qui, sous cette rude écorce, eut vite fait d'apercevoir un excellent homme et un très bon cœur. Diadenko offrait à tout moment ses services au jeune officier et lui démontrait qu'aucune des batteries de Sébastopol n'avait été établie suivant les

règles. Il n'y eut que le lieutenant Tchernovitski, avec ses hauts sourcils, bien qu'il fût plus poli que tous les autres et qu'il portât une tunique assez propre, non pas neuve, il est vrai, mais soigneusement raccommodée, bien qu'il exhibât une chaîne d'or sur un gilet de satin, qui ne fut pas beaucoup du goût du jeune homme. Il ne cessait de le questionner sur l'empereur et le ministre de la guerre, il lui racontait, avec un enthousiasme assez factice, les exploits de bravoure accomplis à Sébastopol, il se plaignait de la rareté du vrai patriotisme, de l'absurdité des dispositions prises, bref, il faisait étalage de beaucoup de connaissances, d'esprit et de nobles sentiments ; mais tout cela parut à Volodia être appris d'avance et peu naturel. Et surtout, il avait remarqué que les autres officiers évitaient presque de parler à Tchernovitski. Le junker Vlang que, la veille, Volodia avait dérangé dans son sommeil, était présent également. Il ne disait rien. Assis modestement dans son coin, il riait quand il y avait de quoi rire, rappelait aux autres ce qu'ils oubliaient, faisait servir l'eau-de-vie et roulait les cigarettes de tous les officiers. Etaient-ce les manières modestes et polies de Volodia, qui le traitait comme un officier et non pas comme un gamin dont on se faisait un jouet, était-ce son physique agréable qui avait séduit *Vlanga*, ainsi que l'appelaient les soldats, en donnant, ou ne sait pourquoi une terminaison féminine à ce nom, toujours est-il

179

que le junker ne détachait pas ses grands yeux, bons mais assez sots, du visage du nouvel officier ; il devinait et prévenait ses moindres désirs, comme étant sans cesse en une sorte d'extase qui, bien entendu, n'échappa pas aux autres et provoqua leurs rires.

Avant le dîner, on releva de son poste au bastion le capitaine en second qui vint rejoindre la société. Cet officier, nommé Kraut, était blond, dégourdi et beau garçon, il avait de longues moustaches et des favoris roux ; il parlait très bien le russe, mais trop correctement et avec trop d'élégance pour un vrai Russe. Dans son service et sa manière de vivre, il se comportait comme quand il parlait. Il remplissait parfaitement ses fonctions, était un excellent camarade et l'homme le plus sérieux dans les affaires d'argent ; mais comme homme, tout simplement, il lui manquait quelque chose, justement parce qu'il était vraiment trop parfait. Comme tous les Allemands devenus Russes, par un étrange contraste avec les Allemands d'Allemagne qui sont des idéalistes, il était pratique au plus haut degré.

— Le voilà, notre héros, qui arrive, dit le capitaine, tandis que Kraut avec de grands gestes et en faisant tinter ses éperons entraît gaîment. Que désirez-vous, Friedrich Krestianytsch, du thé ou de l'eau de-vie?

— J'ai déjà commandé du thé, répondit l'officier interpellé, mais tout de même on peut prendre de l'eau-de-vie pour se réjouir un peu le cœur. Très heureux de faire votre connaissance, soyez le bienvenu ici, ajouta-t-il à l'adresse de Volodia qui se levait pour saluer. Capitaine en second Kraut. Un artificier m'avait dit au bastion que vous étiez arrivé hier au soir.

— Je vous remercie beaucoup de votre lit ; j'y ai couché cette nuit.

— Y avez-vous été bien ? Il a un pied de cassé et il n'y a personne pour le raccommoder par ce temps de siège. Il a fallu le caler.

— Eh bien, la faction s'est bien passée ? demanda Diadenko.

— Oui, pas mal. Il y a Skvortsov qui a été atteint et ils ont bien arrangé hier un affût : ils ont mis en miettes le flasque.

Il se leva et se mit à aller et venir. Il était visible qu'il jouissait du plaisir d'avoir échappé au danger.

— Eh bien ! Dmitri Gavriyltch, dit-il en tapant amicalement sur les genoux du capitaine, comment ça va-t-il, mon père ? Et les promotions proposées ? Il n'en est pas encore question ?

— Non, encore rien.

— Et il n'y en aura pas, affirma Diadenko, je vous l'avait prédit.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le rapport a été mal fait.

— Ah ! le chicanier, le chiacanier ! dit Kraut avec un gai sourire. Une vraie caboche de Petit-Russien ! Eh bien, pour vous faire enrager, vous allez passer lieutenant.

— Pas le moins de monde.

— Vlang, apportez-moi donc ma pipe et bourrez-la, cria Kraut au junker qui tout de suite courut chercher la pipe.

Cet homme donnait de l'entrain à tout le monde ; il faisait des récits du bombardement, demandait ce qu'on avait fait en son absence, interpellait chacun.

XIX

— Eh bien ! vous êtes déjà installé chez nous ? demanda Kraut à Volodia. Pardon, quel est votre prénom et votre patronyme ? Vous connaissez les usages dans l'artillerie ? Avez-vous acquis un cheval de selle ?

— Non, répondit Volodia, je ne sais comment faire. J'en ai parlé au capitaine : « Je n'ai pas de cheval, lui ai-je dit, et d'argent pas davantage ; j'attends d'avoir touché mes frais de fourrage et de route. » Jusque là j'ai l'intention de demander son cheval au commandant de batterie, mais je crains qu'il ne me refuse.

— Apollon Serguïéitch ! dit Kraut en produisant un petit bruit des lèvres marquant le doute et il regarda le capitaine : Vous croyez !

— Et puis, s'il refuse, c'est un petit malheur, répondit le capitaine ; à vrai dire, ici on n'a pas beaucoup besoin d'un cheval. D'ailleurs, on peut toujours essayer ; je le lui demanderai aujourd'hui même.

— Ah ! vous ne le connaissez pas, intervint Diadenko. Il refuserait tout autre chose, mais pour cela, jamais de la vie... Voulez-vous parier ?

— C'est bien connu, vous êtes toujours là pour contredire.

— Si je contredis, c'est que je suis sûr. Pour tout autre chose il est avare, mais il donnera son cheval, parce que cela ne lui fera aucune économie.

— Comment ! aucune économie ! alors que l'avoine lui revient ici à huit roubles, dit Kraut. Il y a économie à ne pas entretenir inutilement un cheval.

182

— Demandez donc Skvoretz (54), Vladimir Sémionytch ! proposa Vlang qui revenait avec la pipe de Kraut. C'est un excellent cheval.

— Celui qui vous a versé dans un fossé à Soroki (55), hein, Vlanga ? dit en riant le capitaine en second.

— Mais, qu'est-ce que vous parlez d'avoine à huit roubles, insista Diadenko, alors que le cours chez lui est à dix roubles et demi ; il va de soi qu'il n'a rien à gagner.

— Et croyez-vous qu'il ne lui reste rien entre les mains ! Si jamais vous êtes commandant de batterie, vous ne prêterez pas votre cheval, même pour une promenade en ville.

— Quand je serai commandant de batterie, mes chevaux, mon père, auront quatre garnets d'avoine à manger par jour et je ne m'en ferai pas des rentes, n'ayez crainte.

— Qui vivra verra, dit le capitaine en second, vous aussi, vous ferez des bénéfices et ceux-là également, quand ils commanderont une batterie, rempliront leurs poches avec ce qu'ils pourront ramasser, ajouta-t-il en désignant Volodia.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer, Friedrich Krestianytch, que ceux-là aussi voudront faire des profits ? intervint Tchernovitski. Il a peut-être bien de la fortune : alors, pourquoi en ferait-il ?

— C'est qu'aussi... excusez, capitaine, dit Volodia en rougissant jusqu'aux oreilles... c'est que je trouve cela malhonnête.

— Hé ! voyez donc cet homme à principes ! dit Kraut. Arrivez seulement au grade de capitaine et vous ne parlerez plus ainsi.

— Je m'en moque ; tout ce que je dis, c'est que

183

je ne dois pas prendre l'argent qui ne m'appartient pas.

— Et moi je vous dirai ceci, jeune homme, commença le capitaine sur un ton plus sérieux. Savez-vous que lorsque vous commanderez une batterie, il vous restera sûrement entre les mains, si vous conduisez bien vos affaires, dans les cinq cents roubles en temps de paix et, en temps de guerre, dans les sept à huit mille roubles, rien que sur les chevaux. Le commandant de batterie n'a pas à se mêler des vivres des soldats : c'est là une tradition constante dans l'artillerie. Si vous êtes un mauvais administrateur, il ne vous restera rien. Maintenant, vous avez à dépenser, en plus de ce qui est réglementaire, ajouta-t-il en comptant sur ses doigts ; pour la ferrure, primo ; pour la pharmacie, secundo ; pour les frais du bureau, tertio ; pour les chevaux de selle, on vous donne cinq cents roubles, par animal, mon père, tandis que le prix de la remonte est de cinquante, c'est ce qu'on exige, quarto. Vous devez, contrairement aux règlements, renouveler les cols des soldats, avoir un boni pour le charbon ; vous tenez table ouverte pour les officiers. Si vous êtes commandant de batterie, il vous faut vivre convenablement : vous avez besoin d'un équipage, d'une pelisse, de toutes sortes d'objets, de ceci, de cela, de mille choses... que sais-je ?

— Et le principal, intervint le capitaine qui jusque là avait gardé le silence, le voici, Vladimir Sémyonytch. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'un homme comme moi, par exemple, qui a servi pendant vingt ans avec deux cents roubles d'appointement, est constamment dans le besoin : comment ne pas lui accorder le moyen de s'assurer, après son service, au moins un morceau de pain pour ses vieux jours, alors que les

184

commissionnaires ramassent en une semaine des dizaines de mille de roubles !

— Hé ! que signifie tout cela ? reprit le capitaine en second, ne vous hâtez pas de juger les gens ; faites toujours votre service et vous verrez ensuite.

Volodia fut extrêmement confus et mortifié d'avoir ainsi parlé sans réfléchir ; et il murmura quelque chose entre ses dents et continua à écouter en silence Diadenko qui bataillait avec la plus grande ardeur pour contredire ses adversaires.

La dispute fut interrompue par l'arrivée du brosseur du colonel annonçant que le dîner était servi.

— Vous devriez dire à Apollon Serguieévitch qu'il nous fasse donner aujourd'hui du vin, dit Tchernovitski au capitaine en se reboutonnant. Pourquoi donc tant lésiner ? Qu'il vienne à être tué et cela ne profitera à personne.

— Vous le lui direz vous-même, répondit le capitaine.

— Non, vous êtes le plus ancien : il faut observer la hiérarchie en tout.

XX

Une table avait été éloignée de la paroi et recouverte d'une serviette malpropre dans la pièce même où Volodia s'était présenté la veille au colonel. Le chef de la batterie lui tendit cette fois-ci la main et l'interrogea sur Pétersbourg et sur son voyage.

— Voyons, messieurs, que ceux qui boivent de l'eau-de-vie veuillent bien s'approcher. Les enseignes n'en boivent pas, ajouta-t-il en souriant pour Volodia.

Le chef n'avait plus du tout l'air sévère de la veille ; il avait au contraire la mine d'un maître de maison affable et hospitalier et d'un camarade supérieur en

185

grade. Tous les officiers néanmoins, depuis le vieux capitaine jusqu'à ce disputeur de Diadenko, par leur façon de parler en fixant le colonel avec politesse, par leur manière de raser les murs en s'avançant l'un après l'autre pour boire leur eau-de-vie, montraient déjà suffisamment tout le respect qu'ils avaient pour lui.

Le repas consistait en une grosse soupière de chtchi où nageaient des morceaux de bœuf gras, assaisonné très fortement de poivre et de laurier, en tranches à la polonaise avec de la moutarde et en koldouny confectionnés avec un beurre pas très frais (56). Il n'y avait pas de serviettes, les cuillers étaient de fer-blanc ou de bois, les convives ne disposaient que de deux verres et sur la table n'apparut qu'une pauvre carafe d'eau ébréchée. Pourtant le dîner fut gai ; les conversations ne tarirent pas. Il fut question d'abord de la bataille d'Inkermann à laquelle la batterie avait pris part: chacun donnait ses impressions ou formulait ses appréciations sur les causes de l'insuccès et se taisait aussitôt que le commandant de batterie voulait parler. Puis, tout naturellement on passa à l'insuffisance du calibre des pièces légères, aux perfectionnements nouveaux des canons, ce qui donna l'occasion à Volodia de faire preuve de ses connaissances en artillerie. On ne s'arrêta pas à parler de la terrible situation actuelle de Sébastopol, comme si chacun y pensait déjà beaucoup trop pour s'en entretenir. Il ne fut nullement question non plus, à la grande surprise et à la mortification de Volodia, des obligations de service que celui-ci devait remplir,

comme s'il n'était venu à Sébastopol que pour parler des moyens d'alléger les pièces de canon et pour dîner chez le chef de batterie. Au cours du repas une bombe tomba non

186

loin de la maison qu'ils occupaient. Le plancher et les murailles furent ébranlés comme par un tremblement de terre et les vitres se ternirent sous l'effet de la fumée.

— C'est ce que vous n'avez pas vu, je pense, à Pétersbourg ; mais ici on a souvent de pareilles surprises, dit le commandant. Regardez donc, Vlang, où ça a éclaté.

Vlang regarda et dit que c'était sur la place et il ne fut plus question davantage de l'incident.

Vers la fin du dîner, un petit vieillard, le scribe de la batterie, entra avec trois enveloppes cachetées et les remit au chef : « Cette lettre-ci est extrêmement urgente, dit-il ; un cosaque vient de l'apporter de la part du commandant de l'artillerie ». Chacun des officiers fixa avec une anxieuse attente les mains expertes en pareille matière de leur chef qui brisaient le cachet et tiraient de l'enveloppe ce papier « extrêmement urgent » .«Qu'est-ce que cela peut bien être ? », se demandaient-ils. Cela pouvait être un ordre de congé définitif pour quitter Sébastopol, cela pouvait être une désignation de toute la batterie pour les bastions.

— Encore ! dit le commandant de batterie, en rejetant avec colère le papier sur la table.

— De quoi s'agit-il, ApollonSerguieitch ? demanda l'officier le plus élevé en grade.

— On réclame un officier avec des servants pour une batterie de mortiers là-bas. En tout, je n'ai que quatre officiers et mes servants ne sont pas même au complet, grommela le colonel et voilà encore qu'on m'en demande. Il faudra cependant que quelqu'un y aille, messieurs, ajouta-t-il, après un instant de silence. Il y a ordre d'être à sept heures au Cheval de frise...

187

Envoyez-moi le sergent-major ? Lequel d'entre vous ira ? Voyons, décidez, messieurs, répéta-t-il.

— Il y en a qui n'y sont jamais allés, dit Tchernovitski, en faisant allusion à Volodia.

Le chef de batterie ne dit pas mot.

— Oui, je veux bien y aller, dit Volodia qui sentit une sueur froide lui baigner la nuque.

— Et pourquoi donc ? interrompit le capitaine. Bien entendu, personne ne refuserait, mais il ne convient pas de s'offrir soi-même. Puisque Apollon Serguieitch nous laisse libres, tirons au sort comme nous avons fait l'autre fois.

Tous furent d'accord. Kraut prépara des bouts de papier, les roula et les plaça dans une casquette. Le capitaine se mit à plaisanter et même profita de l'occasion pour demander du vin au colonel, afin de se donner du courage, dit-il. Diadenko restait à sa place, taciturne ; Volodia souriait vaguement ; Tchernovitski assurait qu'il serait sûrement désigné par le sort ; Kraut restait très calme.

On fit tirer Volodia le premier. Il prit un billet qui était un peu plus long que les autres, mais tout de suite il eut envie de le changer, il en prit un autre moins long et plus gros et, après l'avoir déplié, il lut : « Aller. »

— C'est moi, dit-il en laissant échapper un soupir.

— Eh bien, alors, bonne chance ! Vous allez voir le feu du premier coup, dit le chef de batterie, en regardant, avec un bon sourire le visage troublé de l'enseigne, préparez-vous au plus vite. Et, pour que ce soit plus gai, Vlang ira avec vous comme artificier.

188

XXI

Vlang fut extrêmement satisfait d'avoir été désigné, il courut à la hâte se préparer et, une fois habillé, vint aider Volodia ; il ne cessait de l'engager à emporter avec lui et un lit de camp et une pelisse et de vieux fascicules des *Annales de la Patrie* (57) et une cafetière à esprit de vin, et bien d'autres choses inutiles. Le capitaine lui conseilla d'étudier, d'après le *Manuel* (*), le tir des mortiers et d'en transcrire immédiatement la table des angles de tir. Volodia se mit tout de suite à l'ouvrage et, avec surprise et joie, constata que, s'il était encore quelque peu tourmenté par la crainte du danger et plus encore par l'idée qu'il pourrait se montrer lâche, ce n'était plus du tout au même point que la veille. Gela était dû aux impressions et aux occupations de la journée et aussi surtout à ce que la peur, comme tout sentiment violent, ne saurait se maintenir longtemps avec la même intensité. En un mot, il en était arrivé à surmonter ses terreurs. A sept heures, au moment où le soleil commençait à se cacher derrière la caserne Nicolas, le sergent-major entra pour lui annoncer que les hommes étaient prêts et attendaient.

— J'ai remis la liste à Vlanga. Vous voudrez bien la lui demander, Votre Noblesse, dit-il.

Une vingtaine de soldats d'artillerie, armés de sabres-baïonnettes, mais sans équipement, stationnaient au coin de la maison. Volodia s'avança vers eux en compagnie du junker. « Faut-il leur faire un

(*) Le *Manuel* à l'usage des officiers d'artillerie par Bézac. (Note de Tolstoï).

189

petit discours, ne leur dire que : Bonjour, les enfants ! on ne rien dire du tout ? pensa-t-il. Mais pourquoi ne pas leur dire : Bonjour, les enfants ! C'est même obligatoire. » Et tout d'un coup il se mit à crier de sa petite voix sonore : « Bonjour, les enfants ! » Les soldats lui répondirent gaiement. Cette voix jeune et fraîche résonnait agréablement aux oreilles de chacun. Volodia marcha gaillardement à leur tête et bien que son cœur battît comme s'il avait couru pendant plusieurs verstes à perdre haleine, sa démarche était légère et sa mine joyeuse. Arrivé auprès du mamelon Malakhov (58), alors qu'il gravissait la pente, il remarqua que Vlang, qui ne le quittait pas d'une semelle et qui paraissait si brave entre quatre murs, ne faisait que se retourner et que baisser la tête, comme si les bombes et les boulets, qu'on entendait siffler très nombreux en cet endroit, se dirigeaient tous sur lui. Plusieurs des soldats faisaient de même et sur la plupart des visages se montrait sinon la peur, du moins l'inquiétude. Cette constatation rassura et aguerrit définitivement Volodia.

« Me voici donc, moi aussi, sur le mamelon Malakhov que j'avais bien tort de croire si effrayant. Et je peux avancer sans courber la tête devant les boulets et j'ai beaucoup moins peur que tous les autres ! Je ne suis donc pas un lâche », pensa-t-il avec satisfaction et même avec certain air de suffisance.

Pourtant cette intrépidité et ce mouvement de fatuité lurent bien vite mis à l'épreuve par le spectacle qui se présenta à lui inopinément dans les ténèbres, à la batterie Kornilov, alors qu'il était à la recherche du chef du bastion. Quatre matelots tenaient, près du parapet, par les bras et les jambes, un cadavre sanglant dépouillé de ses bottes et de sa capote et le balançaient pour le

190

précipiter par dessus le parapet. Le lendemain d'un bombardement, en effet, on ne parvenait pas à ramasser tous les corps sur les bastions et on les amoncelait dans le fossé pour en débarrasser les batteries. Volodia fut un instant frappé de stupeur, en voyant le corps heurter le sommet du parapet, puis rouler lentement dans la fosse (59). Par bonheur pour lui, au même moment, il se croisa avec le chef du bastion qui lui transmit les ordres et lui fournit un guide pour le mener à la batterie et au blindage désigné pour les servants. Je me dispenserai de narrer toutes les horreurs,

tous les dangers que notre héros rencontra et ses désillusions pendant cette soirée-là ; comment, au lieu d'un matériel de tir comme il en avait vu au champ de tir de Volkovo (60), dans toutes les conditions possibles de précision et d'ordre qu'il espérait rencontrer également à la batterie, il se trouva en présence de deux mortiers sans appareils de pointage, dont l'un avait été endommagé par un boulet à la gueule et l'autre reposait sur les débris d'une plateforme démolie ; comment aucun des projectiles n'avait le poids indiqué dans le Manuel ; comment deux de ses hommes furent blessés et comment lui-même enfin se trouva plus de vingt fois à deux doigts de la mort. Par bonheur on lui avait assigné comme aide un chef de pièce d'une taille colossale, un marin qui, depuis le commencement du siège, maniait ces mortiers et l'avait persuadé qu'on pouvait se servir encore de ces engins : il l'avait conduit de nuit avec une lanterne dans tout le bastion aussi tranquille que s'il avait été dans son jardin et lui avait promis que pour le lendemain tout serait arrangé. Le blindage dans lequel son guide l'avait conduit était creusé dans un sol rocailleux, profond de deux sagènes

191

cubiques, en forme de fosse allongée recouverte par des poutres en chêne d'une archine d'épaisseur. Il put s'y loger avec tous ses hommes. Aussitôt que Vlang eut aperçu la petite porte basse d'une archine environ de haut, du blindage, il s'y précipita le premier à corps perdu, avant tous les autres, si bien qu'il faillit se casser un membre sur le sol raboteux et se fourra dans un coin d'où il ne bougea plus. Quant à Volodia, lorsque tous ses soldats se furent casés par terre le long des parois, quelques-uns fumant leur pipe, il cala son lit dans un coin, alluma une bougie et s'allongea, la cigarette aux lèvres. Au-dessus, des détonations continues se faisaient entendre, pas très violentes cependant, hormis un canon placé tout près qui ébranlait si fort le réduit que de la terre tombait du plafond. Dans le blindage même tout était calme. Les hommes, encore quelque peu effarouchés en présence du nouvel officier, échangeaient de rares paroles, pour se dire l'un à l'autre de se ranger ou se demander du feu ; un rat grattait quelque part entre les pierres, tandis que Vlang, incomplètement remis de ses émotions et avec des regards égarés à droite et à gauche, poussait tout d'un coup de bruyants soupirs. Volodia, étendu sur sa couchette, dans ce coin bondé de gens, à la lueur de sa seule bougie, éprouvait le même sentiment de bien-être que dans son enfance, lorsque, en jouant à cache-cache, il se fourrait dans une armoire ou dans les jupes de sa mère et que, retenant sa respiration, il restait aux écoutes, terrorisé par l'obscurité et en même temps éprouvant de vraies délices. Il avait le cœur à la fois quelque peu serré et dilaté par la joie.

192

Dix minutes plus tard, les soldats s'étaient enhardis et s'étaient mis à causer entre eux. Tout près de la fenêtre et du lit de l'officier se trouvaient placés les plus gradés, deux artificiers : l'un, un vieux à cheveux blancs, décoré de toutes les croix et médailles, à l'exception de celle de Saint-Georges ; l'autre, un jeune, sorti des enfants de troupe, qui fumait des cigarettes roulées d'avance. Le tambour, comme toujours, s'était mis complaisamment au service de l'officier. Des bombardiers et les artilleurs montés étaient assis dans le voisinage, tandis que là-bas, dans l'ombre près de l'entrée s'étaient casés les «humbles». Ce fut parmi eux que la conversation s'engagea. Elle eut pour prétexte le bruit que fit un homme en pénétrant brusquement dans l'abri.

— Eh bien ! frère, tu ne tiens pas à moisir dans la rue ? Les filles ne s'y amusent donc plus ? demanda une voix.

— On y chante de si belles chansons qu'au village on n'en a jamais entendu de pareilles, dit en riant celui qui avait fait irruption dans le blindage.

— Et Vassine n'aime pas les bombes, oh ! mais, pas du tout ! dit-on dans le coin aristocratique.

— Oui, mais quand il le faut, ça change de note ! répondit la voix lente de Vassine qui faisait taire tous les autres quand il parlait. Le 24 de ce mois, fallait voir comme on tirait jusqu'à la gauche ; mais quoi ? Si on nous tue dans la m..., le gouvernement ne nous dira pas même merci, à nous autres.

A ces paroles, ils partirent tous d'un éclat de rire.

193

— A propos, Melnikov, je crois bien qu'il est toujours dehors, dit quelqu'un.

— Ramenez-le donc par ici, ce Melnikov, dit le vieil artificier ; c'est vrai qu'on va le tuer comme ça, pour rien.

— Quel est ce Melnikov ? demanda Volodia.

— Ah ! Votre Noblesse, c'est une espèce d'imbécile de chez nous. Il n'a peur d'absolument rien et le voilà maintenant toujours dehors. Vous le verrez : il a tout à fait l'air d'un ours.

— Oui, mais il sait conjurer les sorts, dit dans l'autre coin la voix lente de Vassine.

Melnikov entra à ce moment. C'était un homme roux, le teint coloré, de forte corpulence, ce qui est extrêmement rare chez des soldats ; il avait un énorme front proéminent et des yeux d'un bleu clair à fleur de tête.

— Quoi ? Tu n'as pas peur des bombes ? demanda Volodia.

— Pourquoi en avoir peur ! répondit Melnikov, en se faisant petit et en se grattant. Les bombes ne me tueront pas, je le sais bien.

— Alors, tu resterais volontiers par ici ?

— Oui, c'est sûr, que je voudrais. On s'y amuse, répliqua-t-il en éclatant de rire soudain.

— Oh ! alors il faudrait te prendre pour une sortie. Si tu veux, j'en parlerai au général ? fit Volodia qui cependant ne connaissait aucun général.

— Comment donc ! Mais oui, je veux bien ! Et Melnikov se cacha derrière les autres.

— Si on jouait à la bernique, les enfants ! Qui est-ce qui a des cartes ? dit-il alors d'une voix précipitée.

Bientôt en effet une partie s'engagea dans le coin de derrière ; des tapes sur le nez, des rires, des cris

194

pour annoncer les atouts retentirent. Volodia prit le thé avec le samovar que le tambour lui avait préparé, en offrit aux artificiers, plaisanta, bavarda avec eux, désireux de se faire une popularité et fort satisfait des égards qu'ils lui témoignaient. Les soldats, de leur côté, voyant que le maître était « simple », se mêlèrent à la conversation. L'un racontait que l'état de siège à Sébastopol allait bientôt finir, que quelqu'un de la marine, en qui il avait confiance, lui avait dit que « Kistentine », le frère du tsar, allait arriver à leur secours avec une flotte « méricaine », qu'il y aurait sous peu un accord défendant de tirer le canon pendant quinze jours et leur permettant de respirer, disant aussi que si quelqu'un enfreignait la défense, il paierait une amende de soixante-quinze kopeks pour chaque coup de feu tiré.

Vassine, que Volodia avait pu déjà examiner, était de petite taille, avait de gros bons yeux et portait les favoris ; il raconta, d'abord au milieu du silence général puis des rires, comment, étant en permission, on avait été en premier lieu enchanté de le voir, mais qu'ensuite son père l'avait envoyé au travail, que le lieutenant forestier lui avait dépêché ses drojkis pour qu'il allât chercher sa femme. Toutes ces histoires divertirent beaucoup Volodia. Il ne ressentait plus aucune terreur ni n'était incommodé par l'étroitesse du réduit et la pesanteur de l'air ; bien au contraire, il se sentait léger et très à son aise.

Déjà beaucoup de soldats ronflaient. Vlang lui aussi s'allongea sur le sol et le vieil artificier, qui avait étendu à terre son manteau, marmottait en se signant ses prières du soir, quand Volodia voulut sortir du blindage pour voir ce qui se passait dehors.

— Enlève donc tes jambes ! se disaient les soldats

l'un à l'autre, lorsqu'il se leva et ils lui ouvrirent un passage.

Vlang qui paraissait endormi, leva brusquement la tête et saisit Volodia par le pan de sa capote.

— Voyons, écoutez-moi, n'y allez pas. Est-ce possible ? dit-il avec insistance et les larmes aux yeux. C'est que vous ne savez sans doute pas ; là-bas les boulets pleuvent sans discontinuer ; il vaut mieux rester ici...

Malgré les supplications de Vlang, Volodia se glissa hors du blindage et alla s'asseoir sur le seuil où Melnikov était occupé à se rechausser.

L'air était frais et pur, surtout au sortir de l'abri, la nuit était claire et tranquille. Dans le fracas de la canonnade s'entendaient le grincement des chariots amenant des gabions et les voix d'hommes travaillant sur la poudrière. Le ciel étoilé s'élevait haut, parcouru sans cesse par les traits incandescents des obus ; à gauche, une faible ouverture d'une archine de diamètre conduisait dans un autre blindage où l'on apercevait des jambes et des dos de marins dont on entendait les voix avinées ; en avant se voyait la butte de la poudrière, auprès de laquelle passaient des silhouettes d'hommes courbés en deux, tandis que, juste au sommet, sous les balles et les projectiles qui ne cessaient d'y siffler, était dressée la haute figure en tunique noire d'un individu, les mains dans les poches, qui tassait avec les pieds la terre que d'autres versaient là par sacs. Souvent une bombe arrivait et éclatait très près de la poudrière. Les soldats qui transportaient la terre se courbaient et se garaient ; mais la silhouette noire ne bougeait pas, continuant tranquillement à piétiner le sol et gardait toujours la même attitude.

— Quel est cet homme noir ? demanda Volodia' à Melnikov.

— Je ne sais pas ; je vais aller voir.

— Non, inutile.

Mais Melnikov, sans écouter, se leva, s'approcha du personnage et resta de longs instants auprès de lui, impassible et immobile.

— C'est le préposé à la poudrière, Votre Noblesse ! dit-il en revenant. Elle a reçu une bombe, aussi il y a des fantassins qui y apportent de la terre.

De temps à autre il y avait des projectiles qui semblaient se diriger tout droit sur l'ouverture du blindage. Alors Volodia se cachait dans un angle, réapparaissait,

regardant en l'air s'il n'en venait pas d'autres. Vlang eut beau à plusieurs reprises, depuis le fond de l'abri, supplier l'officier de revenir, celui-ci resta trois heures ainsi sur le seuil, trouvant une sorte de plaisir à tenter ainsi le sort et à regarder les bombes voler dans le ciel. A la fin de la soirée, il s'était rendu compte du lieu d'où sortaient tous ces projectiles, du nombre des pièces et de la direction du tir.

XXIII

Le lendemain 27, après dix heures de sommeil, Volodia frais et dispos sortit de bon matin à l'entrée du blindage. Vlang l'avait accompagné, mais au premier crépitement de balles qu'il entendit, il se précipita tête en avant pour se frayer un passage et en faisant la culbute pour rentrer, à l'hilarité générale des soldats qui en grand nombre étaient également sortis prendre l'air. A part Vassine, le vieil artificier et quelques-uns de leurs camarades qui rarement apparaissaient dans la tranchée, il n'y avait pas moyen de retenir les

197

autres. Tous s'étaient échappés du blindage empesté pour respirer l'air frais du matin et malgré un bombardement tout aussi violent que la veille, ils s'étaient répartis les uns près de l'entrée, les autres sous le parapet. Melnikov, dès la pointe du jour, se promenait dans les batteries, le nez en l'air et indifférent.

Auprès de l'ouverture s'étaient assis deux vieux soldats et un jeune aux cheveux frisés, un juif d'après l'apparence. Ce dernier, qui avait ramassé par terre une balle, l'avait aplatie sur une pierre à l'aide d'un tesson et l'avait découpée avec son couteau en forme de croix de Saint-Georges : les autres le regardaient faire, tout en causant. Effectivement il réussissait très bien son travail.

— Ah ! si on reste encore ici quelque peu, dit l'un, à la paix on aura tous fini son temps.

— Comment ! j'ai encore en tout quatre ans à faire et voilà à cette heure cinq mois que je suis à Sébastopol.

— Pour le congé, ça ne compte pas, tu sais, fit l'autre.

À cet instant un projectile passa en sifflant au dessus de leurs têtes et s'abattit à une archine de Melnikov qui s'approchait d'eux par la tranchée.

— Melnikov a failli être tué, dit un des soldats.

— Il n'y a pas de danger, répondit Melnikov.

— Tiens, voilà une croix d'honneur pour toi, dit le jeune soldat en donnant sa croix à Melnikov.

— Mais non, frère, ici au contraire un mois compte pour une année, il y a un décret pour ça, continuait le premier causeur.

— Quoi qu'il en soit, tout de suite à la paix, il y aura revue du tsar à « Archava » (61) et si on n'est pas libéré, ce sera le congé illimité.

198

A ce moment, une balle par ricochet vint, avec un sifflement aigu, frapper une pierre juste au-dessus de la tête des soldats.

— Prends garde, tu pourrais bien avant ce soir être en congé définitif, fit l'un d'eux. Tous partirent d'un éclat de rire. Ils n'attendirent pas jusqu'au soir, car, deux heures après, déjà deux d'entre eux avaient reçu solde entière et définitive et cinq autres avaient été blessés, ce qui n'empêcha pas les survivants de continuer leurs plaisanteries.

Les deux mortiers, effectivement, furent, dès le matin, réparés de façon qu'on pût s'en servir. A dix heures, sur un ordre du chef du bastion, Volodia réunit son détachement pour se rendre à la batterie.

Les hommes ne conservèrent plus trace de la terreur de la veille, aussitôt qu'ils se mirent à la besogne. Vlang seulement ne pouvait se maîtriser : il continuait à se cacher et à se baisser ; Vassine aussi avait perdu son calme, il ne faisait que s'agiter, que fléchir sur les jarrets. Quant à Volodia, il était dans un grand enthousiasme : il ne lui venait même pas à la pensée qu'il y avait du danger. La joie de bien accomplir son devoir, de ne pas être un lâche, mais au contraire un brave, l'excitation du commandement et de la présence de ses vingt hommes qui, il le savait, étaient là à l'observer curieusement, le transformèrent en un véritable héros. Même il faisait parade de son courage, faisait l'avantageux devant ses soldats, montait sur la banquette et déboutonnait sa capote exprès pour se faire remarquer. Le chef du bastion, qui, à ce moment, parcourait « son domaine » comme il disait, bien qu'il fût habitué depuis huit mois à tous les genres de bravoure, ne put s'empêcher

199

d'admirer ce joli garçon avec sa capote déboutonnée qui laissait voir la chemise rouge embrassant le cou blanc et délicat, son visage et ses yeux tout bouillants d'ardeur, frappant dans ses mains et courant allègrement sur le parapet pour juger de l'effet de tir. A onze heures et demie, la canonnade cessa dans les deux camps et exactement à midi commença l'assaut de la tour Malakhov et des deuxième, troisième et cinquième bastions (62).

De ce côté-ci de la rade, entre Inkermanu et les fortifications de la Siéviernaia, deux marins se trouvaient aux environs de midi postés sur l'éminence du télégraphe. L'un, un officier, regardait à la longue-vue vers Sébastopol, l'autre venait d'arriver, en compagnie d'un cosaque, au pied du grand poteau à signaux (63).

Le soleil haut dans le ciel éclairait la baie et sa lumière se jouait sur les navires immobiles, les voiliers et les barques en mouvement, illuminés de reflets joyeux et chauds. Une brise légère agitait à peine le feuillage des massifs desséchés de chênes aux environs du télégraphe, gonflait la voile des embarcations et soulevait les vagues. Sébastopol, toujours le même avec son église inachevée, ses colonnes, ses quais, son boulevard en pente verdoyant, l'élégant bâtiment de sa bibliothèque, ses petites baies azurées, pleines de mâts, les arceaux pittoresques de ses aqueducs, couvert du nuage bleu de la fumée des canons qu'illumine parfois la flamme pourpre des décharges, ce beau et orgueilleux Sébastopol, qui semble toujours en fêtes, entouré d'un côté de collines

200

jaunes fumantes, de l'autre d'une mer d'un bleu violent qui se joue au soleil, Sébastopol s'étendait là sur la rive opposée de la rade. A l'horizon de la mer, là où traînait la ligne de fumée noire de quelque vapeur, de longs nuages blancs glissaient, présage de vent. Sur toute la ligne des fortifications, surtout sur les hauteurs à gauche, en jets subits, à chaque instant, accompagnées parfois d'un éclair étincelant, même à l'heure de midi, naissaient des bouffées d'une fumée blanche, épaisse et compacte qui grandissaient en prenant diverses formes, s'élevaient et se coloraient de teintes plus sombres. Ces fumées apparaissant tantôt à un endroit, tantôt à un autre, naissaient sur les collines, sur les batteries ennemies et dans la ville et dans les hauteurs du ciel (64). Le fracas des détonations ne cessaient pas et leur roulement ébranlait l'air...

A midi les fumées se firent de plus en plus rares et l'atmosphère fut moins ébranlée.

— Le deuxième bastion ne répond déjà plus, dit l'officier de hussards qui était à cheval. Il est tout démoli ! C'est affreux !

— Et Malakhov n'envoie plus qu'un coup sur trois tirés par l'ennemi, répondit celui qui regardait à la longue-vue, cela me met en rage qu'ils se taisent. Et voilà qu'ils attaquent directement la batterie de Kornilov, et elle aussi ne répond rien.

— Et vois donc, à midi, comme je l'ai dit, ils cessent toujours le bombardement. Et aujourd'hui il en est de même. Allons plutôt déjeuner... On nous attend... Il n'y a plus rien avoir.

— Attends, ne me dérange pas, répondit celui qui regardait dans la lunette en observant la ville avec une curiosité particulière.

201

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce ?

— Un mouvement dans les tranchées, des colonnes serrées en marche.

— Oui, on peut voir même comme ça, dit le marin ; ils s'avancent en colonnes. Il faut faire un signal.

— Regarde, regarde ! Ils sont sortis des tranchées. On voyait effectivement à l'œil nu comme des taches sombres descendre des collines et traverser le ravin se dirigeant des batteries françaises vers nos bastions. En tête, on apercevait des bandes sombres qui étaient déjà sur notre ligne. Sur les bastions, en divers endroits, comme pour prévenir l'attaque, éclataient les fumées blanches des coups de canon. Le vent apporta le crépitement d'un feu de mousqueterie, comme le bruit de la pluie tambourinant sur les vitres. Les bandes noires s'avançaient en pleine fumée plus près, toujours plus près. La fusillade augmentant sans cesse de violence se mêlait en un grondement prolongé de salves. La fumée qui allait toujours en s'épaississant se répandait le long des lignes et se fondit enfin en un nuage violacé tourbillonnant et s'étalant, où apparaissait çà et là des feux furtifs et des points noirs ; tous les bruits devinrent un tintamarre ininterrompu.

— C'est l'assaut ! dit l'officier devenu tout pâle, en passant la longue-vue au marin.

Des cosaques galopèrent sur la route, des officiers à cheval, le commandant en chef en calèche accompagné de sa suite passèrent. Chaque visage reflétait l'anxiété et l'attente d'un événement grave.

— Ce n'est pas possible qu'ils aient pris la forteresse, dit l'officier à cheval.

— Grand Dieu ! le drapeau ! Voyez, voyez ! reprit

202

l'autre en suffoquant d'émotion et en laissant là sa lunette. Le drapeau français sur Malakhov !

— Ce n'est pas possible !

Kozeltsov ainé qui avait réussi dans la nuit à regagner et à reperdre tout ce qu'il possédait, même les pièces d'or cousues dans son parement d'habit, vers le matin dormait encore d'un sommeil pénible et fiévreux, mais lourd, dans la caserne de défense du cinquième bastion, quand, répété par plusieurs voix, retentit le cri fatal :

— Alerte ! ...

— Réveillez-vous donc, Mikhaïlo Sémionytch ! L'assaut ! cria une voix à ses oreilles.

— Sûrement, c'est un loustic, dit-il en ouvrant les yeux et encore incrédule.

Soudain il aperçut un officier qui courait de côté et d'autre sans but précis, le visage si pâle et si épouvante qu'il comprit tout ce qui se passait. La pensée qu'on pourrait le prendre pour un lâche refusant de rejoindre sa compagnie à un moment critique, le bouleversa. Il courut à perdre haleine retrouver ses hommes. La canonnade avait cessé ; mais les tirs de mousqueterie battaient leur plein. Ce n'étaient plus des coups de carabines isolés, mais maintenant c'était comme un essaim de balles qui sifflait dans l'air, comme à l'automne les volées d'oiseaux migrateurs passent au-dessus des têtes. L'emplacement où se trouvait la veille le bataillon était tout rempli de fumée, on percevait des cris de haine et des imprécations. Il croisa des soldats, blessés ou non, qui fuyaient en foule. Au bout d'une trentaine de pas,

203

il aperçut sa compagnie acculée-à une muraille et le visage d'un de ses soldats d'une pâleur extrême, plein d'épouvante. D'autres étaient également terrifiés.

Involontairement il se sentit lui aussi pris de panique. Un frisson lui parcourut tout le corps.

— La redoute Schwartz est prise, dit un jeune officier dont les dents claquaient. Tout est perdu !

— Bêtises! cria Kozeltsov furieux et, voulant par un geste se donner à lui-même du courage, il prit en mains son petit sabre ébréché et cria :

— En avant, les enfants ! Hourra !

Sa voix était sonore et tonnante : elle lui redonna une nouvelle ardeur. Il courut en tête par la traverse ; une cinquantaine de ses hommes le suivirent en criant. Lorsqu'ils débouchèrent sur l'esplanade à découvert, les balles s'abattaient littéralement comme une grêle ; deux le frappèrent, mais il n'eut pas le temps de savoir où, s'il était blessé ou simplement contusionné. En avant, dans la fumée il voyait maintenant des uniformes bleus, des pantalons rouges, et entendait des clameurs qui n'étaient pas du russe. Un Français était debout sur le parapet et agitait

son épée en criant. Kozeltsov avait la certitude qu'il allait mourir et cela lui donnait plus de bravoure encore. Il fonçait devant lui, toujours plus loin. Plusieurs de ses soldats le rattrapèrent ; d'autres arrivaient également en courant sur les côtés, sortant on ne savait d'où. Les uniformes bleus gardaient toujours la même distance, reculant dans leurs tranchées pour l'éviter ; il trébuchait sur les blessés et les morts. Au moment où il atteignait le fossé extérieur, tout se brouilla à ses yeux et il tintit une douleur à la poitrine; assis sur la banquette, il vit avec un vif plaisir par l'embrasure

204

pas d'une semelle, sortit du blindage et accourut dans la batterie. L'artillerie, dans un camp comme dans l'autre, avait fait silence. La poltronnerie lamentable et qui ne se cachait pas du junker réveilla son énergie plus encore que la vue du calme des soldats. « Serait-il possible que je fusse pareil à lui ? » pensait-il en accourant avec entrain au parapet où la foule des soldats en uniformes bleus refluer en désordre vers leurs tranchées, et, dans l'espace libre, le sol jonché de morts et des blessés se traînant, vêtus de pantalons rouges et de capotes bleues.

Une demi-heure plus tard, il était étendu sur une civière à la caserne Nicolas ; il désirait seulement boire quelque chose de frais et être couché plus commodément.

Un médecin petit et replet, porteur de grands favoris noirs, s'approcha et le déboutonna. Kozeltsov put voir, par dessous le menton du docteur, l'expression de son visage pendant qu'il examinait sa blessure ; il ne ressentait toujours aucune douleur. Le médecin rabattit la chemise sur la blessure, s'essuya les mains aux pans de sa capote sans rien dire et sans regarder le malade, passa à un autre. Kozeltsov suivait des yeux inconsciemment tout ce qui se passait autour de lui. Se souvenant des événements survenus au cinquième bastion, il éprouva un très consolant sentiment d'orgueil à penser qu'il avait parfaitement rempli son devoir, que, pour la première fois depuis qu'il servait à l'armée, il avait agi aussi bien que possible et qu'il n'avait aucun reproche à se faire. Le médecin, qui était en train de panser un autre officier blessé, dit quelques mots, en désignant Kozeltsov, à un prêtre à grande barbe rousse qui se trouvait là, la croix à la main.

— Je vais donc mourir ? demanda Kozeltsov au prêtre qui s'avançait.

Le prêtre, sans répondre, récita une prière et présenta la croix au blessé.

La mort n'effrayait pas Kozeltsov. Il prit la croix dans ses mains affaiblies et la pressa contre ses lèvres avec des larmes dans les yeux.

205

— Les Français sont-ils repoussés partout ? demanda-il au prêtre.

— Partout la victoire nous est restée, répondit celui-ci avec son accent petit-russien, en cachant au mourant, pour ne pas lui faire de la peine, que le drapeau français flottait déjà sur la Tour Maiakhov.

— Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! dit Kozeltsov, sans s'apercevoir que les larmes lui coulaient le long des joues et pénétré d'un attendrissement ineffable pour l'action héroïque qu'il avait accomplie.

La pensée de son frère lui traversa le cerveau. « Que Dieu lui accorde un pareil bonheur », se dit-il.

XXVI

Mais un pareil sort n'était pas réservé à Volodia. Il était en train d'écouter un conte que lui faisait Vassine, quand on cria : « Voici les Français ! » Instantanément le sang lui afflua au cœur et il sentit son visage se glacer et blêmir. Une seconde il resta là immobile ; mais un regard circulaire lui fit voir que ses hommes boutonnaient leurs capotes avec sang-froid et sortaient de l'abri l'un après l'autre ; l'un d'eux même, sans doute Melnikov, dit pour plaisanter :

— Présentez-leur le pain et le sel, les enfants ! Volodia, en compagnie de Vlanga qui ne le quittait

206

étaient braqués ses mortiers. Il vit alors distinctement les Français en rase campagne courir à l'assaut du bastion et leurs masses, dont les baïonnettes étincelaient au soleil, s'avancer dans les tranchées les plus voisines. L'un d'eux, un petit, aux épaules carrées, en uniforme de zouave et l'épée à la main, courait en avant, franchissant çà et là des fossés. « Tirez à mitraille ! » cria Volodia, en sautant de la banquette ; mais ses hommes avaient déjà pris leurs dispositions et un fracas de mitraille passa par dessus sa tête, sorti de l'un, puis de l'autre mortier. « Le premier ! Le second ! » commanda-t-il, courant d'une pièce à l'autre et complètement oublieux du danger. Sur le côté se firent entendre la fusillade proche de notre couverture et des clameurs.

Soudain un cri perçant de désespoir, répété par plusieurs voix retentit, à gauche : « Nous sommes tournés ! Nous sommes tournés ! » Volodia regarda du côté d'où venaient les cris. Une vingtaine de Français apparaissaient par derrière. L'un d'eux, un bel homme à barbe noire, coiffé d'un fez, qui était en tête, arrivé à dix pas de la batterie, s'arrêta, lâcha son coup de fusil et se remit à courir. Une seconde, Volodia resta sur place, comme frappé de stupeur et n'en croyant pas ses yeux. Lorsqu'il se fut ressaisi, il se retourna et vit devant lui le parapet occupé par des gens en

uniformes bleus ; l'un d'eux même en était descendu et enclouait un canon. Autour de lui il n'y avait plus personne, sinon Melnikov, tué raide par une balle et Vlang qui, armé d'un aspect, le visage plein de fureur et les yeux farouches, se jetait en avant. « Suivez-moi, Vladimir Sémyonytch ! Suivez-moi ! Nous sommes perdus ! » criait-il d'une voix désespérée, en brandissant son aspect sur les Français

207

arrivés par derrière. L'air féroce du junker décontenança les assaillants. Il frappa à la tête celui qui venait devant, les autres instinctivement s'arrêtèrent et Vlang, se retournant sans cesse et criant toujours : « Suivez-moi, Vladimir Sémyonytch ! Que faites-vous? Courez donc », arriva à la tranchée où notre infanterie fusillait les Français. Il y sauta pour en ressortir aussitôt et regarder ce que faisait son enseigne adoré. Une chose en capote était étendue face contre terre, à l'endroit où se tenait debout Volodia et tout l'espace libre était déjà garni de Français qui tiraient sur les nôtres.

XXVII

Vlang retrouva sa batterie à la deuxième ligne de défense. Sur les vingt soldats qui composaient la batterie de mortiers, huit seulement étaient sains et saufs.

Vers les neuf heures du soir, Vlang et le restant de la batterie traversaient la rade pour se rendre à la Siéviernaia, sur un vapeur bondé de soldats, de canons, de chevaux et des blessés. On n'entendait plus nulle part de coups de feu. Les étoiles, comme la nuit précédente, luisaient dans le ciel d'un vif éclat ; mais un vent violent agitait la mer. Au premier et au deuxième bastions des éclairs jaillissaient au ras de terre ; les explosions ébranlaient l'air et illuminaient tout autour des objets noirâtres et étranges et les pierres projetées dans l'espace. Un incendie s'était allumé aux docks, dont la flamme rouge se reflétait dans l'eau. Le pont, encombré de monde, était éclairé par les feux de la batterie Nicolas. Une énorme lueur semblait planer sur la mer à la pointe lointaine de la batterie Alexandre (65) et colorait le bas d'un nuage de

208

fumée suspendu au-dessus d'elle, tandis que, comme la veille, les feux, tout aussi calmes et tout aussi insolents de la flotte ennemie, brillaient au large. Un vent frais faisait onduler la rade. A la clarté rougeâtre des incendies s'apercevaient les mâts des vaisseaux coulés, qui peu à peu s'enfonçaient toujours plus profondément. Sur le pont du vapeur, aucun bruit de voix ne s'entendait ; au milieu du clapotement

régulier des vagues fendues par le bateau et de l'échappement de la vapeur, on ne percevait que l'ébrouement des chevaux et le bruit de leurs sabots frappant sur le bac, les brefs commandements du capitaine et les plaintes des blessés. Vlang, qui n'avait rien mangé de tout le jour, sortit un morceau de pain de sa poche et se mit à le mâcher, quand soudain, au souvenir de Volodia, il éclata en sanglots si bruyants que les soldats, qui étaient à ses côtés, s'en aperçurent.

— Tiens, il mange du pain et pleure en même temps, notre Vlanga, dit Vassine.

— C'est curieux ! fit un autre.

— Regarde, ils ont mis le feu à nos casernes, poursuivit le même en soupirant. Et combien il en est tombé de nos camarades et quand même le Français a eu le dessus !

— Au moins, nous en sommes sortis vivants grâce à toi, Seigneur ! répondit Vassine.

— Tout de même, c'est vexant !

— Et pourquoi donc, vexant ? Est-ce qu'ils sont si à la noce là-bas ? Tu verras ! On le leur reprendra bien. Ah ! quoique beaucoup des nôtres soient déjà tombés, que l'empereur ordonne et on le leur reprendra, aussi vrai que Dieu est saint. Est-ce que les nôtres vont lui laisser la ville comme ça ? Allons donc ! Tiens

209

en voilà pour toi des murs nus ! Et les retranchements tous sautés... N'aie pas peur, il a planté son pavillon sur la butte, mais en ville il ne s'y frotera pas. Attends un peu, on te réglera ton compte proprement, laisse-nous faire, conclut-il en se tournant du côté de l'ennemi !

C'est certain, ça arrivera ! dit l'autre avec conviction.

Sur toute la ligne des bastions de Sébastopol, où, pendant tant de mois, avait bouillonné une vie d'une extraordinaire énergie, qui avaient vu pendant tant de mois des héros se succéder dans la mort les uns après les autres, inspirer pendant tant de mois aux ennemis la terreur, la haine et finalement l'admiration, sur ces bastions, plus personne maintenant nulle part. Tout y était maintenant mort, farouche, terrible, mais non silencieux : tout s'y écroulait encore. Sur le sol creusé, mis en miettes par les récentes explosions gisaient partout des affûts mutilés écrasant des cadavres russes ou ennemis, de lourds canons de fonte réduits au silence pour toujours, projetés par une force épouvantable dans des fosses et à demi recouverts de terre, des obus, des boulets, puis encore des cadavres, des trous, des morceaux de poutres, de blindages, et encore et toujours des cadavres à jamais silencieux en capotes grises et bleues. Tout cela semblait frémir encore à la lueur des flammes écarlates des explosions qui continuaient à ébranler l'air.

Les ennemis voyaient bien qu'il se passait quelque chose d'incompréhensible dans cet effrayant Sébastopol. Ces explosions et le silence de mort régnant sur les bastions les faisaient frissonner ; ils n'osaient

210

pas croire encore, après la résistance violente et calme de la journée, que leur inébranlable ennemi avait disparu et, muets, sans bouger, attendaient avec anxiété la fin de cette sombre nuit.

Les troupes de Sébastopol, pareilles à une mer houleuse par nuit ténébreuse s'écoulaient, refluaient, ébranlées dans toute leur masse, déferlant à la rade sur le pont et dans la Siéviarnaia, lentement poussées dans l'obscurité impénétrable loin du lieu où elles avaient laissé tant de braves, de ce lieu tout inondé de leur sang, de ce lieu d'où fut écarté pendant onze mois un ennemi deux fois supérieur en nombre et qu'on leur ordonnait maintenant d'abandonner sans combat.

Cet ordre incompréhensible avait été, de prime abord, très pénible pour chacun de nous. Plus tard, on eut la crainte d'être poursuivi. On se sentait sans défense, dès l'instant qu'on avait quitté ces lieux où l'on était habitué à se battre et tous se massaient avec inquiétude dans les ténèbres, à l'entrée du pont que balançait un vent violent. Au milieu du cliquetis des baïonnettes, dans l'encombrement des régiments, des équipages et des miliciens, se pressaient les fantassins, se heurtaient les officiers à cheval porteurs d'ordres, pleuraient et suppliaient civils et brosseurs chargés de bagages qu'on ne voulait pas laisser passer ; dans un fracas de roues, l'artillerie traversait la rade, dans sa hâte de s'éloigner. Bien qu'on fût distrait par mille soucis et occupations diverses, chacun n'avait au cœur que l'instinct de la conservation et le désir d'échapper le plus vite possible à cet endroit d'épouvante et de mort. On découvrait ce sentiment même chez le soldat mortellement blessé, étendu parmi les quelque cinq cents de ses camarades

211

frappés comme lui, sur le pavé du quai Paul (66) et qui demandait à Dieu de mourir, chez le milicien qui usait ses dernières forces à faire une trouée dans la foule compacte pour livrer passage au général à cheval, chez le général qui organisait avec fermeté le transport des troupes et devait refréner la hâte du soldat, chez ce matelot égaré dans un bataillon en marche et qui perdait le souffle au milieu de cette masse mouvante, chez cet officier blessé porté sur une civière par quatre soldats qui, arrêtés par la presse, l'avaient déposé par terre à la batterie Nicolas, chez cet artilleur qui depuis plus de seize ans servait la même pièce et avait dû sur un ordre toujours incompréhensible des autorités, la culbuter, avec l'aide de ses camarades, depuis la rive escarpée dans la baie, chez ces marins qui, après avoir rasé les

gréements de leurs bateaux, s'éloignaient sur des chaloupes, en faisant force de rames. Arrivé de l'autre côté du pont, chaque soldat presque se découvrait et se signait. Et à ces premières impressions succédait un autre sentiment pénible, cuisant, plus profond encore ; c'était quelque chose qui ressemblait à du remords, à de la honte et à de la colère. Chaque soldat presque, contemplant, depuis la Siéviernaïa, Sébastopol abandonné, soupirait avec une amertume indicible au cœur et proférait des menaces à l'adresse de l'ennemi.

Pétersbourg, 27 décembre.

LA CHANSON DE SÉBASTOPOL SUR LE COMBAT DE LA TCHERNAIA

Aux Récits de Sébastopol se rattache la composition d'une chanson satirique dont la paternité doit certainement être attribuée à Tolstoï.

Pour charmer les ennuis des heures de garde ou pour égayer les réunions entre camarades, les officiers russes de Sébastopol s'étaient avisés de faire, sous forme de chansons, une revue plaisante de certains événements militaires. Comme nous le verrons, ces compositions, auxquelles souvent chacun apportait son couplet, mettaient en scène, d'une façon grotesque, les chefs petits et grands. C'était là une manifestation de l'humour russe qui était admise, bien entendu, dans le cercle restreint des officiers. Ces chansons n'ont rien de commun avec celles que pouvaient chanter les soldats.

Il y eut deux chansons de Sébastopol, comprenant chacune de très nombreuses variantes qui empruntaient souvent des strophes de l'une à l'autre. La première commençant par les mots : « Lors, le huit septembre... » se rapporte aux événements qui se passèrent du 8 septembre 1854 au mois de mars 1855 et la façon dont elle en parle prouve que le ou les auteurs de la chanson y ont été mêlés personnellement ; or, Tolstoï ne pouvait d'aucune façon être témoin oculaire des événements en question. Il faut donc écarter la pièce: « Lors, le huit septembre... » comme ne concernant pas notre auteur.

213

La seconde chanson commence par les mots : « Lors, le quatre de ce mois... ». Elle parle du combat, malheureux pour les Russes, de la Tcherniaïa. Tolstoï avait pris part, comme nous avons vu, à cet événement et il pouvait en parler en connaissance de cause. La précision des allusions ne permet pas de douter que l'auteur de la chanson n'ait été un acteur très bien informé de la bataille. Un témoignage récemment découvert lève d'ailleurs tous les doutes. La sœur d'un ancien combattant de Sébastopol, N. S. Milochévitch, ayant demandé en 1904 à Tolstoï s'il était l'auteur des deux chansons, l'écrivain lui répondit d'abord affirmativement, sans doute pour

se débarrasser d'une importune. Cependant, après trois mois écoulés et sans avoir été davantage relancé, il déclara que la chanson du 4 août avait été composée par lui seul, mais que, pour l'autre, elle était l'œuvre collective de plusieurs de ses camarades et de lui-même aussi, pensait-il.

La pièce: « Lors, le quatre de ce mois... » est donc l'œuvre de Tolstoï. Cela ne veut pas dire qu'elle nous soit parvenue sans altération. Passant de bouche en bouche, chacun y ajoutait des couplets de son cru ou y mêlait des parties empruntées à l'autre chanson. M. Sréznevski en a fait une étude très minutieuse et, à la suite de l'examen de cinq copies différentes, a fourni un texte qu'il donne incontestablement comme étant de Tolstoï. Nous en faisons la traduction :

Lors, le quatre de ce mois,
le diable nous emmena
pour prendre les collines.

Le général baron Vrevski
insistait auprès de Gortchakov,
étant un peu éméché :

214

« Prince, prends donc ces collines,
n'entre pas en conflit avec moi,
sans ça je te dénonce. »

Se réunirent en conseil
toutes les grosses épaulettes,
même Platz-Bekkok.

Le maître de police Platz-Bekkok
ne put rien imaginer
de ce qu'il avait à dire.

Longtemps on pensa, on pesa,
les topographes transcrivirent
le tout sur une grande feuille.

C'était bien écrit sur le papier,
mais on avait oublié les ravins,
et il fallait les traverser !...

Princes, comtes s'avancent
et derrière, les topographes,
sur la grande redoute.

Le prince dit : « Va. Liprandi. »
Et Liprandi : « Non, attendez,
non, dit-il, je n'y irai pas,

Là-bas pas besoin d'un malin,
envoie donc Read,
et moi, je regarderai... »

Soudain Read et sans crier gare,
nous amène droit sur le pont :
« Allons-y, crions hurra! »

Weimarn pleurait, suppliait
qu'on attendît quelque peu.
« Non, qu'ils marchent quand même. »

Quant au général Ouchakov,
il n'était pas du tout du même genre :
il ne faisait qu'attendre.

Il attendait et toujours attendait
d'avoir repris courage
pour traverser la rivière.

Voilà qu'on entend les cris de hurra !
mais les réserves n'arrivent pas ;
on s'était trompé dans les ordres.

215

Mais le général Biélevtsov
quand même brandissait le drapeau,
et ça ne lui allait pas bien.

Pour arriver aux hauteurs Fédioukhine
il nous fallut en tout trois régiments
et les régiments furent flambés ! ...

Nos troupes n'étaient pas nombreuses
et les Français étaient trois fois plus
avec une masse de ressources.

On attendait qu'une colonne
de la garnison vînt à notre secours.
On fit le signal.

Mais là-bas le général Saken
ne faisait que débiter des acafistes
à la Mère de Dieu.

Et nous dûmes battre en retraite.
Que le diable emporte
celui qui nous a conduits là.

Nous indiquerons les diverses péripéties du combat de la Tchernaiia afin d'expliquer les allusions dont cette chanson est pleine.

Le commandant en chef de l'armée de Crimée, prince Gortchakov, engagea la bataille sur des instructions venues de Pétersbourg. Le personnage de l'entourage du général en chef qui insista surtout pour une action immédiate fut le baron Vrevski, délégué du ministère de la guerre, qui correspondait directement avec son ministre, le prince Dolgoroukov. Avant la bataille, un conseil de guerre fut réuni à Sébastopol. On y décida d'attaquer le flanc droit de l'ennemi qui avait de très solides positions sur le mont Gasfort et les hauteurs Fédioukhine, dominant la plaine marécageuse de la Tchernaiia. Pendant la nuit du 4 août, le général en chef vint s'établir à la Nouvelle Redoute sur la pente des monts Mackensie. Comme les troupes tardaient à se mettre en branle, Gortchakov fit donner l'ordre à

216

Liprandi, chef de l'aile gauche et au général Read, qui commandait la droite, de commencer, ce qui voulait dire, d'engager la canonnade. Read, dans l'intervalle, ayant déjà commencé le bombardement de l'ennemi, comprit que l'ordre était un ordre d'attaque, bien que son chef d'état-major, Weimarn, lui eût représenté que les troupes n'étaient pas encore prêtes. Trois régiments faisant partie de l'aile droite de Read, se portèrent sur le pont de Traktir, traversèrent la rivière, s'emparèrent sous un feu violent des premiers retranchements et progressèrent sur les pentes des collines Fédioukhine ; mais les Français, grâce à leurs réserves, purent rejeter les Russes de l'autre côté de la rivière, alors que Read ne lançait à l'attaque ses troupes que par petits paquets, sans soutien suffisant. C'est alors que se produisit l'incident du général Biélevtsov qui, le drapeau à la main, rallia la 5^e division décimée. Le général Ouchakov, qui était avec la 7^e division au gué de la Tchernaiia, resta longtemps inactif et ne s'ébranla que lorsqu'il était déjà trop tard, puis fit retraite sur les monts Mac-ckensie, perdant environ deux mille hommes. Alors que les réserves faisaient défaut aux Russes, les Français en avaient en abondance. A Sébastopol on attendait le signal qui devait être donné en cas de succès. Le commandant en chef, en présence de l'échec complet qu'on avait subi, ne fit pas ce signal, alors que notre chanson dit le contraire. L'allusion finale au général Osten-Saken, chef de la garnison de Sébastopol, se rapporte à l'extrême dévotion de ce personnage.

Voilà donc cette Chanson de Sébastopol. C'est un document très curieux ; car on a beau dire que ce ne sont là que des plaisanteries assez anodines, elles

217

donnent une singulière idée de la discipline qui régnait dans l'armée russe, alors surtout qu'on était en guerre. On se figurerait difficilement, dans les armées modernes, des officiers d'un rang inférieur se permettant de pareilles critiques à l'égard des grands chefs, surtout à propos d'une défaite aussi grave que celle de la Tchernaiia. Et ce qui dépasse l'imagination, c'est que cette chanson ait été débitée et propagée non seulement dans certains milieux de l'armée de Sébastopol, mais dans tous les cercles militaires de Pétersbourg. On ne faisait que rire de ces virulentes attaques.

NOTES

1. — Le Sapoun est une colline au sud-est de Sébastopol.
2. — Vase en verre rempli de sable pour mesurer le temps, les horloges ordinaires à poids ne pouvant pas être utilisées à bord des vaisseaux.
3. — C'est-à-dire, quartier du Nord : localité située au nord de la rade principale et de la ville.
4. — *Jalik* : embarcation à deux ou quatre rameurs.
5. — Débarcadère « du Comte », situé à l'extrémité nord de la rade du Sud, face à la Siéviernaia.
6. — On sait que la flotte russe, à la suite de la bataille de l'Aïma, fut coulée à l'entrée de la rade.
7. — Cri populaire de la rue, Le sbitène est une boisson chaude consistant en une infusion de feuilles de laurier ou de sauge avec du miel. C'est le thé du peuple.
8. — Cette maison abritait l'Assemblée de la noblesse de Sébastopol. Pendant toute la guerre de Crimée, elle servit de principale ambulance pour les blessés.
9. — Saransk, ville de district du gouv. de Penza.
10. — Mots étrangers déformés par le peuple.
11. — L'auteur a repris dans la Guerre et la Paix au liv, II, 2^e partie, ch. 17 et au liv. III, 2^e partie, ch. 37, ces descriptions des horreurs de l'hôpital et de l'ambulance. Il a fait alors un tableau plus haut en couleur et imprégné d'un tout autre esprit. Et voir dans Sébastopol en mai, ch. VII, une description d'un réalisme terrible qui annonce celles que Tolstoï fera plus tard.

12. — Il est inutile de rappeler que les côtelettes sont du hachis de viande façonné en forme de côtelettes.

13. — *Plastouns* (*de plast*, couche, tranche). C'est le nom donné au Kouban aux cosaques qu'on envoie en éclaireurs en avant des lignes parmi les roseaux et les marécages. On recrute parmi eux les meilleurs tireurs et marcheurs, capables de passer des jours entiers dans l'eau ou sous la pluie et la neige. Des compagnies de *plastouns*

220

furent organisés en 1842. A Sébastopol deux bataillons de ces soldats d'élite se couvrirent de gloire.

14. — La redoute Iazonov était en arrière du 4^e bastion.

15. — Voir ce que nous avons dit, dans notre Etude, des impressions véritables de Tolstoï au 4^e Bastion. V. p. 12.

16. — Le vice-amiral Kornilov (1806-1855) fut un des organisateurs de la défense de la forteresse. Il fut tué la veille de la prise de Malakhov.

17. — Voir la lettre de Tolstoï à son frère Serge du 20 novembre 1854, citée dans notre Etude p. 14.

18. — Ce boulevard, appelé le Petit Boulevard, est au centre de la ville, dans la partie qui s'étage sur les collines.

19. — Le Mamelon Vert est au sud de la Rade du Sud.

20. — Cette caserne se trouvait à la Batterie Michel, batterie construite en pierre sur la rive sud de la Grande Rade.

21. — L'*Invalide russe* était, pour ainsi dire, le journal officiel de l'armée.

22. — Remarquons que l's russe a la forme d'un c : il s'agit donc d'un meuble en demi-lune.

23. — Le 14 septembre (nouv. st.) les alliés débarquaient à Eupatoria. La bataille de l'Aïma, le 20, leur ouvrait la route de Sébastopol. Ils s'emparèrent ensuite du port de Balaklava qui leur servit de base pour investir la forteresse.

24. — Mamadych : ville de district du gouv. de Kazan. — Vinnitsy, ville du gouv. de Podolsk.

25. — On voit par le Journal que, surtout au mois de juin 1855. au moment où il composait Sébastopol en mai Tolstoï dévorait avec passion les romans de Thackeray : *La vie d'Esmond*, *la Foire aux vanités*, *Pendennis*.

26. — La redoute Schwartz était située au sud-ouest de la forteresse entre les 4* et 5* bastions.

27. — Le borchotch est une soupe faite avec des betteraves, des morceaux de bœuf et du lard. C'est un plat petit-russien.

28. — Appellation familière que l'on donne au village à toute femme pas très âgée. Elle est l'équivalent féminin de l'« oncle ».

29. — On lit dans le Journal, le 7 avril 1855 : « Hier un boulet est tombé près d'un garçon et d'une fillette qui jouaient au cheval dans la rue, les gamins se sont embrassés »

221

et sont tombés ensemble. La petite est fille d'un matelot. Elle se promène tous les jours sous les boulets et les bombes. »

30. — Les deux phrases soulignées sont en polonais dans le texte.

31. — On voit par le Journal que Tolstoï en 1855 lit assez souvent Balzac. Il ne semble pas l'avoir beaucoup aimé. Le 11 juillet, par exemple, il écrit: « Lu des inepties de Balzac. »

32. — Voir dans *La Guerre et la Paix*, liv. III, 2^e partie ch. 36. le prince André frappé dans les mêmes conditions à Borodino.

33. — Tolstoï écrivit beaucoup plus tard, dans le recueil *Au jour le jour* les lignes suivantes : « Plus d'une fois à Sébastopol. au moment des suspensions d'armes, quand se réunissaient soldats russes et français, J'ai vu comment, sans se comprendre, ils se souriaient quand même amicalement, fraternellement, se faisant des signes et se frappant l'un l'autre sur l'épaule ou sur le ventre. Combien ces gens avaient l'âme plus haute que ceux qui organisaient les guerres et inspiraient à leurs semblables qu'ils ne sont pas frères, qu'ils ne sont pas des hommes comme les autres, mais des ennemis parce qu'ils sont membres de différents peuples ». A plusieurs reprises, dans *La Guerre et la Paix*, l'auteur a mis en présence, ainsi fraternisant, des adversaires qui venaient de chercher à s'entre-tuer.

34. — Le trait est emprunté à Stendhal, à la scène entre Fabrice et la cantinière au début de *La Chartreuse de Parme*. « — Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra ». Sans hésiter, quoique prêt à rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme ; puis il resta comme anéanti ; il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert. »

35. — Douvanka est sur la grande route de Simféropol. Bakhtchisaraï est à trente verstes au sud-ouest de Simféropol.

36. — Inkermann ne formait que des ruines situées au fond de la grande Rade de Sébastopol, à l'embouchure de la Tchernaiä.

37. — Chapeau fait avec de la laine de jeune bélier ou de brebis n'ayant pas encore porté.

38. — La *Korabelnaia* (quartier des vaisseaux) est la partie de Sébastopol située à l'est de la Rade du Sud.

222

39. — *L'arkhalouk*, vêtement tartare qu'on porte surtout au Caucase, est une sorte de redingote à longs pans généralement en soie de couleur.

40. — Pérékop, ville de district du gouv. de Tauride, située sur l'isthme rattachant la Crimée à la terre ferme.

41. — Totleben, Edouard Ivanovitch, (1818-1884) fut un officier remarquable du génie militaire. Il dirigea la construction des fortifications de défense de Sébastopol.

42. — Belbek, localité sur la rivière du même nom au nord de la grande Rade de Sébastopol.

43. — Le maréchal Péliissier (1794-1864) succéda à Canrobert comme général en chef de l'armée de Crimée, le 16 mai (n. st.). Ce fut lui qui dirigea l'assaut de Malakhov qui mit fin à la guerre.

44. — Le général Gortchakov commandait en chef les armées russes.

45. — Cette ville temporaire était établie sur la rive nord de la grande Rade.

46. — *Lucie de Lammermoor*, opéra de Donizetti, représenté en 1835.

47. — La batterie Michel était sur la rive nord de la grande Rade. C'était une fortification permanente, en pierre.

48. — Ce pont, formé de pontons reliés l'un à l'autre, faisait communiquer la Siéviernaia avec la ville elle-même.

49. — Cette charmante silhouette avait été aperçue par Tolstoï. Il note le 11 avril 1855 : « Je voudrais tomber amoureux de l'infirmière que j'ai entrevue au poste de secours. »

50. — C'était un pont flottant traversant la petite Rade et faisant communiquer la ville avec la Korabelnaia.

51. — Le garnets, mesure pour les matières sèches, particulièrement pour l'avoine, équivalait à 3 l. 27.

52. — La maison Kouchtchine qui servit d'hôpital temporaire pendant la guerre de Crimée, était située près du Petit Boulevard, à Sébastopol.

53. — Rappelons que, dans la prononciation correcte du russe, les o non accentués se prononcent a ; mais, dans toutes les régions du midi, au sud de Moscou, la règle n'est pas observée.

54. — C'est-à-dire : Etourneau, oiseau très populaire en Russie.

55. — Soroki, ville de district du gouv. de Bessarabie, sur le Dnieper.

223

56. — Les *koldouny* (sorciers) sont des petits pâtés consistant en une pâte garnie de hachis.

57. — Les *Annales de la Patrie* (*Otétchestvennyia Zapiski*) éditées à cette époque par Kraievski, publiaient des romans, des articles littéraires et scientifiques, une revue de la presse étrangère. Elles étaient très lues par un public de culture moyenne.

58. — Le mamelon Malakhov était situé tout à fait » l'est de la ligne de défense de la forteresse, entre le 2^e et 3^e bastions.

59. — On lit dans le Journal, au 28 juin 1855, sous la rubrique *Faits* : « Avant l'assaut de la redoute Volinski, les bombes tombaient l'une après l'autre, personne ne venait » ni ne partait ; on balançait les morts en les tenant par les bras et par les pieds et on les jetait par-dessus le parapet. »

60. — Volkovo était un champ de tir à Pétersbourg.

61. — Prononciation populaire pour Varchava (Varsovie). Voir au début des *Ames Mortes de Gogol* l'enseigne au « Tailleur d'Arsovie ».

62. — L'ordre d'assaut fut en effet donné à midi. Voir les récits des événements du côté français, dans Bazan court: *L'expédition de Crimée. L'Armée* t. 2, p. 417 et suiv.

63. — En cet endroit se trouvait le *Fort de l'Etoile* portant le sémaphore et un poste d'observation avec longue-vue.

64. — Voir ce jeu des fumées curieusement décrit dans *la Guerre et la Paix*. liv. III, 2^e partie ch. 30 p. 330 de notre traduction.

65. — La batterie Alexandre se trouvait sur la rive sud de la grande Rade, à l'entrée, près des vaisseaux coulés. C'était une batterie côtière.

66. — Le quai Paul se trouvait au bord de la rade, au quartier Korabelnaia.